



BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA JEUNESSE

APPROUVÉE

Par S. A. Em. Monseigneur le Cardinal

PRINCE DE CROŸ,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN, PRIMAT DE NORMANDIE, ETC.

J'ai lu, par ordre de S. A. E. Mgr le Cardinal Prince de CROŸ, archevêque de Rouen, primat de Normandie, un ouvrage intitulé : *Les Amies de pension*, par M. Champagnac (4e édition, revue et corrigée), et je n'y ai rien trouvé de répréhensible.

Rouen, le 1er mai 1842.

Professeur à la Faculté de théologie.

Se trouve aussi

A PARIS ET A LYON, CHEZ PERISSE FRÈRES.

LES AMIES DE PENSION

Traduit de l'anglais



PARIS

Librairie de l'Enfance et de la Jeunesse

P.C. LEHUBY

Successeur de Mr. Pierre Blanchard

Rue de Seine N°. 53

Rouen, FLEURY *fils aîné Lith. de [illegible] Archevêque*

LES

AMIES DE PENSION

CHAPITRE PREMIER.

Vexation singulière. — Cause de l'amitié dans l'enfance. —Curiosité déplacée.—Talents mal dirigés.

Dans un nombreux pensionnat, situé à quelques milles de Londres, se trouvaient deux jeunes demoiselles qui, au milieu des agréables distractions que leur offrait cette maison d'éducation, éprouvaient un désagrément qui leur était particulier. Ce n'était pas qu'elles fussent moins considérées que les autres pensionnaires, car la

supérieure avait pour toutes mêmes soins et mêmes attentions ; ce n'était pas non plus qu'elles eussent moins d'argent dans leurs bourses, ou qu'elles fussent moins bien habillées que leurs compagnes. Et quelle était donc, demanderont mes jeunes lectrices, la cause de leur tourment ? Hélas ! il n'y en avait pas d'autre que leurs noms : toutes deux étaient désolées de se nommer, l'une Marguerite, l'autre Brigitte.

Parmi les Caroline, les Louise, les Charlotte et les Henriette, dont les noms résonnaient à chaque instant à leurs oreilles, combien il était pénible, dans un jour de fête, au milieu d'une fête, de s'entendre appeler mademoiselle Marguerite et mademoiselle Brigitte ! Mais ce qui aggravait encore leur position, c'est qu'il y avait eu avant elles, dans la pension, deux demoiselles dont les prénoms étaient les mêmes.

Marguerite et Brigitte avaient la douleur de voir le sourire sur tous les visages, aussitôt qu'on prononçait leurs noms. Cependant Brigitte avait sur sa compagne un double avantage, celui d'être jolie et de se présenter avec grâce.

Je note ceci comme un avantage, parce que, dans un jour de fête, la chose pouvait être considérée comme telle; mais dans toute autre circonstance de la vie, ce seraient des avantages de bien peu d'importance, s'ils n'étaient soutenus de quelque mérite plus solide.

Ces jeunes demoiselles étaient appelées *les deux amies;* non qu'elles eussent même caractère et mêmes goûts, elles ne se connaissaient même pas avant leur arrivée à la pension; mais elles y étaient entrées le même jour, et leurs noms malencontreux, qui faisaient la risée de toutes les pensionnaires, avaient été la cause première de leur liaison, qui devint bientôt une amitié inaltérable, comme toutes celles qui commencent dans le jeune âge. Pour faire mieux connaître encore l'origine de leur amitié, et les causes qui servirent à la fortifier, il est bon de rapporter ce qui se passa lors de leur première entrevue. A peine furent-elles arrivées que ces paroles : *Avez-vous vu les nouvelles pensionnaires, mademoiselle Marguerite et mademoiselle Brigitte?* furent répétées plus de vingt fois, et avec une affectation marquée, par les demoiselles qui étaient

alors en récréation dans le jardin. « Avez-vous jamais entendu des noms si bizarres? disait l'une. — Oh! si j'en avais un semblable, disait l'autre, et que mon père fût membre du parlement, je le prierais de présenter une pétition pour être autorisée à le changer. — Et moi, disait une troisième, je voudrais qu'on me baptisât de nouveau. —Mademoiselle Marguerite vient sans doute du pays de Galles? ajouta la première, il faut que je le lui demande; je suis sûre qu'elle parle gallois. »

Dans l'espoir d'entendre parler un langage qu'elles n'entendaient ni l'une ni l'autre, les deux demoiselles se mirent à la recherche des nouvelles venues. Du moins, si c'eût été dans l'intention de faire tout simplement leur connaissance, ou de leur offrir leurs services! mais non, c'était uniquement pour satisfaire leur curiosité.

Elles les aperçurent bientôt dans un endroit écarté du jardin, occupées toutes deux à admirer une rose que Marguerite tenait à la main. « Elles se content sans doute leurs peines! » dit Mlle *Cherche* (nom que lui avait fait donner son insatiable curiosité).

Je laisse à juger à mes jeunes lectrices si un pareil nom, provenant d'une telle cause, n'était pas infiniment plus désagréable que ceux de Marguerite et de Brigitte, qui n'avaient rien en eux de ridicule. Du reste, Mlle Sorrel n'y faisait pas attention ; les sobriquets étaient choses reçues dans la pension, et il y avait peu d'élèves dont le caractère ne fût ainsi désigné. Sur sa proposition, elle et son amie se cachèrent derrière quelques arbrisseaux auprès desquels se trouvaient les deux nouvelles pensionnaires; et de là elles écoutèrent leur conversation sans pouvoir être aperçues. Voilà un échantillon du caractère de Mlle *Cherche;* ce début peut donner une idée de ce que les deux amies devaient s'attendre à trouver dans sa société.

« On dirait que c'est un petit rosier! disait Brigitte; je crois qu'il pousserait si vous le plantiez. — Croyez-vous? répondit l'autre; oh bien, il me vient une idée! il a ses racines, j'ai envie de le replanter; et lorsque je le verrai croître, fleurir, j'aurai du plaisir à dire : « C'est un rosier que j'ai planté à mon arrivée à la pension. »

— Aussitôt dit, aussitôt fait! répondit Brigitte en voyant son amie se disposer à exécuter son dessein; mais combien de temps pensez-vous qu'il restera-là? au milieu de tant de jeunes personnes, il ne tardera pas à être arraché ou foulé aux pieds.

— Il faut espérer que non, reprit Marguerite; il est dans un coin très-retiré, où j'imagine qu'il ne sera pas aperçu. Et mais, quand même on le verrait, pourquoi me l'arracherait-on? il n'en reviendrait certainement rien à celles qui commettraient une pareille méchanceté.

— Ignorez-vous donc, répondit Brigitte, que beaucoup de petites filles se plaisent à faire le mal, et surtout lorsqu'elles n'ont rien de bon à faire.

— Rien de bon à faire! reprit Marguerite étonnée; eh! n'ont-elles pas ici une infinité de choses à apprendre?

— Oh oui! mais je parle des heures de récréation.

— J'espère que je trouverai bien à employer ce temps de quelque autre manière, répondit Marguerite avec une extrême douceur; il me semble que la culture des fleurs

qui croissent en abondance dans ce jardin, peut occuper fort agréablement nos instans de loisir.

— Mais, dit Brigitte, la maîtresse a dit à maman, lorsque nous sommes venues voir la pension, qu'elle prenait un jardinier pour avoir soin du jardin; et que quand les pensionnaires s'y rendaient pour la récréation, ce jardinier rentrait pour prendre ses repas.

— Alors, j'ai bien peur qu'il ne détruise mon rosier! reprit Marguerite; mais voici ce que je ferai, continua-t-elle en souriant : la première fois que je verrai la maîtresse dans le jardin, je lui montrerai mon rosier, et je la prierai de défendre au jardinier de l'arracher. Alors je le cultiverai, je l'arroserai, j'observerai ses progrès, je verrai de combien il grandira la première année, la seconde, et enfin tout le temps que je resterai en pension.

— Vraiment! s'écria Brigitte, étonnée de voir avec quelle facilité elle parlait de demeurer si long-temps : est-ce que vous avez l'intention de rester ici deux ans? Pour moi, j'espère bien que je n'y res-

terai qu'un an ; et c'est déjà beaucoup.

— Je resterai ici aussi long-temps que papa et maman le jugeront à propos ! répondit Marguerite.

— Vraiment ? oh bien, je ne suis pas dans le même cas : mes parens me feront revenir auprès d'eux dès que j'en témoignerai le désir ; et je ne resterai ici qu'autant que je m'y plairai. A dire vrai, je doute que j'y fusse jamais venue si j'avais prévu tous les désagrémens que devait m'attirer mon nom, ou bien je l'aurais changé.

(— Entendez-vous, dit tout bas Mlle *Cherche*, en pressant le bras de sa compagne, elles ont déjà remarqué que l'on se moquait d'elles.)

— Et pourquoi l'auriez-vous changé, demanda Marguerite.

— Pourquoi ? et ne voyez-vous pas à quels chuchotemens moqueurs nous donnons lieu ! Combien de fois ai-je déjà entendu dire en ricanant : *Mademoiselle Brigitte* et *mademoiselle Marguerite!* je regrette bien de n'avoir pas songé à prendre le nom de *Caroline*, lorsque je suis arrivée dans la pension, en somme, je crois que votre

nom est encore plus drôle que le mien. En effet, Marguerite, n'est-il pas vrai que vous seriez bien aise d'en avoir un autre ?

— Je n'ai pas encore trouvé qu'il m'ait causé le moindre désagrément, dit Marguerite qui était beaucoup plus raisonnable que sa compagne ; mais, au surplus, comment ferions-nous pour changer nos noms ? Vous savez que nous ne pouvons être baptisées une seconde fois.

— Cela est vrai ; mais nous pourrions dire que ce ne sont pas nos noms, répondit Brigitte.

— Et faire une histoire à ce sujet ? oh non ! je ne voudrais jamais avoir un semblable mensonge sur la conscience.

— Pourquoi donc, dit Brigitte ; quel mal y voyez-vous donc ?

— Quel mal ? pouvez-vous me le demander ? D'abord ce serait un mensonge, vous ne l'ignorez pas ; et puis je suppose que quelqu'un vienne nous voir, et nous appelle par nos véritables noms : c'est alors que nous mériterions qu'on se moquât de nous.

— Il n'y a guère que papa ou maman

qui puissent me venir voir, dit Brigitte, et certes je n'aurais pas de peine à leur persuader de m'appeler comme il me plairait; mais il est trop tard maintenant, toute la pension sait mon nom, et j'aurai la douleur de m'entendre appeler Brigitte tout le temps que je resterai ici.

Marguerite prit un air plus grave et plus sérieux, en entendant son amie faire la récapitulation d'une foule de petits désagrémens auxquels elle devait s'attendre. « Il est malheureux, dit-elle, d'avoir de pareils noms, dès qu'ils peuvent causer de tels ennuis; pourtant je sais fort bien que des reines et des princesses ont porté le mien sans en rougir. Espérons toutefois que cette vexation n'aura qu'un temps, ou qu'il viendra dans la pension quelque nouveau nom dont la singularité fera oublier les nôtres. » Elles entrèrent alors dans le sentier où les deux curieuses s'étaient aspostées pour écouter. Marguerite les avait déjà remarquées pendant qu'elle plantait son rosier; et elle ne fut pas peu surprise de les retrouver encore à la même place. Elle fut d'abord sur le point de les apostropher comme elles le

méritaient ; mais ayant réfléchi que le motif qui les avaient amenées là n'était peut-être pas celui qu'elle leur supposait, et se rappelant d'ailleurs le sage conseil de sa mère qui lui avait souvent recommandé de ne pas juger trop précipitamment, elle pensa qu'il était plus convenable de garder le silence.

Pendant qu'elle faisait ces réflexions, Mlle Sorrel, autrement dit Mlle *Cherche*, s'avança à sa rencontre. « Pardon, Mlle Marguerite, dit-elle ; y aurait-il de l'indiscrétion, je vous prie, à vous demander si vous n'êtes pas du pays de Galles ?

— Non, mademoiselle, répondit celle-ci un peu surprise de la singularité de la question ; mais, ajouta-t-elle sans se déconcerter, ne serait-ce pas le désir de trouver en moi une compatriote, qui vons engage à me supposer d'origine galloise ?

— Oh non ! répondit la moqueuse en riant, mais votre nom ressemble tant à celui des montagnards du pays de Galles.

Marguerite sourit. — J'ai toujours entendu dire qu'ils étaient charmans ; et c'est une qualification qui n'est certainement pas applicable au mien.

— Je veux dire qu'il sonne comme si vous aviez sans cesse vécu dans les montagnes ; ce qui m'a fait supposer que vous pouviez parler le langage du pays.

— Est-ce que vous le connaissez ? demanda Marguerite.

— Moi ! non, répondit Mlle Sorrel ; mais il aurait été si singulier de vous entendre parler une langue qu'aucune de nous ne comprend.

— Vraiment ! dit Marguerite, en laissant entrevoir le mépris que lui inspirait une pareille sottise ; je ne me serais jamais imaginé qu'il y eût rien d'amusant à cela.

— Bien ? mais dites-nous maintenant d'où vous venez, et comment il se fait que vous ayez un si vilain nom.

Brigitte allait prévenir la réponse de Marguerite, en demandant à l'impertinente pensionnaire comment il se faisait qu'elle s'appelât Mlle *Cherche* (car elle avait été instruite des secrets de la pension par une jeune demoiselle qui en était sortie tout récemment) ; mais la cloche du dîner sonna et au lieu d'offrir aux deux étrangères de les accompagner au réfectoire, ces char-

mantes demoiselles coururent en toute hâte du côté de la maison, pour voir ce que la maîtresse allait décider à l'égard de l'une d'elles qui avait été punie le matin, et qui ne devait pas manger à table.

Brigitte et Marguerite les suivirent, mais sans se presser ; car d'après l'interrogatoire qu'elles venaient de subir, elles n'étaient pas fort impatientes de faire connaissance avec les autres demoiselles de la pension.

« Pour moi, disait Brigitte, quand elles viendront me questionner ainsi, je veux leur dire que je tiens mon nom de ma marraine, qui doit me laisser une fortune considérable ; ce n'est pas que je sois réellement dans ce cas-là, ajouta Brigitte en riant, mais je me propose de le leur dire, pour leur faire croire que je dois être très-riche un jour. »

Marguerite ne pouvait approuver le dessein de son amie ; elle allait encore une fois lui représenter qu'il ne fallait point mentir, mais par délicatesse, elle s'abstint de faire l'office de censeur, et répondit : « Je puis sans blesser la vérité, dire que je tiens mon nom de ma marraine ; mais pour ce

qui est de la fortune, je n'en parlerai point, car je n'ai jamais entendu dire qu'elle en eût à me laisser. »

En s'entretenant ainsi, elles arrivèrent insensiblement auprès de la maison, où elles rencontrèrent la maîtresse de pension Mme Comagène qui, les abordant d'un air affable et plein de douceur, les prit toutes deux par la main et les conduisit au réfectoire.

Là, elles eurent encore l'occasion de remarquer un sourire ironique sur tous les visages; mais comme elles se trouvaient assises auprès de la première sous-maîtresse (places d'honneur assignées par l'usage aux nouvelles venues), elles n'eurent pas le chagrin d'entendre les observations malignes dont ce sourire était accompagné.

Mme Comagène prit place à une des extrémités de la table; et après avoir dit le *Benedicite*, le dîner commença.



CHAPITRE II.

Le père de Marguerite. — Son enfance. — Mère aimable. — Danger de l'indulgence.

Pour éviter à mes héroïnes la tâche pénible de rapporter leur histoire dans des détails aussi circonstanciés que pourraient le désirer nos lecteurs, je dirai que Marguerite était fille unique de M. David et de Mme Jones, et concentrait en elle toute la tendresse et toute l'affection de ses parens.

La famille de M. David était originaire du pays de Galles; et s'il eût été d'un caractère à tirer vanité de ce que tant d'autres considèrent comme un avantage, il aurait pu compter parmi les nombreux ancêtres de sa mère un des premiers princes du pays.

Mme Jones aurait désiré élever sa fille auprès d'elle; mais elle avait craint que l'excessive tendresse de son mari pour cette

enfant ne nuisît au succès de son éducation. Pendant onze ans, Marguerite avait été l'objet des tendres soins de sa mère. Elle n'avait pas été moins choyée de son père; qui, jaloux de la rendre heureuse, avait cru travailler à son bonheur en satisfaisant avec empressement à tous ses désirs. Mais rien n'est moins capable de préparer le bonheur des enfans, qu'une trop grande indulgence à leur égard.

M. David était sujet à la goutte; et au milieu des fréquens accès de cette maladie qui aigrissait son caractère, il trouvait dans la société de sa chère fille une source de consolations qui lui faisaient quelquefois oublier ses souffrances. Il approuvait tout ce que faisait, tout ce que disait Marguerite; et lorsqu'il la trouvait en défaut, il s'abstenait de lui en faire l'observation, dans la crainte de chagriner cette pauvre enfant. S'il remarquait sur son visage quelque signe de tristesse, il s'attristait avec elle, il l'embrassait, et cherchait, par ses caresses, à dissiper son chagrin; les gâteaux, les bonbons et mille autres friandises qu'il mettait en réserve pour ces sortes d'occasions, lui

étaient prodiguées ; et si, malgré tous ses soins, il ne pouvait parvenir à lui rendre sa bonne humeur, il ne manquait pas de se déchaîner aussitôt contre Mme Jones, disant que c'était elle qui sans doute avait fait quelque sévère remontrance à sa fille.

C'est ainsi que Marguerite avait passé les premières années de son jeune âge. Lorsque son père la voyait bouder devant son livre, ou tortiller autour de ses doigts une aiguillée de fil que sa mère lui avait mise entre les mains, ce qui arrivait assez souvent : « Elle est trop jeune encore pour apprendre, disait-il ; pourquoi tant d'impatience ? elle n'est pas si éloignée de l'âge où ces choses s'apprennent d'elles-mêmes. » Ce n'est pas que, dans le fond de son âme, il ne pensât plus raisonnablement, mais il n'aimait pas à voir Marguerite triste et boudeuse ; et elle aurait fort bien pu rester dans l'ignorance pendant toute sa vie, si sa mère n'avait eu soin de prévenir les mauvais effets d'une pareille faiblesse, en répétant sans cesse qu'il y avait nombre d'enfans de sa connaissance qui savaient lire et écrire à l'âge de Marguerite (celle-ci avait alors environ six ans). « Si elle vou-

lait prendre l'habitude du travail, ajoutait Mme Jones, ce genre d'occupation lui plairait infiniment davantage; et elle aimerait mieux s'amuser à lire et à écrire, qu'à jouer avec la chaîne de montre de son papa, ou avec les boutons de son habit. »

Il faut le dire aussi, le chevalier David ne trouvait pas un bien grand plaisir à entendre épeler sa fille, non plus qu'à lui voir faire semblant de travailler. Du moment qu'il se trouvait seul, sa goutte se faisait sentir avec une nouvelle force : c'est pourquoi, sa femme était obligée de demeurer auprès de lui pour lui prodiguer des soins; et le peu d'instans qui restaient à sa disposition ne suffisaient point à cette bonne mère pour exécuter le projet qu'elle avait conçu de faire l'éducation de sa fille.

Cependant, avec du temps et de la patience, elle vit ses efforts couronnés de quelques succès. Mais elle les dût en partie à la docilité de Marguerite et à l'émulation qu'excitaient en elles les enfans du voisinage, auxquels son papa lui permettait quelquefois de rendre visite, parce qu'il savait qu'à son retour, elle avait cou-

tume de lui faire le récit de tout ce qu'elle avait vu et entendu.

Malgré l'ascendant qu'elle avait sur le cœur de son père, Marguerite, dès l'âge le plus tendre, s'était fait un besoin de l'approbation de sa mère. En vain le chevalier riait-il des histoires plaisantes qu'elle s'amusait à raconter; si Mme Jones ne riait pas aussi, Marguerite ne tardait pas de s'en apercevoir, et il manquait quelque chose à sa satisfaction. Mme Jones avait reconnu qu'il était inutile de reprendre Marguerite en présence de son père, qui embrassait aussitôt sa défense; le silence était donc le seul parti qui lui restât à prendre dans de semblables circonstances, et ce moyen lui paraissait plus propre à faire paraître son mécontentement. Quand Marguerite commettait quelque faute, sa mère se contentait de la regarder sans rien dire; mais ce regard et ce silence faisaient plus d'impression sur le cœur de la petite demoiselle, que tous les applaudissemens de son père.

Lorsque Marguerite eut atteint l'âge de huit ans, elle commença à devenir chaque jour de plus en plus capable d'apprécier la

bonté supérieure de sa mère ; elle la préféra bientôt à l'aveugle tendresse de son père ; dans laquelle elle eut le bon esprit de ne voir qu'une indulgence poussée à l'excès ; et les préceptes de Mme Jones se gravèrent plus profondément dans son esprit.

Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés que Mme Jones parvint à obtenir de son mari que sa fille ne resterait point auprès de lui le matin pendant qu'il était au lit ; mais elle lui fit si bien sentir la nécessité de lui laisser quelques heures à sa disposition, qu'il ne put s'y refuser. Ces instans furent entièrement consacrés à l'instruction de Marguerite : la lecture, l'écriture et l'arithmétique l'occupaient tour à tour ; et ses progrès furent si rapides, qu'elle fut bientôt en état de former quelques lettres et de lire une fable presque aussi bien que Marie Sommers, une petite savante du voisinage.

Tous les jours après midi, quand le père s'était retiré pour faire sa méridienne, Mme Jones prenait sa fille en particulier, et lui montrait à travailler à l'aiguille. Marguerite avait de l'intelligence et apprenait tout avec facilité ; mais aussi elle écoutait atten-

un mois d'apprentissage elle eut la satisfaction de présenter au chevalier une paire de manchettes qu'elle avait brodées elle-même pour les lui offrir en présent.

Ces premiers succès donnèrent au chevalier l'idée de vanter l'excellence de son système d'éducation. « J'avais bien raison, disait-il, de vouloir qu'on la laissât tranquille : je savais bien qu'elle apprendrait tout d'elle-même. » Mais Mme Jones, qui aimait la vérité, ne crut pas devoir garder le silence, et répondit que ce que sa fille savait, elle ne l'avait pas acquis sans beaucoup de soins et de difficultés.

« Marguerite ne dira pas, ajouta-t-elle, qu'il ne lui en ait rien coûté pour apprendre le peu qu'elle sait! aussi elle éprouve maintenant, d'une manière bien vive, le plaisir de pouvoir employer utilement son temps, et je ne doute pas qu'encouragée par ses premiers succès, elle ne fasse tous ses efforts pour en obtenir de nouveaux.

« Oh, oui, papa! dit la petite fille, je t'assure que j'ai trouvé les commencemens bien pénibles, au point que je désespérais de pouvoir jamais rien apprendre. Tu m'as

répété bien souvent, si tu te le rappelles, que l'étude, à mon âge, ne pouvait qu'être une source d'ennui et de désagrémens ; eh bien ! maintenant, je te le dis dans toute la sincérité de mon cœur, j'aime mieux étudier que de jouer avec toi. »

M. David sourit; et prenant Marguerite sur ses genoux, il lui dit qu'elle était une bonne petite fille, de ne point déguiser la vérité, mais qu'elle aurait pu s'exprimer d'une manière un peu plus respectueuse. Marguerite ayant tourné ses regards du côté de Mme Jones, fut surprise de ne point voir le sourire sur ses lèvres; elle savait combien sa mère était jalouse de lui inspirer l'amour de l'étude, et s'étonnait qu'elle n'eût pas encore approuvé ce qu'elle venait de dire. Mais bien loin de là, celle-ci gardait un profond silence; et Marguerite, interdite et confuse, attendit avec inquiétude que l'heure du coucher fût arrivée. Sa bonne mère avait coutume de l'accompagner tous les soirs à sa chambre, et profitait de ce moment où elle se trouvait seule avec elle, pour lui rappeler les fautes qu'elle avait commises durant la journée.

La domestique qui les accompagnait ne se fut pas plustôt retirée, ce soir-là, que Marguerite, prenant la parole : « Maman, dit-elle, il me semble que tu n'as pas été contente, lorsque j'ai dit à papa que j'aimais mieux recevoir tes leçons que jouer avec lui; est-ce que j'aurais eu tort? C'était cependant la vérité!

— Il faut avoir plus de discernement que cela, ma fille. Il est certainement bien de dire la vérité, lorsqu'on vous la demande; mais il faut prendre garde de choquer personne, en la disant sans nécessité. On ne vous demandait pas ce que vous préfériez; c'est pourquoi vous auriez fort bien pu vous dispenser de dire quelque chose de désobligeant à votre père. Il faut qu'il soit bien bon, en vérité, pour ne s'être pas mis en colère.

— Oh! je le vois bien, maman, j'ai eu tort; et il faut que mon papa soit bien bon! Mais vous ne devez pas m'en vouloir; je songeais uniquement à vous faire plaisir.

— Soyez persuadée, ma chère, que vous ne me plairez jamais en déplaisant à votre père.

— Pourquoi donc alors, dit Marguerite, en regardant avec inquiétude sa mère qui était assise auprès du lit, pourquoi ne prenez-vous pas toujours part à sa joie ? Je vous vois sérieuse quand il rit ; et quoique vous ne disiez rien, je m'aperçois bien que vous n'êtes pas contente.

— J'aime à voir que ma chère Marguerite s'occupe ainsi d'étudier mes regards ; puisse-t-elle y puiser long-temps les conseils de l'amitié ! (Et en même temps elle serra tendrement sa fille contre son sein.) Voici, ma chère, continua-t-elle, quand je ne suis pas contente : c'est, par exemple, lorsque vous faites rire votre père parce que Georges Sommers à jeté son couteau à terre, qu'il a fait tomber sa fourchette une douzaine de fois pendant le dîner, et qu'il a renversé la table en voulant prendre quelque chose qu'il ne pouvait atteindre ; ou bien, lorsque vous lui parlez des colères de Marie, et que vous lui racontez comment elle se désolait et frappait du pied quand on contrariait ses volontés. Je ne conçois pas que les fautes de vos camarades puissent vous fournir des sujets de plaisanteries. Les mal-

adresses de Georges proviennent du funeste accident dont il a été la victime : vous savez que, pendant son enfance, il a eu le malheur de se casser le bras; et cette considération est certainement plus propre à exciter votre compassion que vos rires pour ses fautes, ainsi que pour celles de Marie. J'aimerais beaucoup mieux que vous n'en parlassiez pas du tout.

» — Mais, maman, cela amuse papa ! et vous m'avez dit que je devais sans cesse m'appliquer à lui plaire.

— Oui, ma chère, mais sans que cela nuise à personne. Ce n'est certainement pas le caractère de votre père, de rire aux dépens des autres; mais sa tendresse pour vous l'aveugle, et l'empêche quelquefois d'apercevoir vos torts. C'est à moi spécialement qu'il appartient de vous garantir de ces sortes de fautes; et son devoir, à lui, serait de ne pas les encourager en les tolérant complaisamment. Si Georges avait été là ce matin, quand vous appreniez à faire la lettre K, et qu'il fût allé chez lui rire de votre maladresse, comment auriez vous trouvé cela? Il n'y a pas de doute que s'il était

là pour vous entendre toutes les fois que vous égayez votre père à ses dépens, il ne manquerait pas de dire que vous avez un bien vilain caractère. C'est donc pour cela que vous ne devriez pas, même pour amuser le chevalier, vous occuper de redire les choses qui sont de nature à faire de la peine à autrui, pas plus que vous ne lui diriez des choses dont il pourrait s'affliger lui-même.

— Je vous entends, maman ; et cela ne m'arrivera plus. Mais, je vous en prie, faites-moi le plaisir de dire à mon papa que je suis bien fâchée de ce que je lui ai dit cette après-midi.

— Non, ma chère, à moins qu'il ne m'en parle le premier ; cela pourrait lui rappeler une faute, que son affection pour vous lui a peut-être empêché d'apercevoir. Soyez plus attentive à l'avenir ; et souvenez-vous *que la vérité n'est pas toujours bonne à dire.* »

Marguerite se remit à ses études avec une nouvelle ardeur ; et, pénétrée des conseils de sa mère, elle ne s'estimait pas moins heureuse quand elle pouvait dissiper la mélancolie de son père, que lorsqu'elle s'occupait à lire ou à écrire. L'oisiveté n'a-

vait plus pour elle aucun attrait ; et, jalouse de mettre à profit les instans qu'elle passait avec le chevalier, elle le priait de vouloir bien lui entendre faire la lecture.

« Peux-tu me lire la *Gazette* ? disait quelquefois le chevalier.

— Non, papa, répondit Marguerite, mais, si tu le veux, une de mes jolies histoires. Laisse-moi te la lire. »

Le père y consentait, et était charmé du plaisir qu'il lui voyait prendre à saisir le sens des histoires, à mesure qu'elle les lisait; ce qu'il appelait de la vivacité d'esprit. Après cela, il l'engageait à lui faire le récit de quelque conte ; mais ce n'était pas tant le conte lui-même qui plaisait à M. David, que les remarques dont Marguerite avait coutume de l'assaisonner. Quand elle lisait sans faire ses observations, le livre lui paraissait ennuyeux, et il fallait le laisser de côté. Marguerite savait cela; et, sûre de l'approbation de son père, elle ne manquait jamais d'exprimer toutes les pensées qui lui venaient à l'esprit. Elle aurait même souvent passé les bornes des convenances, et se serait trompée plus d'une fois, si les regards

de sa mère ne l'avaient avertie de se tenir en garde contre la facilité de son babil.

Un jour qu'elle revenait de faire une visite à ses jeunes amies, Georges et Marie Sommers, elle exprima le désir d'apprendre la table de multiplication.

« Ce serait une affaire à n'en plus finir ! dit le chevalier David, dans deux ou trois ans ce sera assez tôt : tu l'oublirais vingt fois avant d'être dans le cas de t'en servir.

— Non, papa ! Marie Sommers n'est pas si âgée que moi, et elle la sait parfaitement d'un bout à l'autre. J'ai appris la première ligne pendant que j'étais avec elle ; écoute-moi seulement : Deux fois deux font quatre, deux fois trois font six, etc., etc.

— Quelle admirable enfant ! s'écria le père enchanté ; c'est vraiment un prodige ! Marguerite sera bientôt une mathématicienne.

— Ce qu'on apprend trop promptement s'oublie de même, dit Mme Jones, moins transportée d'admiration que son mari ; mais si Marguerite veut s'en donner la peine, elle peut apprendre la partie la plus difficile de la table, aussi bien que la plus aisée.

— Oh ! oui maman, je le veux bien ; je se-

rai si contente quand je la saurai tout entière! je pourrai alors passer à la multiplication.

— Pas si vite, ma chère! dit la mère en souriant, il faut avant que vous fassiez la soustraction; mais, avec un peu d'attention, cette règle ne présentera aucune difficulté à ma chère Marguerite. »

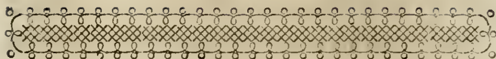
Elle avait raison, car Marguerite avait beaucoup d'intelligence, et à cet avantage, elle joignait celui d'une mémoire très-fidèle. Ces paroles de sa mère flattèrent son amour-propre, et firent plus d'impression sur elle que les éloges exagérés de son père.

M. David était loin de désirer que sa fille restât dans l'ignorance; mais il n'aimait pas la voir occupée d'autre chose que de ses jeux et de ses petits commérages. Pourtant il avait lui-même reçu une excellente éducation; et, jusqu'au moment où la maladie était venue renforcer son indolence naturelle, l'étude de la littérature avait eu pour lui un charme particulier. Mais, depuis quelques mois, il ne voyait que Marguerite; Marguerite était l'unique objet de sa pensée. Elle réussissait si bien à le captiver par ses jeux et son petit babil, que le chevalier ne pou-

vait se passer de sa conversation, qui, avec la *Gazette*, le jeu de dames et quelques visites d'amis, faisaient sa principale et presque unique occupation. Mais c'était encore sa fille qui l'emportait sur tout : le journal n'était jamais si intéressant, qu'il ne le quittât aussitôt qu'il voyait arriver Marguerite, les tables de jeux ne se formaient que lorsqu'elle s'était retirée ; et il n'éprouvait aucun plaisir à voir ses amis, s'ils ne partageaient son admiration pour sa fille chérie.

Avec un père aussi bon, dont la santé demandait des distractions continuelles, on ne peut disconvenir que notre petite héroïne ne fût en grand danger d'être gâtée. Le chevalier aurait désiré qu'elle n'éprouvât aucune contradiction, qu'on ne la contraignît point à faire ce qui ne lui plaisait pas ; mais heureusement que la mère, plus soigneuse de son véritable bonheur, s'efforçait de lui persuader qu'elle aurait tort de ne chercher que son propre agrément.

« Souvenez-vous, mon enfant, lui disait-elle, que ceux-là seuls sont véritablement heureux, dont le bonheur fait celui des autres! »



CHAPITRE III.

Demande précipitée. — Louanges du père. — Prudence de la mère. — Pension proposée. — Magnanimité de Marguerite.

On peut considérer comme un bonheur pour Marguerite que la nature lui eût refusé les avantages séduisans de la figure, qui, aux yeux des étrangers, sont des titres de recommandation pour celles qui en sont parées ; car cette privation la rendit jalouse d'acquérir quelque chose de plus précieux et de plus durable...., la beauté de l'esprit. On ne pouvait pas dire de Marguerite qu'elle fût jolie ; son père lui-même, qui se plaisait si souvent à s'aveugler sur son compte, était forcé de reconnaître ce désavantage. Cependant le visage de Marguerite, lorsque le sourir brillait sur ses lèvres, avait toujours pour lui des charmes, et sa physionomie n'était jamais plus riante, que lors-

qu'elle avait à présenter quelques nouvelles preuves de ses progrès.

Une multiplication à quatre chiffres mit le comble à son triomphe.

« Tiens, papa, dit-elle, j'ai appris la table de Pythagore et résolu cette question, depuis la dernière fois que je t'en ai parlé. Regarde ; la preuve est juste ! Eh bien, maintenant, es-tu content que je l'aie apprise ?

— Ta mère avait bien raison, répondit le chevalier, quand elle disait qu'il n'y aurait rien de difficile pour toi. » Et dans le transport de sa joie, oubliant un cruel accès de goutte dont il était tourmenté dans ce moment, il fit avec sa jambe un mouvement qui renouvela sa douleur.

Marguerite avait un désir bien vif d'apprendre la musique, et Mme Jones lui avait fait espérer qu'elle en obtiendrait la permission de son père ; mais comme il y avait d'autres choses plus importantes à apprendre, elle lui avait conseillé de ne pas en parler encore.

En voyant son père dans de si bonnes dispositions, Marguerite crut qu'il était

temps de porter la parole, et dit : « Marie Sommers va avoir un maître de musique, papa ; je voudrais bien en avoir un aussi.

— Un maître de musique ! s'écria le chevalier d'une voix d'agonisant, et se levant à moitié de dessus sa chaise. Oh ! mon pied !... quelle douleur ! Appelle vite ta mère pour desserrer cette flanelle : je ne puis pas endurer un supplice aussi cruel. »

Marguerite, effrayée, courut appeler sa mère ; et jusqu'à ce qu'elle vît son père un peu plus à son aise, elle ne songea pas à la demande qu'elle venait de lui faire. Jugeant plus à propos de ne la pas renouveler, pour le présent, elle garda le silence, et craignit que ce ne fût ce qu'elle avait dit du maître de musique, qui eût produit sur son père un effet aussi violent.

« Dans tous les cas, dit-elle, je n'en aurais pas parlé sans le consentement de maman ; seulement, elle m'avait dit d'attendre, et je me suis peut-être un peu trop pressée. »

Qui te donne donc l'air aussi pensive, Marguerite ! demanda son père quand sa douleur fut calmée ; est-ce que tu n'as rien à me dire ?

— Je te demande pardon ! mon papa, j'ai appris une fable, *le Lièvre et la Tortue;* veux-tu que je te la récite ? » Et elle se mit à débiter sa fable avec toute la grâce dont ce petit récit est susceptible; sa voix prenait toutes les inflexions que réclamait le sentiment des vers ; et son père n'était point paresseux d'applaudir. Il fut frappé de l'assurance avec laquelle elle faisait parler la tortue, de l'air fier et insolent qu'elle prêtait au lièvre, et du geste de ses mains quand la gageure s'était conclue. Sa bonne humeur revint ; il embrassa Marguerite, la combla d'éloges, et finit par lui dire qu'elle était un véritable petit *génie*.

« Je suis d'un autre avis, dit Mme Jones, qui n'avait point encore ouvert la bouche, et dont le regard n'exprimait aucun signe d'admiration, car le génie est toujours présomptueux, ajouta-t-elle, en faisant allusion au caractère du lièvre, qui se croyait un personnage d'importance.

— Dis-moi, Marguerite, demanda le chevalier, que voudrais-tu être ? le lièvre ou la tortue ? »

Marguerite regarda sa mère. Elle allait

répondre sur-le-champ ; mais elle prit le temps de réfléchir.

« Le lièvre, observa-t-elle très-judicieusement, aurait pu gagner le pari, s'il avait été plus attentif, plus diligent : il est bien certain qu'il pouvait courir plus vite que la tortue ; mais il était vain et orgueilleux, il comptait trop sur sa vitesse, et perdit sa gageure.

— Ceci vint à l'appui de ce que j'ai souvent eu l'occasion de vous dire, interrompit sa mère : que les plus grands talens sont inutiles, sans la sagesse et la prudence. Et en effet, de quoi vous servirait la facilité de votre mémoire et la vivacité de votre conception, si vous ne réfléchissiez pas avant d'agir ?

— Il faut donc donner la préférence à la tortue ? demanda Marguerite.

— Sans doute, répondit la mère, elle est bien préférable au lièvre de cette fable ; mais je ne prétends pas dire pour cela, qu'il ne vaille infiniment mieux avoir la célérité du lièvre, pourvu, toutefois, qu'on y joigne l'attention et la persévérance de la tortue.

— Eh bien, alors, dit Marguerite en souriant, je tâcherai de ressembler à l'un et à l'autre; et si je me surprenais à compter trop sur ma mémoire, je me rappellerais, j'espère, que la lenteur et la patience l'emportent sur la précipitation.

— Notre chère Marguerite aura un talent particulier pour la narration, observa M. David, enchanté de la manière dont elle venait de lui réciter sa fable; son action est excellente. Je suis très-sûr qu'elle ne le cédera point aux Françaises pour l'agrément du débit. Mais de qui tient-elle ce talent?

— Ce n'est pas de moi, répondit Mme Jones; je ne m'étais pas imaginé que votre désir fût d'en faire une comédienne.

— Comédienne! non; mais mettre de la vie et du sentiment dans un récit, n'est pas une chose à dédaigner. »

Mme Jones ne répondit rien à cela. Marguerite, qui savait qu'elle avait mis trop d'emphase dans son récit, attendit que l'heure du coucher fût arrivée, pour demander à sa mère son avis à cet égard.

« Il m'a semblé, ma chère, dit cette tendre mère, que vous affectiez de vous donner

en spectacle, si je puis m'exprimer ainsi, pour amuser votre père. Mais je ne veux point qu'en passant les bornes des convenances et de la modération, vous perdiez cette modestie naturelle qui fait le charme et l'ornement de votre sexe. Il est très-bien de conter des histoires et de réciter des fables, puisque cela récrée votre père et peut quelquefois amuser un ami; mais d'accompagner le récit d'une action trop apparente, c'est ce qui n'est pas nécessaire. J'ai vu avec plaisir qu'il vous en coûtait quelque effort pour vaincre cette timidité qui convient mieux à votre âge, et, en général, à toutes les femmes, que la hardiesse nécessaire pour exceller dans ce genre: il convient d'observer, dans ces sortes de choses, un juste milieu dont votre propre goût vous apprendra dans la suite à distinguer les limites; mais, en attendant, j'espère que vous ne manquerez plus essentiellement aux règles de la bienséance.

— En vérité, maman, je craignais de m'être rendue coupable de vanité! répondit Marguerite en rougissant, mais papa s'amuse tant de tout ce que je fais! Il m'a

trouvée maussade et ennuyeuse, jusqu'à ce que je me sois mise à déclamer. Et puis, maman, je craignais de l'avoir offensé par quelque chose je que venais de lui dire. Tu ne m'en voudras pas, maman, si je t'en fais l'aveu ? Je sais que j'aurais dû attendre que tu m'en eusses donné la permission ; mais... je lui ai parlé... du maître de musique.

Il aurait mieux valu attendre encore quelque temps, répondit la mère, jusqu'à ce que vous eussiez reçu de moi l'instruction que j'aurais pu vous donner à ce sujet. Qu'a répondu votre père ?

— Rien ! maman ; mais la douleur de sa jambe est devenue si violente en ce moment, que je crois pouvoir dire qu'il a oublié ce que je lui avais demandé. Quant à moi, je l'avais vu si content de ma multiplication, que je n'avais pu m'empêcher de lui dire que je désirais aussi apprendre la musique.

— Puisque vous en avez un si grand désir, répondit Mme Jones, je vous apprendrai les notes, si toutefois nous en pouvons trouver le temps sans que cela nuise à vos autres occupations ou vous empêche de donner

vos soins à votre père. Vous n'aurez pas besoin de maître jusqu'à ce que vous les connaissiez parfaitement. »

C'est ainsi que Marguerite passa les premières années de sa vie, jusqu'à ce qu'enfin, voyant que tous ses efforts étaient insuffisans pour la préserver des dangers de l'orgueil, de la vanité et de l'ignorance, Mme Jones reconnut l'impossibilité de lui donner elle-même une éducation convenable. Le chevalier ne pouvait se résoudre à rester assez long-temps privé de la société de sa fille, pour lui permettre d'étudier avec fruit. Marguerite eut un maître de musique pendant dix mois; mais il était rare qu'elle trouvât le temps de prendre ses leçons; et sa douzième année arriva qu'elle n'avait encore sur toutes choses que des notions très-superficielles.

La goutte de M. David étant devenue très-inquiétante, les eaux de Bath lui furent recommandées, comme le seul remède qui pût lui procurer quelque soulagement; et il résolut d'y faire un voyage aussitôt qu'il serait en état de supporter quelque fatigue. Mme Jones saisit cette occasion pour faire à

Marguerite la proposition d'entrer dans une bonne pension du voisinage. Après quelques débats et quelques représentations faites de part et d'autre, avec un ton plein de douceur et d'amitié, il fut convenu que si Marguerite se plaisait dans cette institution, elle y resterait tout le temps nécessaire pour achever son éducation.

Accoutumée à n'avoir point d'autre volonté que celle de sa mère, et à ne point contrarier ses désirs, elle s'y prêta avec docilité, quoique dans le fond de son cœur elle ne fût pas absolument charmée de ce projet. Son père lui demanda si elle serait contente d'aller en pension; et dès ce moment, elle ne douta plus que ce ne fût une affaire arrêtée.

« *Je ne sais pas !* » Telle fut sa réponse. « Mais si cela te fait plaisir, ainsi qu'à maman, il faut bien que cela m'en fasse aussi ! » Elle n'en put dire davantage, son cœur se gonfla; et se couvrant le visage des deux mains, elle fondit en larmes.

Elle n'ira pas en pension ! dit aussitôt le chevalier, presque aussi affligé que sa fille, et regardant Mme Jones; cela ne

lui convient pas. Pauvre Marguerite ! viens près de moi, ma chère amie. Je croyais te faire plaisir en te procurant l'occasion de t'instruire; mais non, tu resteras ici, ma bien-aimée ! Comment, d'ailleurs pourrais-je me résoudre à me séparer de toi?

— Oh ! si, papa, répondit Marguerite, essuyant ses yeux à mesure qu'elle s'approchait de lui, et s'efforçant de cacher son émotion, je veux bien y aller, cela me fera plaisir, au moins j'aurai là tout le temps nécessaire pour étudier.

— Mais, ma chère amie, dit le chevalier en essuyant de ses baisers les yeux de sa fille, encore humides de pleurs, je n'aurai donc plus personne pour me distraire, Que vais-je devenir sans toi? Non, je ne puis consentir à vivre loin de ma chère Marguerite.

— Eh bien ! chevalier, dit Mme Jones, qui avait gardé jusque-là le silence, quoique la scène qui se passait sous ses yeux ne fût pas sans intérêt pour elle, quel courage et quelle fermeté pouvons-nous attendre de notre fille, si vous êtes le premier à lui donner l'exemple de la faiblesse?

— Je dis qu'elle n'ira à la pension, que si cela lui fait plaisir! répondit-il d'un ton ferme et résolu.

— Maman sait ce qui me convient le mieux, je t'assure, papa! dit tout bas Marguerite, en s'appuyant sur l'épaule du chevalier; laissons-la décider. Je crois qu'une fois que j'y serai, je ne m'y ennuierai pas : il n'y a que cette idée de ne pas vous voir tous les jours, qui me chagrine et m'inquiète.

— Il faudra cependant en venir là, ma chère Marguerite, dit Mme Jones, en lui tendant la main.

— Je le sais bien, maman, répondit-elle, en se jetant dans les bras de sa mère; je suis prête à aller partout où il vous plaira de m'envoyer. Je n'ignore pas que, si vous m'éloignez de vous, ce n'est que pour mon propre bien. Je me dépêcherai d'apprendre tout ce qu'il faut que je sache, pour revenir bien vite à la maison, et vous procurer, ainsi qu'à mon papa, des agrémens et des consolations dont mon ignorance actuelle me rend incapable.

— Soit, ma chère enfant, répondit ma-

dame Jones, laissant échapper une larme qui tomba sur le sein de Marguerite, mais si vous allez en pension, il faudra vous résigner à y rester deux, trois ou quatre ans, suivant que nous le jugerons nécessaire.

— Pourquoi lui parler de cela, interrompit M. David, qui ne pensait qu'avec douleur à une aussi longue séparation.

— Oui, oui, papa, s'écria Marguerite, je veux tout savoir, tout, tu m'entends? je veux dire, tout ce qu'on peut attendre de moi.

— Cela vaut infiniment mieux, dit Madame Jones; au moins, vous ne partirez pas avec l'espoir de revenir de sitôt, excepté à l'époque des vacances, qui, comme vous le savez, se renouvelle tous les six mois. C'est une chose encore sur laquelle il faut prendre votre parti; car des absences trop fréquentes ne pourraient que nuire à votre instruction et aux progrès de vos études.

— Vous avez bien raison, maman, dit Marguerite, qui prêtait une oreille attentive à ce que sa mère lui disait.

— Et quand vous serez-là, mon enfant,

continua cette excellente mère, si vous êtes convaincue que vous y êtes pour votre bien ne vous abandonnez pas à des regrets inutiles ; n'entretenez point dans votre esprit le souvenir de la maison paternelle, qui serait toujours accompagné du désir d'y rentrer. Tâchez de vous familiariser avec l'idée de notre séparation, et songez aux avantages que vous devez en retirer.

— Hé quoi ! demanda M. David, voudriez-vous donc qu'elle nous oubliât entièrement ?

— Je ne crois pas que cela soit à craindre, répondit Mme Jones, avec un sourire affectueux, mais il sera de notre intérêt à tous de ne point former des vœux superflus, puisque nous savons que le plan adopté est ce qui convient le mieux. Mais j'écrirai souvent à notre chère enfant.

— La goutte ne me permettra pas de me procurer cette consolation, dit le chevalier, si, comme il y a toute apparence, elle me lie toujours les pieds et les mains; mais il faudra que Marguerite nous écrive.

— Oui, papa ! répondit Marguerite, qui reprenait courage en voyant dans les yeux

de sa mère des signes d'approbation ; ce sera pour moi un plaisir délicieux. Je penserai à toi et à maman, le soir et le matin, je ne ferai jamais rien sans y réfléchir, et sans me demander avant ce que maman en dirait, si elle se trouvait là pour m'observer : cette méthode sera la règle de ma conduite.

— Tu ne peux pas avoir de règle plus sûre, j'imagine, reprit le père, dont le visage devenait moins sombre, à mesure qu'il voyait sa fille se familiariser avec cette nouvelle résolution.

Un domestique entra dans ce moment avec une potion pour le chevalier ; et son arrivée mit fin à cette conversation délibérante.

Marguerite réfléchit qu'elle ne verrait plus sa mère tous les soirs, qu'elle ne s'entretiendrait plus avec elle de ce qu'elle aurait fait dans le courant de la journée : et cette idée la remplie de tristesse. Ce sentiment lui était peut-être encore plus pénible, à raison des efforts qu'elle avait faits pour l'étouffer.

Le soir, en se retirant pour se coucher,

Marguerite s'avisa de demander quand elle irait en pension.

« Bientôt, j'espère, ma chère enfant ! Votre père ne tardera pas à faire son voyage à Bath ; et aussitôt que je pourrai disposer de quelques instans, je me propose de vous présenter à Mme Comagène.

— C'est donc chez elle que je dois aller ? dit Marguerite. Il n'y a que quelques jours que la maîtresse de Marie en est sortie. Ce n'est pas loin d'ici. Mais vous serez à Bath avec mon papa !

— Pas toujours, ma bien-aimée ; mais quand votre père se portera mieux, nous pourrons bien, un jour, venir vous faire une visite le matin.

— Mais, maman, pourquoi n'aurai-je pas une maîtresse à la maison, aussi bien que Marie ? demanda Marguerite, en embrassant tendrement sa mère, qui lui attachait son bonnet de nuit.

— Une autre fois, ma chère, je répondrai à cette question, dit Mme Jones, en lui rendant son baiser.

— Je vous remercie, ma bonne petite

maman ; je devrais être satisfaite, car vous faites tout pour le mieux. »

Marguerite alors se coucha, et ne pensa qu'à la pension jusqu'au moment où elle s'endormit.





CHAPITRE IV.

Conseils maternels. — Départ pour la pension. — Première lettre de Marguerite. — Réponse de sa mère.

Le lendemain, Mme Jones aborda Marguerite, et lui adressa ainsi la parole : « Vous m'avez démandé, hier soir, ma chère enfant, pourquoi vous n'auriez pas une institutrice à la maison. Je m'en vais vous en dire la raison, la voici : c'est l'extrême affection que votre père a pour vous ; avec cette affection qui lui fait désirer de vous avoir sans cesse auprès de lui, les instans de la journée se passeraient en distractions frivoles, et vous resteriez dans l'ignorance, malgré tous les moyens dont la nature vous a douée. Jusqu'ici, vous avez amusé votre père par vos saillies enfantines ; mais maintenant que vous prenez de l'âge et de la raison,

il est en droit d'attendre quelque chose de plus solide de votre part; et il serait cruellement trompé, si vous ne vous mettiez pas à même de remplir ses espérances. Une autre raison : c'est que vous avez été tellement habituée à n'éprouver aucune contrariété à la maison, vous y avez toujours été si bien soignée, si adulée, si caressée, que, sans les petites épreuves que vous devez vous attendre à subir dans la pension, vous vous imagineriez, en entrant dans le monde, que vous y allez jouer le premier rôle. Que votre cœur serait péniblement affligé lorsque, au lieu des louanges et des félicitations auxquelles vous vous seriez attendue, des soins et des attentions que vous êtes accoutumée à recevoir dans la maison de votre père, vous verriez sur tous les visages l'expression de la froideur, de l'égoïsme et de la vanité! Croyez-moi, ma fille, tout le monde ne sera pas, comme le chevalier, disposé à admirer toutes vos paroles et toutes vos actions!

— Non, maman, je ne m'attends pas à cela; mais dites-moi, je vous prie, com-

ment je me trouverai dans la pension, quelles sont les choses nouvelles que je dois y rencontrer ?

— Une foule d'enfans, ma chère amie, la plupart d'un caractère bien différent du vôtre. Mais ne vous imaginez pas que tous ceux qui ne partagent pas votre façon de penser et d'agir, aient tort pour cela. Considérez d'abord en quoi ils diffèrent, et puis, si vous voyez que leur opinion soit un des élémens de leur bonheur, ne cherchez point à la leur ôter, seulement, souvenez-vous que tout ce qui les éloignerait du chemin de la vertu ne peut les rendre heureux. Soyez franche, mais sans trop d'expansion ; et surtout, mon enfant, ayez soin de toujours dire la vérité. Vous trouverez des gens qui, pour se rendre plus merveilleux, ne se feront aucun scrupule d'exagérer toutes les circonstances des faits ou des événemens qu'ils rapporteront. Vous en verrez d'autres qui vous diront un mensonge, et appelleront cela une plaisanterie, et qui, n'y voyant rien que de bien innocent, du moment qu'il fait le charme d'une histoire, ne craindront pas de le publier,

sans en prévoir les conséquences : de cette manière, ils finissent par ne pouvoir plus apercevoir la barrière qui sépare la vérité du mensonge. Les défauts que vous remarquerez dans les autres, contentez-vous de les éviter soigneusement ; n'ayez point la fureur de blâmer, mais soyez indulgente à l'égard de ceux qui ont le malheur d'avoir des vices, et sévère avec vous-même. Si vous avez été entraînée par d'autres à commettre quelque faute, et qu'ensuite vous reconnaissiez votre erreur, rompez avec eux à l'instant, et qu'une fausse honte ne vous empêche pas de reconnaître vos torts. Prenez ce passage de l'Écriture-Sainte, pour règle de vos actions : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Que toutes vos actions tendent à la justice et à la vérité ; et, de cette manière, vous nous donnerez, à votre père et à moi, les plus grands sujets de satisfaction. »

L'excès de son émotion empêcha madame Jones d'en dire davantage ; et Marguerite, également affectée, promit de ne pas oublier les sages avis qu'elle venait de recevoir.

Quelques jours après, elle accompagna sa mère chez madame Comagène; et, pour la première fois, elle vit une nombreuse réunion de jeunes demoiselles, qui toutes étaient occuppées à l'étude des sciences. En promenant ses regards dans la salle d'étude, elle pensa que, si elle pouvait retourner le soir à la maison, il ne lui en coûterait pas beaucoup de passer là la journée; mais, comme il n'était pas probable que son père eût voulut se séparer d'elle tous les matins, elle ne s'arrêta pas long-temps à cette idée, et résolut de prendre la chose aussi gaîment qu'il serait en son pouvoir.

Le maître de musique était le même qui lui avait donné des leçons à la maison; et, outre ce qu'on enseigne d'ordinaire dans les pensions, elle devait apprendre le français, le dessin et la danse. « Oh! combien de choses je vais avoir pour amuser mon papa, quand je retournerai auprès de lui! » disait-elle en elle-même. Les arrangemens préliminaires furent bientôt conclus; et Marguerite se sentit vivement émue, quand elle entendit qu'elle viendrait faire

partie de cette nombreuse société vers le commencement de la semaine suivante.

Elle ne put s'empêcher de pousser un soupir en remerciant la maîtresse, qui lui disait qu'elle se ferait un plaisir de la recevoir. Marguerite se serra encore plus fortement contre sa mère, dont elle ne voulait point quitter la main, et attendit qu'elles fussent remontées en voiture pour lui dire : « Est-il donc nécessaire que j'y aille sitôt, ma chère maman ? — Faites attention que c'est pour votre avantage, ma bonne amie, répondit Mme Jones, s'efforçant vainement d'étouffer un soupir qui, pour toute réponse, s'échappa du sein de Marguerite. Maintenant que nous avons le consentement de votre père, il convient de ne pas mettre ses sentimens à l'épreuve, en différant davantage ; d'ailleurs, il est nécessaire que nous partions pour Bath le plus tôt possible : ainsi donc, ma bien-aimée, ne vous chagrinez pas, et ne donnez pas sujet à votre père de se repentir de la permission que nous en avons obtenue.

— Non, maman, je crois que je finirai par m'en applaudir. Mais combien j'ai vu

de demoiselles ! comme je vais paraître ignorante et petite au milieu d'elles ! Est-il possible que je fasse jamais connaissance avec tant de jeunes personnes ? »

Chemin faisant, elle reprit ses esprits ; et, à son retour, elle se mit à raconter à son père tout ce qu'elle avait vu à la pension, ajoutant qu'elle espérait y être très-heureuse.

— Mais, étant si petite, tu ne paraîtras pas, au milieu de tant de monde ! interrompit le chevalier, en lui entendant dire que les pensionnaires étaient très-nombreuses.

— Marguerite doit s'applaudir de se trouver ainsi pour quelque temps, dit madame Jones ; elle sait qu'elle ne peut pas être toujours aussi admirée qu'elle l'est à la maison : mais, à son retour, j'imagine qu'elle sera plus digne de l'estime et de la considération des personnes qui la connaîtront. »

Craignant de faire de la peine à son père, et jalouse de se conformer aux avis de sa mère, Marguerite continua de surveiller toutes ses paroles et toutes ses actions jusqu'au moment de son départ.

Le dernier jour, elle aurait voulu pouvoir s'entretenir du plaisir qu'elle aurait à rester au milieu de ses parens. Son cœur souffrait lorsqu'elle pensait à la distance qui allait la séparer de ses meilleurs amis ; mais elle cacha soigneusement sa douleur. Son père, de son côté, ne pouvait se résoudre à parler de quitter sa fille ; et si son départ pour Bath n'eût été fixé pour le jour suivant, il aurait différé le moment de la séparation jusqu'à l'époque des vacances. Lorsque vint l'heure du coucher, il lui souhaita le bonsoir, après l'avoir embrassée tendrement, lui serra la main, puis l'embressa de nouveau, en songeant qu'il allait être privé pour quelque temps de cette douce consolation. « Souviens-toi des vacances, papa ! » dit-elle, obligée de faire l'héroïne et de s'armer de tout son courage, plutôt à cause de son père que pour elle-même.

— Je te verrai demain matin, dit-il, avec un faible sourire. Marguerite ne put rien répondre ; mais en entrant dans sa chambre, elle se jeta dans les bras de sa mère qui l'accompagnait, et fondit en larmes.

« Oh ! ma chère Marguerite ! dit Madame Jones, s'efforçant de prendre un air calme et tranquille, ne vous laissez point abattre au dernier instant. J'ai été contente de vous jusqu'à présent, et je n'ai qu'à vous louer de la conduite que vous avez tenue.

— Oh ! maman, dit-elle, en passant ses bras autour du cou de sa mère, ce n'est point le regret qui me fait verser des larmes ! je suis prête à aller à la pension ; mais quand est-ce que je vous reverrai, ainsi que mon cher petit papa ?

— Au commencement des vacances, mon enfant, si ce n'est pas avant ; et si nous ne sommes pas encore de retour de Bath, à cette époque, vous viendrez nous y rejoindre. »

Quoique ce fût la dernière nuit qu'elle eût à passer près d'elle, Mme Jones ne resta pas long-temps dans la chambre de sa chère fille ; elle savait que le chevalier avait encore plus besoin de consolations que Marguerite.

Elle réussit si bien à le tranquiliser, que, le lendemain matin, il vit le départ de Marguerite avec beaucoup moins d'émo-

tion qu'elle ne s'y était attendue. Leurs adieux se firent au milieu des larmes et des embrassemens ; et Marguerite partit, accompagnée de sa tendre mère, pour se rendre chez Mme Comagène.

Je vais transcrire la première lettre que Marguerite écrivit à ses parens, une semaine après son entrée à la pension ; j'y ajouterai aussi la réponse de sa mère, qui, dans une lettre précédente, lui avait annoncé son heureuse arrivée à Bath. De cette manière, je ferai connaître en quoi Brigitte différait si essentiellement de son amie.

« MON CHER PAPA ET MA CHÈRE MAMAN,

« Votre lettre m'a causé le plus sincère plaisir : j'ai été heureuse d'apprendre que mon cher papa avait assez bien supporté les fatigues du voyage ; et j'espère que les eaux lui feront du bien. Ne vous imaginez pas, ma chère maman, que ce soit mademoiselle Ockendon, notre première maîtresse, qui m'ait dicté ma lettre ; je n'ai pas besoin qu'on me dise ce qui est si profondément gravé dans mon cœur. Vous

m'excuserez facilement l'un et l'autre, de ne m'être pas exprimée aussi bien que je l'aurais fait à l'aide d'une plume étrangère. Cependant, comme je suis ici pour m'instruire de tout, je crois entendre ma chère maman qui me recommande de travailler à former mon style ; et c'est à quoi je ne manquerai pas. Seulement, cette fois-ci, permettez-moi de vous dire, en termes peu recherchés, combien je vous aime ainsi que mon cher papa : dix fois plus que je ne vous aimais à la maison, ce qui, je vous assure, était déjà beaucoup. Mais ne croyez pas pour cela que je sois malheureuse dans ma pension : je n'ai eu qu'un désagrément, et, certainement, je ne dois qu'en rire ; mais j'espère que cela ne se prolongera pas. Je suis déterminée à n'y pas faire attention, quoique j'aie eu la sottise d'y attacher quelque importance dans le commencement. Vous n'en devineriez jamais la raison ! c'est que je m'appelle *Marguerite*. Toutes ces demoiselles sourient quand elles entendent prononcer mon nom. Il y en a une qui m'a demandé si je venais du pays de Galles ; et une autre qui m'a témoigné

le désir d'entendre ma *généalogie*. Je n'ai pu les satisfaire pleinement ni l'une ni l'autre, quoique je croie vous avoir entendu dire quelque fois que je tenais mon nom de ma marraine, qui était originaire du pays de Galles. Je ne sais pas si cela vaut mieux pour moi; mais il y a une autre demoiselle qui est entrée en même temps que moi; elle se nomme Brigitte, et son nom ne prête pas moins à la plaisanterie que le mien. Je lui dis qu'elle devrait n'y pas faire attention, puisque c'est de nos noms et non de nous-mêmes que ces demoiselles rient; mais elle a cela beaucoup plus à cœur que moi, et elle m'a proposé, pour nous affranchir de ce prétendu ridicule, un moyen que je n'ai pu adopter, parce qu'il s'agissait de mentir. Elle a dit aux railleuses que sa marraine, de qui elle tenait son nom de Brigitte, devait lui laisser une fortune considérable; et elle m'a avoué, à moi, que ce n'était qu'un conte fait à plaisir pour se donner de l'importance. J'espère qu'elle sentira l'inconvenance de sa conduite, qu'elle ne persistera pas dans son mensonge; et que le

rapport que je vous en fais, mon cher papa et ma chère maman, ne me méritera pas le nom *Conte-Conte* : c'est un surnom qui a été donné à mademoiselle Purflet, une jeune personne que Brigitte connaissait avant de venir à la pension, et qui en est sortie dernièrement. Quand Brigitte a dit qu'elle la connaissait, toutes les demoiselles se sont écriées : « Quoi! vous connaissez Mlle *Conte-Conte*? (Tout le monde la détestait, parce qu'elle racontait dehors toutes les histoires de la pension.) La plupart des pensionnaires ont des sobriquets semblables, quoique cela ne plaise pas à la maîtresse, qui l'a même défendu. Madame Comagène a beaucoup d'égards et de bontés pour moi, ainsi que Mlle Ockendon, et j'en suis redevable à M^le^ Moore, la maîtresse de Marie Sommers. Quoique je n'aie pas eu le temps de lui faire mes adieux avant de quitter la maison, elle a eu l'attention de parler de moi à Mme Comagène, dans une lettre qui l'a mise à même de me connaître mieux que je ne m'y serais attendue : j'ai aussi à vous remercier, ma chère maman et mon cher papa, d'avoir songé à

dire qu'on m'envoyât du fruit de la maison, pendant votre absence : j'ai de quoi reconnaître les bontés de mes compagnes, en leur faisant partager mes petites provisions, et j'espère que ma maîtresse et Mlle Ockendon ne refuseront pas non plus d'en prendre leur part. J'ai commencé à apprendre beaucoup de choses; mais je les trouve plus difficiles que quand j'étudiais seule avec vous, et que je n'avais rien autour de moi qui pût distraire mon attention. Ma tête était tout embrouillée quand j'ai voulu, pour la première fois, étudier ma leçon, au milieu de tant de petites demoiselles. Elles sont toutes beaucoup plus instruites que moi; et je vous assure qu'il n'y a pas de danger que je prenne ici une opinion trop avantageuse de mon mérite. Je vous écris une bien longue lettre, et ne sais pas si je dois la montrer à Mlle Ockendon. Si elle la voit; j'espère qu'elle en excusera les fautes, aussi bien que ma chère maman et mon cher papa : une autre fois je ferai en sorte d'être moins *profuse* dans mon style. N'est-ce pas là l'expression? je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que

j'écris pour la première fois à des parens que j'aime et dont je suis aimée ; et que je suis embarrassée de leur exprimer toute l'amitié que j'ai pour eux. Ma bonne petite maman, faites-moi le plaisir de m'écrire souvent, et de me donner des nouvelles de votre santé, ainsi que de celle de mon papa, et de me dire comment vous vous trouvez à Bath. Mlle Ockendon ne désire pas voir ce que je vous écris, et je n'en suis pas fâchée ; car j'en ai peut-être trop dit des demoiselles de la pension. Elle m'a répondu que, comme je ne devais écrire qu'à vous (est-elle bonne de dire cela), elle ne regarderait point ma lettre ; que seulement elle désirait que je vous en avertisse. C'est ce dont vous ne manquerez pas de vous apercevoir, au nombre de fautes que vous y trouverez.

« Je suis, mon cher papa et ma chère maman, votre très-affectionnée fille,

« MARGUERITE JONES. »

P. S. Ma chère maman, je vous en prie, ne tardez pas à m'écrire ; jusqu'à ce que

j'aie reçu de vos nouvelles, je ne serai point tranquille, je craindrai que ma lettre n'ait point produit l'effet que j'en attends. Je vous en dirais davantage, mais la cloche du dîner m'appelle; et je désire avoir votre réponse par le retour du courrier. »

Cette lettre, quoique pleine de fautes, n'en fut pas moins précieuse aux yeux de Mme Jones et du chevalier. Ils la lurent avec plaisir plusieurs fois. Il suffisait qu'elle leur annonçât que Marguerite n'était point malheureuse; ils aimaient mieux d'ailleurs que cette lettre n'eût point passé sous les yeux de la maîtresse.

Marguerite ne tarda pas à recevoir une réponse de sa chère maman qui la combla de joie. Elle y trouva si bien l'expression de la bonté, qu'elle sentit son affection s'augmenter pour une aussi excellente amie.

« Vous avez eu raison, ma chère Marguerite, de supposer que nous ne ferions pas attention aux fautes qui pouvaient se trouver dans votre lettre; elle nous a causé un plaisir trop vif pour me permettre de songer à en faire une critique sévère. Cependant, vous avez besoin de travailler

votre style, et de le soigner un peu plus, lors même que vous écrirez à des amis indulgens. Je suis charmée que vous en ayiez senti vous-même la nécessité, et que vous vous occupiez de remédier à ce défaut. Ainsi donc, pour commencer, vous direz, une autre fois, *diffus* au lieu de *profus*, si vous êtes encore dans le cas de vous servir de cette expression en parlant de votre style. Mais, surtout, évitez d'employer des mots dont vous ne connaissez pas parfaitement la signification; et souvenez-vous que ceux qui sont le plus fréquemment employés dans la conversation (pourvu, toutefois, qu'ils n'aient rien de trivial) sont les plus propres au genre de correspondance qui convient à votre âge.

« En vérité, ma chère, votre lettre nous a rendus bien heureux. Votre père a beaucoup ri du désagrément que vous a occasionné votre nom; mais nous espérons que, vous et votre compagne d'infortune, vous aurez assez de raison et d'empire sur vous-mêmes pour mépriser le ridicule qu'on s'amuse à jeter sur vous : c'est-là le plus sûr moyen de l'affaiblir, et ce parti est infiniment

plus sage que celui qu'a adopté votre amie. J'ai vu avec plaisir que vous partagiez vous-même mon sentiment à cet égard. C'est bien de la bonté, vraiment, de la part de mademoiselle Ockendon, de vous permettre d'envoyer vos lettres sans les examiner : cela montre qu'elle a confiance en vous; et cette confiance, je me flatte, que votre conduite à venir ne servira qu'à la justifier et l'accroître. Il semble que vous sentiez déjà la nécessité d'une prudente réserve; quoique accoutumée à me parler ouvertement, vous trouvez qu'il ne convient pas d'en user de même à l'égard de tout le monde. Il m'en coûte de vous dire que la honte et le soupçon, compagnons inévitables du vice, exercent leur influence sur tout le monde, et nous font un besoin de la réserve et de la prudence, dans nos paroles comme dans nos actions; j'espère que ma chère Marguerite n'aura pas moins d'aversion pour le vice que pour le nom de *Conte-Conte*. Cependant, elle peut bien me parler, à moi, des choses qui auront d'abord excité sa surprise; mais elle reconnaîtra bientôt qu'elles n'ont rien que

de très-commun et de très-ordinaire. Le monde, ma chère enfant, ne se présente encore à vos yeux que sous un point de vue très-borné. Mais, n'importe ! si vous évitez tous les vices que vous pourrez y apercevoir maintenant ; si vous avez le bonheur de vous préserver de la contagion, rendez-en grâces à la Providence ; ce sera à une faveur spéciale de sa part, plutôt qu'à vos soins, que vous en serez redevable.

« Lorsque vous étiez à la maison, vous manquiez de cette prudence nécessaire dans toutes les circonstances de la vie ; et ce n'est que l'habitude que vous aviez de vous régler à chaque instant sur mes conseils, qui vous a sauvée des funestes effets qu'entraîne à sa suite le défaut de circonspection. Mais, maintenant, vous voilà obligée de penser et d'agir d'après vos propres lumières ; et je suis charmée que vous ayez déjà vu combien la prudence est une qualité nécessaire. Les noms qu'on donne aux personnes par suite de leurs fautes, sont des signes certains de leur caractère, qui suggèrent souvent de fortes présomptions contre eux. Votre père et moi, nous nous sommes amu-

sés à chercher quels pourraient être les vôtres ; si vous étiez restée à la maison, vous auriez fort bien pu vous appeler *l'enfant gâté*. Mais nous avons réuni tous nos efforts pour remédier à cet inconvénient ; et j'espère que vous ne vous en trouverez pas mal, si nous avons été assez heureux pour y réussir. Vous m'assurez qu'il n'y a pas de danger que la présomption s'empare de votre esprit ; comme si vous vous étiez jamais mise dans le cas de vous attirer un pareil reproche ! Plus vous chercherez à vous instruire, moins il est probable que vous le mériterez, car il est presque exclusivement le lot de l'ignorance. Au reste, ce n'est ni vous ni nous-mêmes qui pouvons juger exactement de votre mérite ; des observateurs moins intéressés, ou moins aveuglés par la prévention, seront plus en état de démêler votre véritable caractère. Puissions-nous n'avoir jamais sujet de vous appeler que notre bien-aimée Marguerite ! Je n'ai jamais douté de votre reconnaissance ; et je suis contente de voir que vous ayez la volonté, en même temps que les moyens de reconnaître les bontés qu'on a

pour vous à la pension : cela me procure la satisfaction de remarquer que, si vous me remerciez des fruits que j'ai envoyés, c'est plutôt pour le plaisir que vous éprouvez à en disposer de la sorte, que pour celui que vous avez à les manger.

« Je suis heureuse de vous annoncer que votre père continue à se rétablir. Bath lui plaît infiniment ; et si nous séjournons ici jusqu'aux vacances, nous comptons avoir le plaisir de vous montrer quelques-unes des merveilles de cet endroit délicieux. Vous avez entendu dire que les eaux jaillissent d'une source naturellement chaude, et sont saturées de différentes matières, minérales et métalliques : c'est, que probablement, elles viennent de loin, et voyagent long-temps sous terre avant de paraître à l'ouverture de la source, d'où elles se répandent dans un grand réservoir pratiqué pour les recevoir. Demandez à Mlle Ockendon qu'elle vous permette de lire quelques détails sur les eaux de Bath ; cette lecture ne pourra manquer de vous offrir le plus grand intérêt, puisqu'elle vous apprendra les heureux effets qu'elles peuvent produire sur la santé de

celui que vous aimez si tendrement. Remercions la divine Providence d'avoir fait aux hommes un don aussi précieux. Ces eaux ne sont pas seulement un remède contre la goutte ; elles sont aussi très-salutaires dans une infinité d'autres maladies.

« Ne tardez pas à me donner de vos nouvelles. Présentez nos respects à Mme Comagène, ainsi qu'à Mlle Ockendon ; et assurez-les de notre reconnaissance, pour tous les soins qu'elles vous prodiguent.

« Croyez, ma chère Marguerite, que votre père et moi, nous vous aimons tendrement.

« Votre affectionnée mère.

« E. Jones. »





CHAPITRE V.

Progrès de Marguerite dans ses études. — Son amitié pour Brigitte. — Enfance de Brigitte. — Affection mal dirigée. — Parens ignorans. — Résolution de Brigitte. — Sa vanité.

Le premier mois que Marguerite passa à la pension fut, sans contredit, le plus pénible; tout était nouveau pour elle. Elle se voyait au milieu d'une foule de demoiselles qui répondaient fort peu à l'idée qu'elle s'en était faite; et elle n'avait plus, pour se diriger, ni les regards admirateurs de son père, ni le silence parlant de sa tendre mère. Elle n'était plus l'objet des soins et des attentions de tous ceux qui l'environnaient; mais comme elle n'éprouvait aucun mauvais traitement et que la docilité avec laquelle elle écoutait tous les conseils de la maîtresse lui conciliait la bienveillance de celle-ci qui n'avait jamais lieu de la punir, bien loin

d'être mécontente, elle s'applaudissait de sa nouvelle situation.

Mme Jones lui avait laissé la liberté d'apprendre tout ce qu'elle voudrait; et Marguerite était trop jalouse de s'instruire, pour ne pas profiter de cette permission. Outre les branches d'instruction d'une utilité plus réelle qui s'enseignaient dans la pension, elle prit des leçons de français, d'italien, de musique et de dessin. Mais la musique était son étude favorite, elle avait une jolie voix, et chantait avec beaucoup de goût. Souvent elle chantait avec son maître, qui ne manquait pas de lui donner les éloges qu'elle méritait; et alors son cœur bondissait de joie, en pensant aux louanges de son père, et au sourire d'approbation de sa mère, quand elle exécuterait quelque nouvel air en leur présence.

Nous avons déjà dit que la liaison qui s'était établie entre Marguerite et Brigitte, les avait fait surnommer les deux Amies.

Brigitte recherchait la société de Marguerite; elle lui confiait ses plaisirs et ses chagrins, et avait la douceur d'en être payée d'un retour bien sincère.

Elle ne manquait jamais de reconnaître la justesse de ses avis, quoique, dans plusieurs occasions, elle négligeât de les suivre.

Brigitte s'était avisée de raconter à mademoiselle *Cherche* l'histoire qu'elle avait bâtie sur la prétendue fortune de sa marraine ; et toute la pension y avait si bien ajouté fois, que personne n'avait le moindre doute à cet égard. Marguerite seule était instruite de la vérité ; elle blâmait en secret Brigitte d'avoir eu recours à un pareil stratagème ; mais elle s'abstint de découvrir l'artifice, pour ne point exposer son amie au ridicule dont son mensonge aurait mérité d'être puni. Brigitte ne fut pas insensible à cette preuve d'amitié de la part de Marguerite, et redoubla de zèle et d'attachement pour elle.

Sans chercher à se donner du relief dans l'esprit de ses compagnes, Marguerite cessa insensiblement d'être un objet de risée, du moment que ses compagnes apprirent que son père possédait une ancienne baronnie, chose dont elle n'avait pas jugé fort à propos de les instruire, ne connaissant pas toute l'importance que l'on attachait à

ces vains titres, dans ce petit abrégé du grand monde au milieu duquel elle se trouvait. Ce qui est bien certain, c'est qu'aussitôt que la nouvelle s'en fut répandue, le nom de *Marguerite* ne fut plus un nom choquant pour l'oreille.

Il est temps, maintenant, de faire connaître les parens de Brigitte. Son père était un honnête bourgeois qui jouissait d'une excellente réputation; mais, par contre, il avait une forte dose de vanité.

Sa femme et lui menaient un train qui faisait grand étalage dans la ville. Cependant la fortune de M. Smith (c'était son nom) n'était pas considérable, et son commerce baissait de jour en jour. Leurs amis, s'en étant aperçus, s'étaient fait un devoir de les en avertir; mais, précisément pour cette raison-là, M. Smith jugea convenable d'affecter encore plus de luxe et de magnificence : ce que sa femme ne se sentait pas du tout disposée à désapprouver.

Mme Smith possédait une fortune assez brillante, qu'elle tenait de son premier mari.

Deux raisons l'avaient déterminée à unir son sort à celui de M. Smith : la première,

c'est qu'elle ne croyait pouvoir mieux placer ses affections; la seconde, c'est que, M. Smith étant un négociant fort considéré dans la ville, elle avait compté qu'il ferait prospérer la dot qu'elle apportait, et qu'il ne tarderait pas à s'élever au rang des plus notables du pays.

Mais M. Smith n'avait pas une pareille ambition ; il trouvait que les honneurs entraînaient après eux trop de soins et trop de sujétions, et il avait pris le parti d'y renoncer. Il se contenta d'avoir sa voiture à lui, et de passer pour un bel esprit, un homme de grand sens.

Brigitte était leur seule enfant, et, comme à l'époque de sa naissance, ils avaient perdu l'espoir d'en avoir d'autres, ils en firent, dès son plus jeune âge, l'objet de leur tendresse. Brigitte reçut le nom de sa marraine, et fut nourrie avec le plus grand soin. Lorsqu'elle fut en état de parler, il ne lui échappait pas une seule parole qui ne fût aussitôt recueillie avec empressement, et rapportée le soir à son père comme une chose merveilleuse. Tout ce qu'elle faisait était admiré; et la petite Brigitte ne

pouvait paraître devant ses parens, sans les entendre s'écrier : « Regardez la jolie enfant ! »

Accoutumée à voir tous ses désirs satisfaits, et à entrer dans de violens accès de colère toutes les fois qu'on n'obéissait pas à ses volontés, elle devint insupportable à tout le monde, excepté à ses parens que leur tendresse rendait aveugles. Ils ne pouvaient apercevoir aucun défaut dans celle dont un sourire suffisait pour les payer de toutes les peines qu'ils prenaient à lui plaire; et ils ne craignaient rien tant que de l'entendre pleurer, lorsqu'ils n'avaient pas été assez heureux pour y parvenir : ce qui arrivait plus d'une fois par jour; car, à cet âge, la petite demoiselle ne savait pas toujours ce qui lui ferait ou ne lui ferait pas plaisir; et souvent elle pleurait pour avoir une chose que, l'instant d'avant, elle venait de rejeter avec humeur.

Tout le monde, dans la maison, n'était uniquement occupé que de rechercher ce qui pouvait flatter les désirs et les goûts de Brigitte; et M. Smith, qui avait pour habitude de vouloir tout ce que voulait sa femme,

était cependant partagé avec elle sur un point, savoir, si son absence n'était point préjudiciable au bonheur de sa fille.

Si, à son retour au salon, il la voyait avec les yeux enflés ou les yeux rouges : « Comment donc, s'écriait-il, vous avez encore laissé pleurer cette enfant! » Brigitte ne fut pas long-temps à s'apercevoir de cette faiblesse; et quand elle désirait quelque chose que sa mère était dans l'impossibilité de lui donner sur-le-champ, elle ne manquait pas de dire : « Papa verra que j'ai pleuré, et il ne sera pas content. » Et au lieu d'être choqué d'une pareille menace, on n'avait rien de plus pressé que de la rapporter avec emphase à M. Smith, aussitôt qu'il rentrait.

Les carresses étaient aussitôt prodiguées à la petite fille. « Non, disait M. Smith, papa n'aime pas à voir pleurer sa mignonne; et Brigitte ne pleurera plus une autre fois, n'est-ce pas? » Elle aurait pu répondre : « Non, quand j'aurai ce que je voudrai; » mais elle n'aurait pas encore été tout-à-fait conforme à la vérité, car elle répandait souvent des larmes sans savoir pourquoi; ou,

suivant l'habitude des enfans capricieux, elle se retirait dans un coin, pour y bouder.

Brigitte n'avait d'autre titre de recommandation qu'une jolie figure; elle était douée, dans le principe, d'un excellent naturel, mais il avait été gâté par une indulgence déplacée. Elle était triste et chagrine, si elle n'était pas l'objet des soins et des attentions de tous ceux qui se trouvaient auprès d'elle.

Si on l'avait abandonnée à son penchant, elle n'aurait jamais été occupée que de ce qui pouvait faire de la peine aux autres. Elle visitait le panier à ouvrage de sa mère, renversait tout ce qui s'y trouvait dans la chambre, mettait en pièces toutes les fleurs qui tombaient sous sa main, déchirait les journaux, arrachait la couverture des livres; en un mot, elle en faisait tant, que ses parens étaient obligés de dire: « Oh! Brigitte ne devrait pas faire cela! » Et alors lui donnant un baiser, dans la crainte qu'un pareil reproche ne lui fît verser des larmes, ils ajoutaient: « Elle n'est encore qu'une enfant! elle sera plus sage une autre fois. »

Ainsi s'étaient écoulées les six premières

années de Brigitte. Alors elle ne voulut plus qu'on la considérât comme une enfant, et elle renonça à ces tours de méchanceté. Elle ne pleura plus pour avoir ce qu'elle désirait, mais elle boudait souvent, ce qui ne la conduisait pas moins à son but. Papa et maman n'étaient pas moins empressés à éloigner « le gros chien noir » qu'à prévenir les larmes de Brigitte. Aussi, lorsqu'elle voulait obtenir quelque chose de ses parens, sa dernière ressource était de dire : « Oh! maman, je l'entends aboyer; il sera bientôt sur moi, si tu ne me donnes pas ce que je te demande. « Ces paroles, qu'elle accompagnait d'un sourire, semblaient si spirituelles et si séduisantes dans la bouche d'une aussi jeune enfant, qu'il était impossible de lui rien refuser, et papa ne pouvait assez se féliciter de l'esprit de sa fille.

On avait toutes les peines du monde à la mettre de bonne humeur, lorsqu'on attendait de la société; car M. et Mme Smith avaient la petite vanité de la faire paraître avec une sorte d'apparat en présence de leurs amis. Mais, comme si elle eût craint de compromettre sa dignité, elle affectait de

n'être point aimable, précisément au moment où l'on aurait désiré qu'elle le fût davantage.

Elle ne tarda pas à s'apercevoir que, quelques personnes qui se trouvassent avec ses parens, elle était toujours, pour ceux-ci, l'objet d'une attention toute particulière. Si elle était de bonne humeur, vite on quittait la table de jeu, tant elle devenait amusante; mais paraissait-elle triste, on aurait été bien coupable de la négliger, et il fallait absolument que chacun s'empressât autour d'elle pour chercher à la distraire. Ces sortes de scènes ne manquaient jamais de se renouveler toutes les fois que la société était nombreuse; et quoique les personnes qui en faisaient partie s'inquiétassent fort peu de l'humeur de Brigitte, elles se prètaient par complaisance aux efforts de M. et Mme Smith; il était même dans leur intérêt d'en user ainsi, car Mme Smith ne songeait guère à pourvoir aux amusemens de la société, qu'après avoir pourvu à ceux de sa fille.

Ses parens eux-mêmes, n'ayant pas reçu d'éducation, n'étaient pas en état d'en apprécier tous les avantages; cependant, ils

jugèrent à propos d'envoyer Brigitte en pension. Mais comment rester séparé d'elle aussi long-temps qu'il le fallait, pour qu'elle apprît ce qu'on enseigne dans les maisons d'éducation? C'était là la difficulté, aussi bien que de savoir comment on lui épargnerait l'ennui de l'étude.

Arrivée à l'âge de huit ans, on la mit dans une école du voisinage, où elle n'allait que quand elle le jugeait à propos, et où elle apprenait ce qui lui faisait plaisir : c'est-à-dire, à lire, à écrire, à travailler à l'aiguille, à danser, et avec cela fort peu de grammaire, parce qu'elle trouvait que cette étude la fatiguait. Sa mère, de son côté, ne contribuait pas beaucoup à lui faire vaincre cette répugnance; car elle prétendait que, pourvu que sa fille voulût seulement remarquer comment on parle, et qu'elle regardât de temps en temps dans son dictionnaire, elle en saurait bien suffisamment, sans avoir besoin de se fatiguer à apprendre les verbes, ce qui était une tâche beaucoup trop pénible pour sa chère enfant.

Il y avait trois ans que Brigitte allait à cette école, lorsque M. Smith, réfléchissant

que l'éducation des pensions était ce qui convenait le mieux à une demoiselle fortunée (car il se flattait que sa fille jouirait d'une fortune considérable), prit la résolution de l'envoyer chez Mme Comagène ; mais comme il était persuadé que Brigitte ne goûterait pas sa proposition, il s'avisa d'employer un petit stratagème, pour en venir à ses fins.

Il présenta Brigitte à Mlle Purflet, qui avait été chez Mme Comagène, et qui en était sortie tout récemment, possédant toutes les connaissances qui font l'ornement d'une jeune personne. « Voyez-vous, ma chère Brigitte, dit-il, en lui vantant le mérite de cette demoiselle, c'est ainsi que vous seriez, si vous alliez aussi en pension ! vous n'y resteriez pas plus d'un an ; et, si vous voulez, vous viendrez de temps en temps à la maison. Mais vous n'apprendrez jamais, à votre école, la moitié de ce que l'on vous enseignera chez Mme Comagène ; là, au moins, vous trouverez des enfans aimables, et vous aurez occasion d'y faire de bonnes connaissances. »

S'il n'y avait eu dans cette pension que

des enfans aimables, Brigitte aurait bien pu faire exception à la règle générale. Quant aux bonnes connaissances que lui avait fait espérer son père, il avait voulu parler de leur importance; et l'erreur ne consistait que dans l'emploi d'un mot pour un autre : il avait dit *bonnes* au lieu de *grandes*.

Brigitte demanda qu'on lui laissât quelque temps pour réfléchir : ce qui lui fut accordé sans difficulté. Mais deux autres visites qu'elle fit à Mlle Purflet, où elle eut l'occasion de l'entendre toucher du piano, et de voir combien de félicitations lui attirait son talent, suffirent pour la déterminer entièrement : elle consentit à aller passer un an en pension, pour y apprendre tout de qu'on avait enseigné à Mlle Purflet, à l'exception cependant de la broderie, car quoique elle eût vu plusieurs beaux ouvrages en ce genre qu'avait achevés cette demoiselle, pour en faire l'ornement de la chambre à coucher de sa mère, Brigitte ne se sentit point tentée d'imiter son exemple, jusqu'au moment où, arrivée en pension, elle apprit que des amies obligeantes lui rendraient le service de broder pour elle.

Son père et sa mère se montrèrent aussi sensibles à cette complaisance de la part de leur fille que si c'eût été une faveur pour eux, et non pas une faveur pour elle. Ils eurent d'abord quelques efforts à faire sur eux-mêmes pour se familiariser avec l'idée de se séparer du cher objet de leurs affections ; mais, encouragés par l'exemple de Brigitte, qui, déjà jalouse de devenir aussi instruite que Mlle Purflet, ne témoignait aucune espèce de répugnance, ils se décidèrent enfin à fixer le jour de son départ pour la pension ; et le hasard avait voulu que ce fût précisément celui où Marguerite y était entrée.

L'amour-propre de Brigitte la rendait insensible à tout ce qui ne lui était pas d'un agrément personnel. L'éducation qu'elle avait déjà reçue n'avait servi qu'à la convaincre de l'ignorance de ses parens ; et elle pensait que, lorsqu'elle irait les voir, il lui serait facile de leur faire croire qu'elle savait beaucoup de choses. Telle était Brigitte, quand elle fit, pour la première fois, connaissance avec l'aimable Marguerite, qui devait lui donner dans la suite plus

d'une preuve d'amitié, et surtout lui rendre un éminent service en s'attachant avec zèle à lui faire apercevoir ses défauts.

Durant la première année qu'elles passèrent ensemble à la pension, la fable du lièvre et de la tortue se représentant souvent au souvenir de Marguerite. Brigitte avait bien les moyens du lièvre, mais elle n'avait pas l'application de la tortue; et elle fut bientôt lasse d'apprendre des choses qui lui coûtaient quelque travail. Elle ne s'adonnait qu'à la danse, mais elle y apportait tous ses soins, parce que la danse était la seule chose qui parût à ses yeux digne d'admiration.

Il y avait dans la pension plusieurs jeunes personnes dont les dispositions surpassaient celles de Marguerite; mais il s'en trouvait beaucoup aussi qui n'avaient ni les mêmes moyens, ni la même assiduité à leurs études, Marguerite s'étonnait des divers stratagêmes que chacune de ses compagnes mettait journellement en œuvre pour solliciter des applaudissemens; et elle ne pouvait concevoir que la plupart de ces demoiselles se complimentassent mutuellement

sur leurs ouvrages, uniquement pour s'attirer des louanges à leur tour.

Il n'était pas rare de voir l'ouvrage des dernières écolières, passer pour être de la main des plus instruites. Une demoiselle commençait un morceau de broderie ; après y avoir travaillé quelques instans, elle le trouvait trop difficile ou ne voulait pas se donner la peine de l'achever : vite elle le faisait passer entre les mains d'une plus habile, qui s'empressait de le lui achever. Mais quand il était terminé, les louanges étaient données à la demoiselle qui s'en disait l'auteur, et non à celle qui les méritait réellement ; seulement, il restait à celle-ci la satisfaction intérieure de penser que cet ouvrage n'aurait pas été autant admiré, si elle n'y avait pas mis la main.

« Je suis bien déterminée à ne donner pour mon ouvrage que ce que j'aurai fait moi-même, dit Marguerite à son amie mademoiselle Ockendon. » Mais il n'en fut pas de même à l'égard de Brigitte.

Celle-ci s'applaudit de cet heureux expédient et n'eut rien de plus pressé que d'écrire à sa mère qu'elle commençait un morceau

de broderie qui ne le céderait point à ceux de Mlle Purflet pour la beauté de l'exécution. Il ne lui était jamais venu dans l'idée d'en faire seulement un point; mais n'importe, dit-elle, cela fera plaisir à papa et à maman, et du moins leurs amis ne diront pas que je suis restée ici pour rien.

Ce qui surprit ses parens, ce fut d'apprendre avec quelle prodigieuse facilité elle s'était habituée à la pension (quoiqu'elle eût constamment à essuyer les vertes réprimandes de Mme Comagène, qui était sans cesse obligée de lui reprocher son peu d'application). Brigitte était assez disposée à faire de belles promesses; mais elle ne se mettait pas souvent en devoir de les tenir. Quand Marguerite lui demandait pourquoi elle ne travaillait pas :

« Je suis encore jeune, répondait-elle, et j'ai de la fortune; je n'ai pas besoin de me fatiguer l'esprit des travaux de la pension : pourvu que je sache danser, chanter et toucher du piano, que me faut-il de plus? » Marguerite aurait voulu lui persuader qu'il fallait encore autre chose; mais Brigitte ne répondait qu'en riant aux sages observations de son amie.



CHAPITRE VI.

Mademoiselle Demande-tout. — Mauvais naturel puni. — Générosité de Marguerite. — Petit esprit. — Précaution contre l'excès de la sensibilité. — Visites des parens. — Le rosier de Marguerite.

Parmi les jeunes personnes toutes de caractères différens qui faisaient partie de la pension, il s'en trouvait une digne du plus grand mépris, parce qu'aux sentimens les plus bas elle joignait une envie immodérée de tout ce qu'elle voyait entre les mains de ses compagnes. Cette demoiselle s'appelait Matlock, et on lui avait donné le surnom de *Demande-tout*.

Tandis que Mlle *Cherche* mettait tout en œuvre pour satisfaire sa curiosité, Mlle *Demande-tout*, de son côté, ne se donnait pas moins de mouvement pour s'assurer des avantages qui pourraient lui revenir de la connaissance des nouvelles venues.

Les louanges que Marguerite recevait de Mme Comagène pour l'attention qu'elle apportait à ses devoirs, excitèrent l'envie de cette demoiselle. Mais le beau panier de fruits qui avait été envoyé à Marguerite lui fut un sûr garant des soins et des égards de mademoiselle *Demande-tout*, aussi long-temps qu'elle voudrait bien l'admettre à y prendre part. Marguerite, cependant, réservait les plus belles pêches pour Mme Comagène et Mlle Ockendon ; et le reste, elle se faisait un plaisir de le distribuer à ses compagnes, ayant soin, si la part de l'une n'était pas aussi bonne la première fois, de la lui faire meilleure la seconde ou la troisième. Et il est à remarquer que Mlle Matlock n'avait jamais la plus mauvaise ; car elle ne manquait jamais de se présenter la première, et de faire augmenter son lot toutes les fois qu'elle ne le trouvait pas assez fort.

Enfin, trois semaines s'étant écoulées sans qu'on vit arriver de nouveaux fruits, mademoiselle *Cherche* et Mlle *Demande-tout* ne purent s'empêcher de témoigner à ce sujet le plus grand mécontentement à Marguerite. Mais celle-ci avait reçu une lettre de ses parens

dans laquelle ils lui annonçaient que leur santé était rétablie, et que, très-vraisemblablement, ils seraient de retour dans le commencement d'octobre. Cette époque n'était plus éloignée du mois que de quelques jours; et, au milieu de la douce ivresse que lui causait l'espoir de recevoir bientôt les embrassemens de ses parens, Marguerite n'eût guère le temps de s'apercevoir qu'on avait oublié de lui envoyer des fruits.

Une quatrième semaine s'écoula, et l'on ne voyait point arriver de panier. C'était pour la courtoisie de Mlle Matlock une épreuve un peu trop rude; car il ne valait guère la peine, suivant elle, d'avoir des égards pour quelqu'un, si l'on n'en était récompensé. Marguerite, aussi, l'en dispensait-elle aisément, mais la méchante petite gourmande ne pouvant plus, à la fin, modérer son dépit, cessa de faire sa cour à Marguerite, et ne s'occupa plus dès ce moment, que de la rendre la risée de la pension.

Il y avait dans une bibliothèque commune, à l'usage des pensionnaires, plusieurs ouvrages dont la lecture plaisait infiniment à Marguerite; elle s'amusait souvent, quand

elle avait écrit à sa mère, ou appris ses leçons, à lire les contes de miss Edgeworth. *Adèle et Théodore* de Mme de Genlis, ainsi que ses *Veillées du Château*, se trouvaient là en langue originale. Marguerite, quoique peu instruite dans le français, l'entendait assez bien pour désirer connaître ces ouvrages.

On parlait français dans sa classe; mais il ne lui était pas permis de se livrer à ce genre d'exercice, jusqu'à ce qu'elle connût plus parfaitement les principes de la langue. Souvent, néanmoins, elle cherchait à parler; mais son français incorrect et sa mauvaise prononciation prêtaient à rire à mademoiselle Matlock, qui l'appelait par dérision Mlle *Françoise*.

Marguerite, qui n'était accoutumée qu'à recevoir des éloges, fut aussi surprise que piquée de cette attaque. Elle consentait volontiers à ce qu'on lui refusât toute espèce de mérite; mais que l'on fît d'elle l'objet de la risée générale, c'était plus que sa patience n'en pouvait endurer. Elle avait passé sur les vexations que lui avait occasionnées son nom; mais qu'on lui en donnât

un autre en signe de mépris, c'était ce dont son amour-propre, sa fierté naturelle se trouvaient cruellement blessés. Cependant Mlle Matlock était enchantée d'avoir enfin trouvé un moyen de la vexer, et ne laissait échapper aucune occasion de l'appeler mademoiselle *Françoise*, jusqu'au moment où la maîtresse en fut instruite.

Quoique Mme Comagène eût défendu ces sortes de sobriquets, Mlle Matlock comptait que la désobéissance de Marguerite l'excuserait aux yeux de la maîtresse, et l'exempterait de la punition que méritait sa méchanceté. Elle raconta à la maîtresse pourquoi elle avait ainsi surnommé Marguerite; et, jalouse de trouver une occasion de faire preuve de ses talens, elle se mit à rapporter toutes les fautes de langage de Mlle *Françoise*.

« Puisque vous savez si bien le français, répondit Mme Comagène, pourquoi ne vous êtes-vous pas plutôt attachée à la reprendre quand elle disait mal, et à lui faire connaître le véritable sens et la prononciation des mots? »

Confondue par cette simple question, la

méchante demoiselle ne sut que répondre, et la maîtresse se tournant vers Marguerite, lui demanda ce qu'elle avait à répliquer. « Non, madame, dit Marguerite, elle ne m'a jamais fait l'amitié de me reprendre.
— Pourquoi l'aurai-je fait? vous n'auriez donné aucune attention à ce que je vous aurais dit? reprit Mlle Matlock, qui ne voulait pas se désister de son accusation.

— En avez-vous jamais fait l'expérience? dit Marguerite avec douceur et modestie. » Mlle Matlock se tut; et Mme Comagène reprenant la parole: « Je crois pouvoir, dit-elle, m'en rapporter à la véracité de mademoiselle Jones, lorsqu'elle dit que vous n'avez pas même essayé de lui faire apercevoir ses fautes.

— Je serais pénétrée de reconnaissance pour celle qui aurait cherché à me remettre sur la voie lorsque je m'en écartais, dit Marguerite; mais Mlle Matlock ne m'a jamais rendu ce service; seulement, quand je la priais d'avoir cette complaisance, elle se moquait de moi.

« Elle mérite d'être punie plus que vous, dit Mme Comagène, quoique vous n'ayez

pas tenu compte de ma défense, en parlant une langue où vous employez souvent des expressions dont vous ne connaissez pas le véritable sens. La sévère mortification que vous a attirée votre désobéissance sera pour vous, j'espère, un avertissement suffisant de ne plus vous y exposer. Si vous continuez à travailler avec autant d'assiduité que vous avez fait jusqu'à présent, vous pourrez, dans quelques mois, être en état de parler avec assurance, et sans avoir à redouter la censure. Mais Mlle Matlock mérite une punition : je lui défends, jusqu'à nouvel ordre, de se mettre à table avec les autres pensionnaires, et je lui impose toutes les privations que mérite la gravité du cas où elle s'est mise. Il faut aussi qu'elle vous fasse des excuses pour la manière dont elle vous a traitée ; mais ceci, je ne l'attends d'elle, que lorsque la réflexion lui aura fait reconnaître ses torts, car si elle ne le faisait que parce que je le lui commande, il n'en résulterait aucun amendement dans sa conduite. »

Ce jugement fut prononcé en présence de toutes les pensionnaires, qui ne furent pas plutôt entrées en récréation, qu'elles se mi-

rent toutes à déclamer contre Mlle Matlock et à l'accabler de leurs reproches. « Quoi ! lui dit Brigitte, vous à qui Mlle Jones donnait ses plus beaux fruits, vous qui lui faisiez tant de démonstrations d'amitié..., tant que le panier continuait de venir régulièrement toutes les semaines ! vous ne trouviez pas qu'elle parlât mal, quand elle pouvait exercer sa générosité envers vous. Cela montre bien quel était le motif de votre amitié ! »

Mlle Matlock continua sa pénitence pendant trois ou quatre jours, assise à la petite table, n'ayant point la faculté de choisir ce qu'elle désirait, et obligée d'attendre que toutes les autres demoiselles fussent servies, pour présenter son assiette : punition sévère et beaucoup plus pénible pour Mlle *Demande-tout* que pour toute autre qui n'aurait pas été aussi gourmande. Cette correction, jointe aux réflexions que ses compagnes n'étaient pas en arrière de faire sur son compte, l'engagèrent à reconnaître ses torts et à faire ses excuses à Marguerite qui lui pardonna sur-le-champ. Marguerite était bonne, et elle avait oublié l'injure, du moment qu'elle avait cessé d'en ressentir les

effets ; elle était trop généreuse pour se plaire à voir punir quelqu'un pour elle ; et grâce à la demande qu'elle en fit, Mlle Matlock reprit à table sa place accoutumée.

Quelque temps après, le panier, tant désiré, arriva ; il était accompagné d'une lettre qui faisait espérer à Marguerite le plaisir de voir ses parens le lendemain, si le temps était favorable à leurs désirs. Transportée de joie à cette nouvelle, elle ne songea point à toucher aux fruits qui étaient devant elle, jusqu'à ce qu'elle eût relu deux ou trois fois la lettre pour s'assurer qu'elle ne se trompait pas.

« Oh oui ! dit-elle, ils seront ici demain, j'espère qu'il fera beau ! » et en même temps elle s'avança vers la fenêtre, en élevant les yeux vers le ciel, comme si elle eût pu lire dans les nuages s'ils lui seraient favorables le lendemain. Mais les yeux de ses compagnes étaient bien autrement occupés ! ils étaient attachés sur le panier, qui par une ouverture laissait entrevoir

« La pêche cotonneuse et la brillante
» prune, disposées avec soin sur des lits de
» feuilles verdoyantes. »

« Nous allons voir maintenant, dit l'une d'elles, si elle en donnera à Mlle Matlock ? — Les plus belles pêches, dit une autre, ne seront probablement pas pour elle, cette fois-ci ; elle n'aura peut-être pas l'audace de les demander, comme elle avait coutume de le faire. »

Elles se trompaient : Mlle *Demande-tout* ne put voir de si beaux fruits d'un œil indifférent ; et lorsque Marguerite, après être revenue à elle-même, appela ses compagnes pour leur distribuer les provisions qu'elle venait de recevoir, et leur faire partager ainsi le plaisir que lui causait sa lettre, Mlle Matlock fut la première à se présenter et à lui venir faire bassement sa cour. Trop heureuse en ce moment pour remarquer que c'était l'aspect du panier qui lui attirait ces félicitations, Marguerite, oubliant la conduite de cette demoiselle à son égard, lui offrit une partie de ses fruits, en réservant, suivant son habitude, quelques-uns des plus beaux pour les présenter à la maîtresse et à Mlle Ockendon.

Mais quelle fut la surprise de toutes les pensionnaires, lorsqu'elles entendirent la

vilaine gourmande demander un de ceux que Marguerite venait de mettre en réserve ! « Ma chère Marguerite, dit-elle, vous savez que vous aviez l'habitude de m'en donner quelques-uns des plus beaux ; et si maintenant vous me refusez celui que je vous demande, personne ne voudra croire que vous m'ayez pardonné.

— N'a-t-on pas bien raison de l'appeler *Demande-tout*? s'écria Brigitte avec indignation ; je suis sûre que si Mme Comagène savait cela, elle ne trouverait pas mauvais qu'on l'appelât ainsi, tant ce nom lui convient. »

Marguerite se contenta de sourire, et dit, en lui donnant ce qu'elle désirait : « Je ferai en sorte, une autre fois, que vous n'ayez rien à me dire pour m'offenser. » Mais Mlle Matlock ne fit point attention à ces paroles ; elle mangea son fruit, et ne se retira que lorsqu'elle vit qu'il n'y avait plus rien à lui revenir.

Le lendemain matin, le jour commençant à peine à paraître, Marguerite sauta en bas de son lit, et courut en toute hâte à la fenêtre pour examiner si le temps était beau.

Elle aperçut quelques nuages qui obscurcissaient de temps en temps le ciel ; et son esprit inquiet balança entre la crainte et l'espérance, jusqu'à l'heure du dîner.

Elle comptait que ses parens seraient partis de la maison entre onze heures et midi, et qu'à deux heures et demie ils arriveraient à la pension. Il était alors deux heures ; et Marguerite s'occupait, dans le jardin, à arroser son petit rosier, qui avait pris racine et recevait déjà le nom de *rosier de Marguerite.*

Comme elle voyait approcher Brigitte, la première question qu'elle lui fit fut de lui demander ce qu'elle pensait du temps.

« Oh ! le temps ne fera point de mal à votre rosier, dit Brigitte ; maintenant il a pris racine, et il restera là tout l'hiver.

— Ah ! Brigitte, vous oubliez donc que j'attends quelqu'un dans une demi-heure ?

— En vérité, je l'oubliais, répondit-elle ; cependant, je pense que le temps ne les empêchera pas de venir. O ma chère ! combien vous paraissez préoccupée de cela ! si l'idée seule de voir vos parens produit cet

effet-là sur vous, que sera-ce donc quand vous les embrasserez?

— Oh! je serai si heureuse alors! répondit Marguerite; mais dites-moi, n'y penseriez-vous pas aussi, si vos parens devaient venir vous voir? »

Brigitte ne dissimula point son sentiment. « J'attendrai volontiers jusques aux vacances, dit-elle; et s'ils ne sont pas curieux de me voir, je ne le suis guère non plus de recevoir leur visite.

— Et vous pensez qu'ils ne désirent pas vous presser contre leur sein? dit Marguerite, toute prête à s'appitoyer sur le malheur de son amie, d'avoir des parens aussi indifférens.

— Oh non! reprit Brigitte; ils seront assez contens de me voir aux vacances! je n'en doute pas. » Mais ne voulant pas avouer qu'elle leur avait défendu de venir à la pension, de peur que les demoiselles ne s'aperçussent de leur défaut de noblesse, elle aurait désiré changer de conversation. Marguerite ne pensait qu'à ceux dont elle attendait la visite, et ne pouvait parler d'autre chose. Au moindre bruit qu'elle entendait,

elle s'imaginait que c'était leur voiture ou quelqu'un qui venait l'appeler pour la conduire au salon.

La cloche sonna pour le dîner ; et Marguerite déclara qu'elle n'avait pas faim, qu'elle ne pourrait pas manger. Elle aperçut Mlle Ockendon à quelque distance, et se hâta de courir vers elle : « Voudriez-vous, mademoiselle, lui dit-elle, avoir la bonté de m'excuser auprès de Mme Comagène, de ce que je ne paraîtrai pas à table ! Je pense que papa et maman ne tarderont pas à venir et je serai plus tôt prête à les recevoir, si je les attends dans le jardin. »

Mlle Ockendon sourit et inclina la tête. « Ma chère enfant, dit-elle, je crains que ce ne soit une tâche plus difficile pour vous de supporter le plaisir que la douleur ! Cependant, je vais parler pour vous à Mme Comagène; et je souhaite que vous ne soyez point trompée dans votre attente. »

Marguerite continua à se promener dans le jardin, réfléchissant à ce que venait de dire Mlle Ockendon. « Elle souhaite que je ne sois pas trompée ! dit-elle en elle-même ; hélas ! s'il arrivait que je le fusse ! combien

je serais plus cruellement affligée, seulement pour avoir goûté par avance le plaisir de voir mes parens! Ma chère maman ne m'en aurait-elle pas dit autant? combien de fois m'a-t-elle recommandé de ne me pas entretenir d'espérances trop flatteuses! Ah! il ne faut pas qu'elle s'aperçoive que j'ai oublié ses leçons. »

Dans cet instant, la cloche de la porte sonna, et mit fin au monologue de Marguerite. Elle courut aussitôt dans la cour; et sans avoir égard aux convenances ni à l'étiquette de la pension, elle fut la première qui s'offrit à la vue de ses parens, lorsqu'ils entrèrent. Mme Comagène fut surprise de la trouver à recevoir leurs embrassemens et à les leur rendre avec des larmes de joie.

« Mlle Marguerite, dit-elle, puisque vous jugez à propos de recevoir vous-même les personnes qui viennent vous voir, vous devriez au moins attendre que la domestique les eût introduites dans le parloir, et ne pas paraître dans la cour.

—Notre visite ne se borne pas à elle seule, madame, dit M. David, qui souffrait déjà pour sa chère fille; Marguerite a, je crois,

manqué aux règles de la bienséance, mais comme c'est la première fois qu'elle reçoit de la compagnie, j'espère que vous voudrez bien le lui pardonner.

— Oh oui, monsieur, je puis tout lui pardonner! répondit la bonne dame; et quittant à l'instant son air de maîtresse, elle prit Marguerite par la main : Permettez-moi, madame, dit-elle en s'adressant à Mme Jones, de vous conduire au salon. »

Marguerite pressa la main de Mme Comagène et s'excusa avec un regard si plein de confiance, que ni le chevalier ni Mme Jones ne furent fâchés de cet incident, qui les mettait à même de juger sur quel pied leur fille se trouvait avec la maîtresse.

Après que Marguerite eût exprimé de nouveau tout le plaisir qu'elle ressentait de revoir ses parens, on apporta des rafraîchissemens; et Mme Jones entendit, avec une secrète satisfaction, le rapport que lui fit madame Comagène de la conduite de Marguerite, et des progrès qu'elle avait déjà fait dans ses études. Marguerite chanta un air dont son père fut émerveillé : « Je crois, dit-il, en se tournant vers Mme Jones, que

je recommencerais à aimer la musique! J'en étais fou à l'époque où j'eus le bonheur de faire votre connaissance, et il me semble, vraiment que le goût m'en reviendrait. »

Après s'être entretenus quelque instans des progrès de Marguerite et des études auxquelles elle s'adonnait avec le plus de plaisir, Mme Comagène demanda au chevalier s'il se trouvait assez à son aise pour faire un tour de jardin : « mademoiselle votre fille, dit-elle, se fera un plaisir de vous y accompagner. Je vous demande la permission de m'absenter un instant; je ne tarderai pas à avoir l'avantage de vous rejoindre.

— Quand j'étais jeune, et que j'étais au collége, dit le chevalier dont la bonne humeur et la gaîté étaient revenues avec la santé; c'était pour nous une fête lorsque les parens de l'un de nos camarades devaient le venir voir. En est-il de même parmi vos demoiselles?

— Pas toujours, monsieur! répondit madame Comagène en souriant. Je vous prie de ne pas m'en demander davantage pour le moment; il faut que je retourne avec mes pensionnaires. »

Mme Comagène se retira ; et Marguerite conduisit ses parens au jardin, où elle ne cessa de leur renouveler l'assurance de son bonheur. Elle leur parla dans les termes les plus favorables de Mme Comagène, et leur fit un rapport si avantageux des bontés de Mlle Ockendon, que Mme Jones témoigna le désir de la voir pour lui exprimer elle-même sa reconnaissance des soins qu'elle avait pour sa fille.

Marguerite ne manqua pas de leur faire remarquer son rosier, et de leur dire qu'elle l'avait planté le jour de son arrivée à la penpension. Il s'appelle comme moi, ajouta-t-elle : le *rosier de Marguerite.*

— Cela doit vous faire oublier les désagrémens que vous occasionne votre nom ?

— Oh maintenant, dit-elle, je suis parfaitement tranquille à cet égard ! ces demoiselles se sont si bien familiarisées avec mon nom, qu'il ne leur semble plus ridicule.

— Et votre compagne d'infortune, en peut-elle dire autant ? demanda la mère.

— Oui, maman ; *Brigitte* et *Marguerite* sont devenus des noms ordinaires, et l'on n'y fait pas plus d'attention maintenant qu'aux autres.

— Je serais curieux de voir cette jeune personne, dit le chevalier, afin de pouvoir juger s'il y a quelque autre trait de ressemblance entre vous.

— Aucun, répondit Marguerite, en souriant : elle est très-jolie, et c'est ce que je ne puis pas dire de moi.

— Ne dis jamais cela, ma chère Marguerite, dit-il, tu seras toujours jolie à mes yeux.

— Je me flatte, dit Mme Jones, qu'elle a trop de jugement pour regretter la privation de cet agrément personnel.

— Je ne puis pas dire que cela me tourmente beaucoup maintenant, répondit gaiement Marguerite. Mais voilà ma maîtresse qui revient. » Ils s'avancèrent à sa rencontre, et après avoir fait quelques tours avec elle, ils rentrèrent dans le salon.

Mme Jones demanda la permission de visiter les classes, et elle fut introduite auprès de Mlle Ockendon, dont les manières douces et aimables la confirmèrent dans la bonne opinion qu'elle en avait conçue. Le peu de paroles qu'elles échangèrent ne furent pas moins agréables à l'une qu'à l'autre. Marguerite fit remarquer Brigitte à Mme Jones,

qui, s'étant avancée vers elle, lui adressa la parole avec une douceur et une bonté dont la jeune personne fut émerveillée.

Lorsqu'elles rentrèrent dans le salon, M. David qui les y avait attendues, dit qu'il était temps de faire approcher la voiture. Marguerite devint pâle, lorsque son père lui dit de sonner pour appeler le domestique; mais ses yeux ayant rencontré ceux de sa mère, elle s'efforça d'obéir avec calme.

Quand le moment du départ arriva, elle se pressa contre les objets de ses affections. Des larmes brillèrent dans ses yeux; et, le sourire sur les lèvres, elle répétait plusieurs fois le nombre de semaines qui devaient s'écouler jusqu'aux vacances.

« Comme vous vous êtes bien conduite aujourd'hui, ma chère amie, et que Mme Comagène est contente de vous, dit Mme Jones, vous aurez probablement encore une de nos visites avant cette époque. » Puis l'embrassant affectueusement : « J'espère, ajouta-t-elle, qu'on ne me fera pas alors un rapport moins satisfaisant que celui que je viens d'entendre. Nous sommes toutes les deux très-

redevables à Mme Comagène des soins qu'elle a pour vous; et j'espère que vous lui épargnerez toute la peine qu'il sera en votre pouvoir de lui éviter.

Dans ce moment on annonça la voiture; et Marguerite, d'un regard assuré, mais d'une voix tremblante, se prépara à faire ses adieux à ses parens. — « Vous allez retourner en classe, n'est-ce pas? » dit Mme Jones qui craignait que, si elle restait dans l'inaction, elle ne s'abandonnât à son chagrin aussitôt qu'ils seraient partis.

— Oui, ma chère maman; et je me placerai à côté de Mlle Ockendon, qui, après la classe, voudra bien me permettre de l'entretenir de vous. »

Le chevalier trouva qu'il fallait encore quelque fermeté pour se séparer sans émotion d'une personne qu'il aimait aussi tendrement. Mais craignant de montrer moins de courage que sa fille, il lui prit la main, lui donna quelque argent pour garnir sa bourse; et après lui avoir promis d'avoir bientôt le plaisir de la revoir, il monta en voiture avec Mme Jones.

Marguerite, les yeux baignés de pleurs,

regarda tristement la voiture s'éloigner. Mais elle résolut de s'armer de courage, et lorsqu'elle retourna en classe, auprès de la maîtresse, elle ne témoigna d'autres regrets que celui de n'avoir pas parlé au cocher et au laquais, qui étaient tous deux de vieux serviteurs de la maison.

Mme Comagène la félicita de sa conduite; et quoique Marguerite ne s'occupât guère de son ouvrage, elle pensa qu'elle était excusable cette après-dînée, et voulut bien fermer les yeux sur ses fréquentes distractions.

Le soir, elle eut la satisfaction d'entendre Mlle Ockendon et Brigitte rehausser à l'envi le mérite de sa mère, et de recevoir de la première des félicitations sur le courage et la fermeté qu'elle avait déployés dans cette circonstance.



CHAPITRE VII.

Approche des vacances. — Bonheur domestique. — Maison paternelle de Brigitte — Conduite de ses parens. — Amour de la toilette. — Mlle Montmorency.

Marguerite reçut une seconde visite de ses parens, dans laquelle elle se montra plus fidèle observatrice du décorum qu'elle ne l'avait fait la première fois : elle attendit qu'on l'envoyât chercher, et eut la satisfaction, en entrant dans le salon, d'entendre Mme Comagène approuver sa conduite.

Les vacances arrivaient à grands pas ; et chacune des pensionnaires redoublait d'ardeur et d'activité pour préparer son ouvrage, ses dessins et ses cahiers, et les mettre en état d'être présentés à ses parens, comme preuves incontestables de ses progrès durant l'année. Elles parlaient sans cesse entre elles des personnes qu'elles verraient, de

ce qu'elles feraient et ou elles iraient pendant les vacances; mais aucune n'était plus heureuse que Marguerite, de retourner à la maison paternelle.

Tandis que Marguerite et la plupart des pensionnaires se livraient ainsi à cet espoir flatteur, il s'en trouvait quelques-unes qui, très-éloignées de leur famille, étaient dans la nécessité de passer les vacances à la pension. Quoique Mme Comagène n'épargnât rien pour leur procurer de l'agrément, elles sentaient néanmoins qu'elles étaient encore loin du bonheur de leurs compagnes. Les unes ne pouvaient aller que chez des étrangers, à qui elles auraient été à charge; d'autres, malheureuses orphelines, se rappelaient avec douleur combien elles étaient heureuses autrefois, lorsqu'elles retournaient auprès d'un père et d'une mère, qui avaient cessé d'exister. Marguerite s'intéressait à toutes, mais particulièrement à celles qui avaient connu le bonheur dont elle allait jouir, et qui maintenant s'en voyaient privées. « Que deviendrais-je, disait-elle en elle-même, en frissonnant à cette idée; si je me trouvais dans une semblable position? Ceux qui n'ont

jamais connu tout le prix de bons parens, ne sentent pas leur perte aussi cruellement que ceux qui, après avoir été comblés de leurs bienfaits, se voyent séparés d'eux pour toujours! »

Il n'y a peut-être pas d'époque plus heureuse dans la vie des enfans, que celle des vacances, lorsqu'ils retournent pour la première fois chez leurs parens. Quelle délicieuse perspective! Il n'y a qu'une chose qui puisse diminuer leur joie, c'est la crainte d'essuyer des reproches, s'ils retournent à la maison aussi ignorans qu'ils en étaient sortis.

Marguerite connaissait le prix d'une bonne éducation, et était jalouse de montrer à son père et à sa mère qu'elle n'était pas insensible aux soins qu'ils prenaient de la sienne. Elle revint auprès d'eux beaucoup plus avancée qu'ils ne s'y étaient attendus: ce n'était plus une petite fille qui ne songe qu'à jouer; mais une jeune personne que ses connaissances rendaient agréable, et qui soutenait assez avantageusement la conversation sur les auteurs qu'elle avait lus.

Son père trouva en elle une aimable com-

pagne qui le tira de l'indolence où son mal l'entretenait, et lui fit reprendre ses occupations littéraires, qui avaient autrefois fait les délices de sa vie. Ses livres furent tirés de la poussière, et il eut un plaisir singulier à les revoir avec sa fille, que cet exercice instruisait et amusait en même temps.

Les différentes compositions qu'elle avait faites à la pension devenaient souvent le sujet de leurs entretiens. C'étaient en général des extraits de l'histoire ancienne et moderne, ou quelques morceaux de poésie, dans le choix desquels elle faisait preuve d'un goût tout particulier : Mme Comagène ayant pour habitude du moment qu'elle les en jugeait capables, de laisser à ses demoiselles la liberté de choisir elles-mêmes le sujet de leurs devoirs.

Le chevalier vit avec plaisir que ces compositions étaient écrites avec beaucoup de soin, dans un style pur et correct, et que l'ordre des temps y était scrupuleusement observé. Mais le plus grand avantage de ce genre d'exercice, c'est que Marguerite n'en conservait pas une connaissance superficielle; elle pouvait rapporter tous les faits anté-

rieurs aux événements qu'elle avait retracés, aussi bien que ceux qui les suivaient ; et son père et sa mère avaient la satisfaction de voir que la vanité n'avait aucune part aux louanges et aux félicitations que lui méritait son petit savoir.

Elle écoutait toujours avec attention tout ce qui pouvait servir à étendre le domaine de ses connaissances ; elle n'était jamais paresseuse de rechercher les dates, ni rien de ce qui pouvait servir à lui donner quelques éclaircissements sur les personnages et les lieux dont il était question dans les livres qu'elle lisait; et lors même qu'il n'y avait plus rien à savoir, elle voulait encore apprendre.

Les six semaines de vacances s'écoulèrent rapidement pour Marguerite, quoiqu'on fût alors dans les jours froids et pluvieux de la fin de l'automne, époque où la campagne est aussi triste que naguère elle était riante. Tous les soirs, elle s'accompagnait en chantant sur le piano; elle lisait des poésies choisies, ou d'autres ouvrages que son père lui avait achetés ; ou bien, elle répétait quelque tirade de vers qu'elle avait appris à la pen-

sion. Le matin était consacré à la langue française, dont le chevalier avait repris l'étude avec sa fille. De cette manière, Marguerite ne pouvait manquer de faire de sensibles progrès; et à son retour à la pension, elle ne courait plus le risque d'être appelée *mademoiselle Françoise*.

En voyant la nouvelle occupation que donnait à M. David l'instruction de Marguerite, Mme Jones fut sur le point de proposer de la garder à la maison; mais elle réfléchit que la santé de son mari recommençant à chanceler, il serait bientôt obligé de faire un second voyage à Bath, et qu'alors il ne laisserait pas à sa fille le temps de se perfectionner dans les connaissances qu'elle avait déjà acquises. Ces considérations prévalurent, et elle fit tous les apprêts du départ de Marguerite, ayant soin, toutefois, de cacher sa douleur, et se consolant par l'espoir de la revoir bientôt; tandis que le chevalier, pour ne pas déroger à son habitude, se contentait d'admirer la conduite de Mme Jones, sans pouvoir l'imiter.

«Il était sûr, disait-il, d'être malade aussitôt que Marguerite serait partie ; déjà

il sentait tous les symptômes de la goutte. » Enfin, il n'y avait, à l'en croire, personne au monde qui put réussir à le distraire comme sa fille.

La douleur et le reproche se manifestèrent sur le visage de Mme Jones, en entendant son mari tenir un pareil langage. Marguerite s'en aperçut, et ne vit pas cela sans une sorte d'intérêt.

« Oh! mon cher papa, dit-elle, peux-tu bien parler ainsi quand maman est avec toi? Où pourras-tu avoir une compagne aussi aimable, une amie aussi pleine de soins et d'attentions? Ne t'a-t-elle pas fait oublier, par ses bontés, le regret que te causait mon absence? et trouveras-tu jamais personne qui sache mieux qu'elle adoucir les angoisses de ta maladie? »

Les yeux du père et de la mère se mouillèrent de larmes en entendant ces paroles. Mme Jones se contentait de regarder sa fille; mais Marguerite, la prenant dans ses bras, ajouta :

« Oh! ma chère maman, si je pouvais seulement vous ressembler, combien je serais heureuse!

— Et moi aussi, dit M. David, honteux de sa boutade injuste autant que désobligeante; pardonnez à un pauvre invalide qui reconnaît que son mal n'est qu'une faible excuse de l'impatience qu'il vient de faire paraître. » Marguerite fut vivement affectée de cet aveu de son père, et se retira dans une chambre voisine pour s'éviter la peine d'en entendre davantage. Ce petit incident prépara la voie pour le départ de Marguerite: chacun devint jaloux de ne laisser échapper aucun murmure. Elle fit ses adieux à ses parens, sans faire paraître le moindre signe de tristesse ; elle les remercia de leurs bontés, et leur promit de continuer à bien s'appliquer. Ils lui firent espérer de l'aller voir très-prochainement, la chargèrent de les rappeler au souvenir de ses maîtresses. Puis elle partit, accompagnée seulement d'un domestique.

Il était impossible que M. et Mme Jones ne fussent pas sensibles à l'absence d'une pareille enfant. Le départ de Marguerite fit un grand vide dans leur société, et il ne fallut rien moins que tout l'enjouement de madame Jones, pour empêcher que son mari ne sentît

trop fortement sa douleur. Elle employait pour le distraire tous les moyens imaginables ; et si parfois elle parvenait à obtenir de lui qu'il fît une lecture à haute voix, il prenait le livre, mais il s'interrompait souvent pour penser à Marguerite et s'entretenir d'elle.

Il faut maintenant que je rapporte de quelle manière Brigitte avait passé ses vacances, afin de faire remarquer à mes jeunes lectrices les tristes effets des faux principes et du mauvais exemple. Elle retourna chez ses parens, aussi avancée qu'elle en était sortie; mais elle avait compté sur leur ignorance absolue, et ne craignait nullement de recevoir des reproches. Ce qu'il y avait de plus blâmable dans sa conduite, c'est qu'elle rougissait de leur mauvaise éducation, plutôt que de la sienne propre; et elle ne craignit pas de leur dire qu'ils étaient bien différens des messieurs et des dames qu'elle avait vus venir à la pension, et qu'en conséquence elle espérait qu'ils ne viendraient pas l'y voir.

Au lieu de la réprimander pour un langage aussi insolent, son père se borna a lui

dire que ce serait les priver d'un grand plaisir, sa femme et lui, si on les forçait de ne pas aller voir leur fille.

Cette faiblesse enhardit la petite demoiselle: elle débita d'autres insolences tellement grossières, que les chers parens furent sur le point de se fâcher; mais leur fille était si jolie! le moyen de se mettre en colère! Bien loin de là, ils se mirent à rire avec elle, et tout fut oublié.

Brigitte avait quelques cahiers et quelques-uns de ses devoirs à leur montrer; mais elle s'aperçut que ses parens étaient entièrement étrangers aux sujets de ses compositions. Monsieur Smith ne pouvait juger que de l'écriture; mais, dans la crainte de faire disparaître le sourire qui brillait sur les lèvres de sa fille, il déclara que cela était fort passable pour une demoiselle, car il s'imaginait que cette partie de l'instruction n'était pas aussi soignée dans une pension de demoiselles, que dans une pension de garçons.

« Mais où est votre ouvrage, Brigitte? dit la mère, je n'en vois rien.

—Oh! vous ne pouvez pas exiger que j'en aie fait beaucoup dans six mois, répondit Bri-

gitte, qui riait en elle-même, en pensant à la supercherie qu'elle avait mise en usage; quand mes broderies seront finies, je les apporterai à la maison. Mais vous ne faites pas attention que j'ai beaucoup de choses à apprendre.

— En vérité, reprit la mère, il n'en était pas ainsi de notre temps. Je ne conçois pas comment vous pouvez apprendre tant de choses; la musique, le français, la danse, le dessin, la géographie et la grammaire; sans compter, avec cela, la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Bon Dieu! quelle attention il faut pour tout cela! »

Elle ne se doutait guère, la bonne dame, que sa fille n'en apportait aucune à la plus grande partie de ces études. Du moment que Brigitte avait vu qu'on lui faisait la moitié de ses broderies, elle avait pensé qu'on pourrait bien aussi lui faire la moitié de ses dessins. Ses leçons de français et de géographie, elle les copiait sur les autres; ou bien, à force de questions, elle parvenait à dérober à ses compagnes ce qui leur appartenait. Il en était de même pour le calcul ou l'arithmétique: Marguerite trouvait tant de plaisir à ce

genre d'exercice, qu'après avoir résolu ses problèmes, elle achevait souvent ceux de Brigitte, pour lui éviter des punitions.

J'ai déjà dit que cette jeune évaporée avait un talent particulier pour la danse. L'attention qu'elle attirait sur elle par sa grâce et sa légèreté dans les bals, et les nombreuses félicitations dont son amour-propre se trouvait si agréablement flatté, l'avaient poussée à s'y perfectionner encore davantage. Pour la musique, elle la trouvait ennuyeuse, parce qu'il n'était pas possible qu'une autre exécutât pour elle; quoique, cependant, elle ne fût pas embarrassée de trouver quelque amie obligeante lorsqu'elle avait quelques airs à copier. Vive et enjouée avec ses compagnes, elle ne se faisait pas scrupule de recourir à leur complaisance. En racontant à ses parens ses aventures de pension, elle n'oubliait pas de leur parler des vexations dont son nom avait été le motif.

« Cependant, dit-elle, j'ai trouvé un moyen de faire cesser ce désagrément; j'ai dit à toutes ces demoiselles que je tenais mon nom de ma marraine, qui m'avait laissé une fortune considérable; et de cette manière,

au moins, je me suis donné une grande importance à leurs yeux. »

Cette fois encore Brigitte, au lieu d'être blâmée comme elle le méritait, reçut des éloges pour son mensonge. Faut-il s'étonner alors si elle persista dans ses torts. Heureux sont les enfans dont les parens savent les préserver des premières atteintes du vice !

« Notre chère Brigitte sera une charmante personne, observa M. Smith ; elle fera son chemin dans le monde. »

Quand ils apprirent l'amitié qui l'unissait à Marguerite, et l'intérêt que lui avait témoigné Mme Jones, au lieu de s'informer d'abord du caractère de ces deux personnes, ils se contentèrent de lui témoigner combien ils étaient enchantés qu'elle eût fait une si belle connaissance.

Brigitte ne travailla point et ne fit aucuns progrès durant les vacances : elle passa tout son temps à faire des visites à une foule de personnes du voisinage, qui, pour faire la cour à M. et à Mme Smith, admiraient devant eux jusqu'aux défauts de leur fille, se ménageant pour plus tard la liberté de la trouver détestable. Elle vit aussi Mlle Purflet, à qui

elle eut une infinité de choses à rapporter de la pension. Mlle Purflet avait fait une pièce de broderie qui était un des plus beaux ornements de la chambre à coucher de sa mère; Brigitte l'aperçut : « Vous n'avez pas fait cela vous-même? dit-elle d'un air malin, aussitôt qu'elles ne furent plus à portée d'être entendues de leurs mères. — Oh, non ! répondit Mlle Purflet en riant; vous l'avez deviné. — J'en fais aussi une de cette manière, reprit Brigitte; mais n'en parlez pas à maman. — C'est tout au plus, répondit l'autre en riant, si je puis garder le secret pour moi ! »

La principale occupation de Brigitte était de ranger sa garde-robe, ou bien de tourmenter sa mère pour qu'elle lui donnât de nouveaux ajustements; et celle-ci ne se faisait pas prier long-temps, lorsque sa fille lui disait que telle chose ou telle autre lui était indispensable pour faire une figure convenable parmi ses compagnes, car on ne savait lui refuser rien de tout ce qu'elle paraissait désirer.

Il en résultait qu'elle avait une mise plus recherchée que les autres demoiselles de la pension, dont elle affectait de ne jamais

prendre le modeste uniforme. Celles qui étaient les plus raisonnables et qui ne se laissaient point éblouir par le vain éclat de sa parure, voyaient tout cela d'un œil indifférent; tandis que celles-là mêmes qui paraissaient l'admirer, ne faisaient que rire, au fond, de sa vanité, ou enviaient en secret les richesses qui la mettaient à même de fournir à tant de dépenses. Marguerite lui représentait avec douceur combien elle regrettait de la voir ainsi se livrer au goût effréné de la toilette; et Mlle Ockendon, de son côté, essayait vainement de lui faire entendre raison sur son extravagance. Mais on vit bientôt paraître dans la pension un nouveau caractère, qui se distingua par un autre genre de vanité.

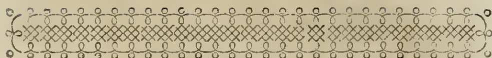
C'était Mlle Montmorency qui, ayant perdu ses parens dès l'âge le plus tendre, avait été élevée sous les yeux de sa grand'-mère, par une maîtresse qui cherchait plutôt à la flatter, en louant outre mesure les dispositions qu'elle avait, qu'à lui faire faire réellement des progrès.

Aucune dépense n'avait été épargnée pour lui procurer les meilleurs maîtres dans toutes

les parties de l'instruction, et son éducation n'aurait pas été aussi complètement manquée, si les pernicieuses cajoleries de sa maîtresse ne lui avaient pas mis dans la tête qu'elle était supérieure à toutes les demoiselles de son âge.

Mlle Montmorency avait un oncle qui l'aimait tendrement, et aux soins duquel elle avait été confiée. Il avait cherché à lui faire reconnaître son erreur, à lui faire sentir le danger des leçons d'une pareille maîtresse, et enfin avait exigé qu'on la mît dans une pension où, se trouvant environnée de demoiselles beaucoup plus instruites qu'elle, elle serait à même de juger de la faiblesse de son mérite.

Vainement la grand'mère et la maîtresse voulurent combattre cette résolution. L'oncle voyant que le mal empirait de jour en jour, et sachant que la fille de son ami, le chevalier David Jones, était en pension chez Mme Comagène, prit également la résolution de remettre sa nièce entre les mains de cette respectable institutrice.



CHAPITRE VIII.

Nouveau caractère. — Orgueil et colère.

Mlle Montmorency, arrachée aux tendres caresses de sa grand'mère, dont l'indulgence, poussée à l'excès, ne pouvait avoir que de funestes résultats, et aux flagorneries extravagantes de sa maîtresse, partit pour la pension avec M. Cutaven, son oncle, qui ne voulut même pas consentir à ce qu'aucune de ces dames vînt les accompagner. Après avoir présenté sa nièce à Mme Comagène, il demanda à voir Mlle Marguerite Jones, qu'il avait connue dès son enfance, et lui remit une lettre de sa mère. Marguerite la reçut avec tant d'honnêteté, et M. Cutaven fut si enchanté de l'air simple et modeste dont elle assaisonnait toutes ses paroles, qu'il se tourna vers sa nièce, et lui recommanda de prendre cette jeune personne pour modèle.

« Une enfant! répondit Mlle Montmorency d'un air dédaigneux; je pourrai peut-être bien lui rendre quelque service, mais je ne crois pas qu'elle puisse jamais rien faire pour moi.

— J'aime à croire, ma chère amie, reprit affectueusement son oncle, que votre incorrigible vanité recevra ici quelque échec; car ce défaut vous rendrait bien ridicule et bien insupportable à l'avenir. Marguerite n'est pas moins âgée que vous; elle a une excellente mère; elle est instruite et n'a point ce sot amour-propre qui vous fait vous enorgueillir du succès que vous avez cru jusqu'ici obtenir dans vos études. »

Pendant qu'il s'entretenait ainsi avec sa nièce, Marguerite s'était retirée dans une autre partie de l'appartement, et lisait la lettre de sa maman, qui lui annonçait l'arrivée de Mlle Montmorency, et le désir qu'éprouvait l'oncle de cette jeune personne de former des relations d'amitié entre sa nièce et Mlle Marguerite. Elle finissait ainsi : « Je ne doute pas, ma chère amie, que vous ne considériez ceci comme une preuve de l'amitié de M. Cutaven pour votre père et pour

moi ; et j'espère que vous ne négligerez rien de ce qui sera en votre pouvoir pour le convaincre, par vos procédés à l'égard de sa nièce, que vous n'êtes pas indigne de cette marque d'estime et de considération. »

Marguerite regarda la jeune personne que sa mère lui annonçait ; mais elle ne vit rien de bien engageant dans sa physionomie. Mlle Montmorency était choquée de voir toute l'estime que son oncle avait pour cette petite demoiselle ; et les louanges qu'il donnait à celle-ci, bien loin de l'encourager à en mériter autant par sa conduite, ne faisaient qu'exciter sa haine et sa jalousie.

Marguerite remit sa lettre à la maîtresse, et s'avança vers M. Cutaven lorsqu'elle vit qu'il avait cessé de parler. Le sourire de la modestie et de la bienveillance brillait sur ses lèvres ; elle était timide, mais elle n'en avait pas moins cette gracieuse aisance qu'on acquiert dans la bonne société ; et ces avantages lui suffirent pour éclipser la beauté fière et hautaine en présence de laquelle elle se trouvait.

« Monsieur, dit-elle, maman m'annonce

que j'aurai le plaisir de faire la connaissance de Mlle Montmorency.

— Oui, ma chère demoiselle, répondit l'oncle; si vous voulez l'admettre à partager votre amitié, ce sera pour moi une circonstance dont je m'estimerai fort heureux; et je ne doute pas qu'elle n'envisage la chose sous le même point de vue, lorsque vous vous connaîtrez mieux l'une l'autre. C'est en ma considération que je vous prie de vouloir bien lui accorder votre amitié; et si vous l'en trouviez peu digne, j'espère que ce serait, pour votre cœur généreux, une raison de vous attacher plus fortement à elle. »

Marguerite fit une révérence, et répondit en rougissant : Je ferai en sorte, monsieur, que Mlle Montmorency, n'ait point à regretter le choix que vous avez fait de moi pour son amie; je m'efforcerai de lui montrer par les soins assidus que j'apporterai à lui être agréable, combien je suis reconnaissante de la bonne opinion que vous avez conçue de moi, beaucoup plus favorable sans doute que je ne le mérite. »

« Ces paroles s'adaptent parfaitement à la circonstance, dit en elle-même Mlle Mont-

morency : il faut que Mme Jones les ait insérées dans sa lettre et sa fille les aura répétées de mémoire. Son amitié !.. quelque chose de beau, en vérité ! elle sera bien étonnée quand elle connaîtra ma supériorité. »

Quoiqu'il ne fût pas dans l'usage de Mme Comagène de faire parade du talent de ses élèves, hors, en présence de leurs parens, elle remarqua tant d'arrogance et de fierté dans sa nouvelle pensionnaire, qu'elle ne fut pas fâchée de rabaisser un peu la haute opinion qu'elle avait d'elle-même, avant de l'introduire parmi ses nouvelles compagnes.

« Je crois, monsieur, dit-elle, en s'adressant à M. Cutaven, que vous n'étiez pas ici dernièrement, lorsque Mlle Marguerite chanta? Je n'ai pas à craindre de réveiller le sentiment de la vanité dans son cœur, en disant qu'elle a une belle voix, et que tous les jours elle la perfectionne ; elle a trop de raison pour se glorifier d'un avantage qu'elle doit en grande partie à la nature. Mais le motif qui la lui fait cultiver mérite sans doute des éloges : vous n'ignorez pas que son papa est presque constam-

ment retenu à la maison par son état de maladie; et c'est pour le distraire qu'elle désire perfectionner sa voix. »

M. Cutaven s'aperçut du dessein de la maîtresse, et répondit que cette intention faisait honneur à sa jeune amie. « Si madame, continua-t-il, veut bien le permettre, elle va nous faire le plaisir de chanter quelque nouvel air, afin que je puisse, à la première occasion, féliciter Mme Jones du talent de sa fille. »

Marguerite se sentit vivement émue en entendant parler de son père, et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle regarda la maîtresse, qui lui dit d'ouvrir le piano et de chanter un air à son choix. « Mlle Marguerite, dit-elle, apprend aussi la harpe; mais elle n'est pas encore assez forte pour pouvoir s'essayer sur cet instrument en société.

Ce fut là le premier coup porté à la vanité de Mlle Montmorency. C'était déjà une chose à laquelle elle était étrangère : il ne lui était jamais venu dans l'esprit d'apprendre à pincer de la harpe; et toutes ses connaissances en musique ne s'étendaient pas au-delà du clavecin.

Marguerite choisit une jolie romance adressée à une mère, et où se trouvaient exprimés les sentimens qui l'animaient à l'égard de la sienne. Elle la chanta, d'une voix pleine de grâce et d'expression; et M. Cutaven s'empressa de lui prodiguer les éloges qu'elle méritait.

Marguerite se leva en rougissant; et sa modestie rehaussait encore l'éclat de son mérite. Cependant Mlle Montmorency gardait le silence, se proposant sans doute d'éclipser sa rivale; mais une autre mortification l'attendait. « Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, demanda Mme Comagène, que mademoiselle Montmorency avait appris la musique? Peut-être ne sera-t-elle pas disposée pour le moment à nous procurer le plaisir de l'entendre?

— Je ne sais pas! répondit-il avec une indifférence affectée; c'est à elle de répondre à cette question qui la touche personnellement. Je sais seulement qu'elle n'a pas une aussi belle voix que Mlle Marguerite; mais, la pauvre enfant, elle a tellement été accoutumée à la flatterie, qu'elle croit chanter comme un rossignol. » Ces paroles pro-

duisirent tout l'effet qu'il en attendait : Mlle Montmorency s'assit avec humeur, s'indignant de voir qu'on fût témoin de sa mortification ; mais incapable de dissimuler la mauvaise humeur que lui faisaient éprouver les sarcasmes de son oncle. « Ma nièce, continua-t-il, ne fait rien d'une manière vulgaire ; elle réunit toutes les perfections. Si elle était réellement ce qu'on lui a toujours appris à penser d'elle-même, vous auriez tout lieu de vous applaudir de recevoir un pareil génie dans votre pension : c'est ce qu'elle fait déjà dans son imagination. Il ne faut pas vous figurer qu'elle vienne ici rien apprendre de nouveau ; non, madame, elle vient seulement dans votre pension, pour montrer qu'elle l'emporte sur toutes vos jeunes personnes en instruction et en talens. »

Marguerite fut étonnée d'entendre M. Cutaven tenir un pareil langage; et elle commença à le soupçonner d'un peu de malice. Elle portait ses regards, tantôt sur lui tantôt sur sa nièce, en faveur de laquelle il lui avait demandé son amitié; elle vit que Mlle Montmorency était presque suffoquée par l'émo-

tion dont son cœur était plein. Comme elle en ignorait la cause, elle ne songea qu'à lui offrir ses consolations ; elle s'avança vers elle d'un air triste et compâtissant, et lui prenant la main, elle lui dit, avec toute la familiarité d'une ancienne amie : « Je suis bien sûre que vous ne pensez pas ainsi ! n'est-ce pas ? »

Une lutte violente s'engagea dans le cœur de la malheureuse demoiselle, entre l'orgueil et la honte ; de toutes les idées qui vinrent en foule assiéger son esprit, elle n'en pouvait exprimer aucune ; et elle eut bien de la peine à répondre ce seul mot : « Non ! » Enfin, vaincue par les sentimens généreux que lui témoignait cette nouvelle amie, et ne pouvant plus supporter l'idée de sa situation présente, séparée comme elle l'était de ceux qu'elle aimait et couverte de ridicule par celui qui l'avait amenée là contre sa volonté, elle se jeta au cou de Marguerite, et fondit en larmes.

Tant que dura sa douleur, la voix de la vanité ne parla point à son cœur ; elle était sans force et sans courage. Mais elle ne tarda pas à se consoler ; elle se remit in-

sensiblement ; et l'hydre indomptable de l'orgueil élevant de nouveau fièrement la tête, apprit bientôt à Marguerite le motif qui engageait M. Cutaven à se montrer aussi sévère à l'égard de sa nièce.

En voyant couler ses larmes, son oncle s'approcha d'elle, et, lui prenant la main, lui dit avec émotion : « J'espère, ma chère Julie, que dans ce moment vous commencez à reconnaître vos torts. Je compte sur le temps et sur l'exemple de votre nouvelle amie, qui est aussi la mienne, pour vous guérir entièrement de votre faiblesse. Croyez-moi, c'est dans votre intérêt que je le désire; mon cœur ne forme pas de vœu plus ardent que celui de reconnaître en vous une personne aimable.

— Permettez-moi, monsieur, dit Mme Comagène, de prendre la défense de mademoiselle votre nièce : j'ose vous promettre qu'elle fera tous ses efforts pour mériter votre amitié. Puis, prenant les deux mains de sa nouvelle élève, elle lui demanda si elle était disposée à faire un tour dans le jardin avec Marguerite. « Tous les endroits ici me sont indifférens, répondit-elle ; mon

oncle m'a séparée de tout ce que j'ai de cher au monde, maintenant il me tyrannise. »
M. Cutaven ne répondit rien ; mais il se retira vers la fenêtre pour cacher la peine que lui faisait un pareil reproche.

« Vous avez tort, ma chère, de penser ainsi ! dit Mme Comagène ; s'il était vrai que votre oncle fût dans ces dispositions à votre égard, il vous aurait abondonnée à votre destinée. Calmez-vous, ma bonne amie ; je suis bien sûre que vous changerez d'avis, lorsque vous serez un peu revenue à vous-même. Mettez-vous à la fenêtre avec elle, Mlle Marguerite ; que, du moins, elle prenne l'air, si elle ne veut pas descendre au jardin.

Marguerite, encore toute surprise de la scène dont elle venait d'être témoin, s'avança lentement vers la fenêtre ; et Mlle Montmorency voyant qu'elle ne pouvait plus être aperçue de son oncle, se mit à sangloter de toutes ses forces.

Marguerite aurait volontiers mêlé ses larmes aux siennes, si elle n'avait pas su, d'après ce qui venait de se passer, que l'orgueil et la colère avaient plus de part à sa douleur que le repentir ; cependant

elle réfléchit qu'elle était éloignée de ses parens, et cette considération l'apitoya sur son sort.

« Ah ! madame ! s'écria M. Cutaven, aussitôt que les deux demoiselles eurent quitté l'appartement, vous connaissez l'orgueil qui domine son cœur ; je crains bien que nous ne puissions jamais venir à bout de le dompter entièrement !

— Vous pouvez être persuadé, monsieur, répondit Mme Comagène, que je n'épargnerai rien pour lui en faire sentir l'inconvenance ; mais je ne me flatte pas d'être assez heureuse pour l'en corriger.

— Je le sais, madame, répondit-il ; et je n'attends de vous que l'emploi des moyens que vous jugerez les plus capables de produire cet heureux effet. Mais il faut que je songe à prendre congé de vous ; il ne serait peut-être pas inutile que je revisse ma nièce avant de partir.

— Sans doute, monsieur ! j'espère que maintenant elle sera remise. » Mme Comagène l'alla chercher, et la trouva dans un morne silence, assise auprès de la fenêtre, qui était ouverte. Ses yeux immobiles se

fixaient machinalement sur les objets qui l'environnaient, sans paraître en regarder aucun, et Marguerite, debout auprès d'elle, lui demandait d'un air plein d'intérêt, si elle se trouvait mieux.

« Beaucoup mieux ! je vous remercie. » Telle fut sa réponse ; et, se retournant, elle. aperçut Mme Comagène qui s'avançait vers elle.

« Mademoiselle, dit celle-ci, voilà monsieur votre oncle qui vient ; il désire vous dire adieu. »

La jeune personne la regarda fièrement sans rien répondre, et la suivit dans la chambre, où son oncle lui répéta de nouveau le désir qu'il avait de la voir aimable et heureuse. « En vérité, monsieur, lui répondit-elle d'un ton très-désobligeant, vous avez bien travaillé à me rendre heureuse aujourd'hui ! vous auriez dû me laisser à la maison ; c'est là que je pouvais goûter quelque bonheur.

— Jamais ! répliqua-t-il, car vous n'y auriez jamais été aimable.

— J'espère bien ne l'être jamais à vos yeux ! répondit-elle avec aigreur.

— Ingrate ! s'écria-t-il ; disposé à vous

pardonner toutes vos erreurs présentes, j'aime à croire que mes amis voudront bien avoir la même indulgence à votre égard. Je suis fâché de vous quitter dans cette disposition; cependant, comme j'ai tout lieu d'appréhender que votre conduite ne devienne de plus en plus répréhensible, si je m'arrête plus long-temps ici; je vous laisse et vous confie aux soins de ces dames, dans l'espoir qu'à ma première visite, je vous trouverai un peu mieux disposée.

— Est-ce que vous ne me remènerez pas voir ma bonne grand'mère, et ma chère M[lle] Person, dit-elle d'une voix tremblante, que la colère rendait presque inintelligible.

— Non, Julie, répondit-il, tant que vous ne serez pas plus en état d'apprécier leur amitié à sa juste valeur. » En disant ces mots, il sortit; et la jeune personne, dans les transports de la rage et du désespoir, se laissa tomber et se roula sur le plancher. Quoique son oncle lui eût souvent répété que son intention était de la mettre dans cette pension, elle s'était plue néanmoins, jusque-là, à croire qu'il avait seulement voulu lui faire peur et la mortifier; mais

qu'il avait le projet de la remmener avec lui. Son trousseau d'ailleurs n'avait pas été mis dans la voiture; et cette circonstance ne contribuait pas peu à la confirmer dans ses conjectures. Mais lorsqu'elle apprit qu'on le lui enverrait, et que, dès ce moment, elle faisait partie de la pension, sa colère ne connut plus de bornes.

Elle parut quelque temps privée de l'usage de sa raison : tant est juste cette observation d'un philosophe, que la colère est un accès de folie. Ni Marguerite ni Mme Comagène ne purent rien obtenir d'elle : les remontrances furent inutiles; et l'on fut obligé de l'enfermer dans une petite chambre adjacente à celle de Mme Comagène, où elle n'avait d'autre meuble qu'un tabouret fixé dans le plancher pour s'asseoir. On la laissa là, sous clé, jusqu'à ce que sa colère fût passée. Ce moyen était violent, à la vérité, mais il n'y en avait point d'autre pour rompre un caractère aussi indomptable. La pauvre Marguerite n'eut l'esprit occupé que d'elle pendant toute l'après-dînée; et son cœur ne fut satisfait que lorsqu'elle apprit que la malheureuse demoiselle avait été mise en

liberté, et qu'on avait eu l'attention de lui faire prendre un peu de thé. Mlle Montmorency demanda si elle pouvait voir Marguerite. Mais Mme Comagène lui refusa cette consolation, ajoutant que jusqu'à ce qu'elle eût appris à se mieux conduire, elle serait privée de toute société.

Quand l'heure du coucher fut venue, elle s'écria : « Je ne puis pas dormir seule ! J'ai toujours eu quelqu'un auprès de moi ; je mourrai si on me laisse seule toute la nuit. » Mme Comagène vit bien qu'il serait inutile de chercher à lui faire entendre raison dans ce moment, et permit à une domestique de coucher auprès d'elle dans sa chambre.

Lorsqu'elle pensa que son élève était endormie, elle entra dans sa chambre pour voir comment elle se trouvait après le trouble et l'agitation où elle avait été toute la journée, mais elle fut bien surprise de la trouver à lire une lettre qu'elle avait trouvée dans ses vêtemens du matin. Elle était de la maîtresse qu'elle venait de quitter, et montrait évidemment combien celle-ci était peu propre à faire l'éducation d'une jeune personne; cette lettre était ainsi concue :

« Ma chère Mlle Montmorency, votre grand'mère me charge de vous écrire. Quoique nous ayons été toutes deux extrêmement sensibles à votre départ, je suis embarrassée de vous exprimer la douleur que nous en avons ressentie. Nous vous avons perdue, vous dont les brillans talens et l'aimable gaîté charmaient tous nos instans! Cependant Mme Montmorency m'engage à vous dire que si votre cruel oncle exige que vous restiez en pension, il faut vous résigner et lui obéir. Je l'appelle cruel et ce n'est pas sans raison, puisqu'il nous a privées de tout ce que nous avions de plus cher. Pour moi, je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir séparée de celle dont javais tant de plaisir à écouter la conversation, et que j'étais si heureuse d'orner de ces talens qui donnaient un nouvel éclat à ses charmes. Vous savez que je hais la flatterie, et mon plus grand bonheur était de pouvoir vous combler de louanges, sans que mon cœur les démentit. Mais j'en reviens à votre oncle. Mme Montmorency dit qu'elle partage bien l'autorité de ce M. Cutaven, mais qu'elle n'a pas assez d'influence

sur lui pour combattre ses volontés. Madame vous prie donc de ne point vous désoler, de ne rien négliger de ce qui peut contribuer à vous rendre moins malheureuse et à vous faire oublier les désagrémens de la pension. Je ne doute pas que ma jeune amie n'en soit un des plus brillans ornemens ; il ne lui manque que peu de chose pour compléter son éducation ; et comme on nous a dit qu'elle recevrait les leçons des meilleurs maîtres, je suis persuadée que Mlle Montmorency ne tardera pas à attirer sur elle cette attention qui est la récompense du mérite supérieur. Je me fais un plaisir de vous annoncer que votre grand'mère m'a permis de rester auprès d'elle, quoique je n'aie plus l'avantage de veiller à vos progrès journaliers. Je ne néglige rien pour lui faire oublier les ennuis de votre absence, et lui communiquer le courage d'attendre l'heureux instant où nous aurons le plaisir de vous revoir. Permettez-moi, je vous prie, ma chère Demoiselle, de vous dire que je suis votre amie très-vivement affligée de votre absence.

« CATHERINE PERSON. »

« Tenez, lisez cela ! dit-elle d'un air fier et hautain, en remettant la lettre entre les mains de Mme Comagène, et voyez si personne ne m'aime ! » Après l'avoir lue, Mme Comagène ne s'étonna plus de son orgueil. « Pauvre enfant ! dit-elle ; des flatteries aussi basses et aussi grossières peuvent-elles avoir quelque attrait pour vous ? En vous éloignant d'une pareille gouvernante, votre oncle vous a donné la plus grande preuve de l'intérêt qu'il vous porte et comptez que lui seul est véritablement votre ami ?

— Quoi ! répondit-elle avec arrogance, il est mon ami, lui qui m'a amenée ici et m'a séparée de ma grand'mère dont je faisais les plus chères délices.

— Mme Montmorency est trop indulgente; sa tendresse pour vous l'aveugle, et l'empêche de juger suivant ses mérites la personne aux soins de laquelle vous avez été confiée. D'après le contenu de cette lettre, je ne me fais aucun scrupule de dire qu'elle est aussi incapable que vous de remplir une place de gouvernante. C'est une vile flatteuse, et je ne conçois pas comment une

femme d'un caractère aussi méprisable a pu trouver une éducation à faire. »

Ces paroles que Mme Comagène accompagna de gestes expressifs, firent impression sur Mlle Montmorency. Elle eut l'air de réfléchir pendant quelques instans; bientôt après, elle résolut de ne rien croire de ce que venait de lui dire sa maîtresse; elle se figura même, qu'elle s'était concertée avec son oncle pour perdre Mlle Person dans son esprit, et dégrader à ses yeux quiconque reconnaissait en elle un mérite supérieur.

« Je vois, dit Mme Comagène, qu'il est inutile que je m'amuse, dans ce moment, à vous faire aucune observation. Il est temps de vous coucher; la domestique sera fatiguée d'attendre. Demain, j'espère que vous serez plus raisonnable. » Elle garda la lettre, et prit congé de la jeune personne, qui, épuisée par les violentes secousses qu'elle avait éprouvées durant la journée, passa la nuit dans un profond sommeil.



CHAPITRE IX.

Danger de la flatterie. — Colère étouffée. — Orgueil de la naissance. — Vanité poussée à l'excès. — Méthode d'enseignement de Marguerite. — Nouvel arrangement.

En rentrant au salon, Mme Comagène y trouva Marguerite. Mlle Ockendon lui avait permis ce soir-là de rester plus tard qu'à l'ordinaire, afin de lui faire mieux connaître le caractère de Mlle Montmorency. « Je crains bien, dit Marguerite, qu'un pareil accès de colère ne la rende malade? Je n'ai pas vu sans chagrin les mesures de rigueur dont on a été obligé d'user envers elle. — Cela est très-bien, ma chère amie! répondit Mme Comagène, j'admire votre bon cœur. Continuez toujours de la sorte, et vous ne pourrez manquer de mériter l'approbation de vos parens. M. Cutaven vous

a choisie pour l'amie de sa nièce : c'est afin que celle-ci puisse profiter de votre exemple. ce choix est flatteur pour vous, et doit vous encourager à surveiller doublement votre conduite. Il faut que vous voyiez cette lettre que lui a écrite sa dernière gouvernante; vous y apprendrez à n'être pas surprise de l'insupportable vanité de Mlle Montmorency. »

Marguerite ne put s'empêcher de témoigner son étonnement en lisant la lettre en question ; elle avait de la peine à concevoir qu'on pût prêter l'oreille à d'aussi grossières flatteries.

Mlle Montmorency est à plaindre, dit Mme Comagène, d'avoir été livrée aux soins d'une personne qui, au lieu d'étouffer en elle le premier germe de la vanité, a été la première à le développer dans son cœur. Naturellement fière et emportée, elle a trouvé dans sa maîtresse une faiblesse et une indulgence qui n'ont servi qu'à l'entretenir dans cette disposition naturelle.

— Ah! madame, s'écria Marguerite, quelle amitié puis-je avoir pour une telle personne ?

— Après avoir été si long-temps accoutumée à la flatterie, répondit Mme Comagène, il n'est guère probable qu'elle accueille favorablement des conseils et des remontrances, surtout de la part d'une jeune personne de votre âge. Votre plan, à vous, doit donc être de lui faire apercevoir ses défauts, sans néanmoins avoir l'air de vouloir vous ériger en censeur. Le bon exemple est, si je puis m'exprimer ainsi, un maître qui nous instruit et nous corrige, sans que nous nous en apercevions ; et c'est là, j'ose dire, ce qu'elle ne manquera pas de trouver en vous. D'ailleurs, la promesse que vous avez faite à monsieur son oncle vous fait un devoir de lui prodiguer toutes sortes d'attentions sans, néanmoins, que cela vous oblige à aucune espèce de flatterie. »

Marguerite remercia Mme Comagène de son obligeant avis, et lui promit de le suivre; « Je ferai en sorte, madame, répondit-elle, de confirmer la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi.

— Je lui ai fait espérer, ajouta la maîtresse, que demain vous la verriez. Je serai mieux à même, alors, de juger si je dois l'in-

troduire parmi les autres pensionnaires. »

Elle lui souhaita en même temps le bon soir, et Marguerite alla se coucher. Le lendemain, Mlle Montmorency fut moins intraitable; comme elle n'avait pris qu'un peu de thé depuis son arrivée, la faim n'était peut-être pas ce qui avait le moins contribué à opérer en elle ce changement. Elle déjeûna avec plaisir; après quoi, elle obtint la permission de voir et d'entretenir un instant Marguerite. Mais leur entrevue ne fut pas longue; il fallut bientôt rentrer en classe; et Julie fut presque tentée de l'y accompagner, tant elle trouvait pénible de rester ainsi seule livrée à soi-même et à ses propres réflexions. Mais Mme Comagène ne lui en fit point la proposition; seulement, elle lui dit qu'elle pouvait s'amuser à lire quelques livres qui se trouvaient sur la table, de manière que Julie se vit réduite à rester seule pendant tout le courant de la matinée.

Les livres ne lui offraient aucun intérêt; une partie du temps se passa à pleurer, et l'autre elle l'employa à faire des réflexions sur sa situation présente, jusqu'à ce qu'enfin la maîtresse vint lui dire qu'elle était libre,

si elle désirait aller se promener dans le jardin avec Marguerite, ou rejoindre les autres pensionnaires qui se trouvaient en classe.

« Je ferai tout ce qui vous plaira, madame, répondit Julie avec soumission, car elle craignait qu'on ne la laissât encore seule.

— Eh bien, alors, répondit Mme Comagène, nous ferons l'un et l'autre : je vais d'abord vous faire faire la connaissance des jeunes personnes avec lesquelles vous devez vous trouver à table ; et après cela, Mlle Marguerite vous fera voir le jardin. »

A ces mots, la vanité se réveilla de nouveau dans le cœur de Julie ; elle se rappela avec complaisance la supériorité de ses talens ; et, d'un petit air d'importance, elle se donna un coup-d'œil dans la glace ; ce qui, heureusement, ne fut pas aperçu de la maîtresse. Elle suivit alors Mme Comagène et Marguerite, qui l'accompagnèrent en classe.

« Mesdemoiselles, dit Mme Comagène, pendant que Julie s'avançait avec assurance et fierté, voici la jeune personne que j'aurais dû vous présenter hier : mais vous savez toutes quel motif m'a empêchée de vous procurer plus tôt cet avantage : vous

savez dans quelle colère est entrée Mlle Julie en se voyant amener en pension. Mais j'ose espérer que lorsqu'elle vous aura mieux connues, elle n'aura pas à se repentir de se trouver dans votre société. »

Cette introduction était bien différente de celle à laquelle s'était attendue Mlle Montmorency ; elle s'était flattée que son nom et ses talens allaient être publiés dans toute la pension, et que chacune des demoiselles allait s'empresser de lui rendre les hommages dus à sa noble origine. Elle ne put cacher son dépit : l'attention générale était fixée sur elle, et toutes les pensionnaires la regardaient avec curiosité. Quelques-unes riaient ; mais aucune ne paraissait disposée à s'applaudir d'avoir cette noble demoiselle pour compagne. Elle fut ensuite conduite auprès de Mlle Ockendon, aux soins de laquelle Mme Comagène se proposait de la confier ; et après avoir également été présentée aux autres maîtresses, elle se félicita de pouvoir se soustraire à leurs observations, en accompagnant Marguerite dans le jardin : alors elle laissa éclater son mécontentement.

« Il me semble que Mme Comagène aurait bien pu m'épargner cette mortification ! mais je vois bien ce qu'on veut : on m'a mise ici pour essuyer toute espèce de vexations et d'outrages.

— Ce n'est que votre amour-propre qui vous fait craindre d'entendre la vérité ! dit Marguerite avec beaucoup de douceur.

— Mais pensez-vous qu'il soit bien, de de sa part, de faire ainsi connaître mes fautes à toute la pension ? Ce n'est pas que je m'inquiète fort peu de ce que l'on pensera de moi ; mais ma chère demoiselle Person se serait bien gardée d'en agir ainsi à mon égard.

— Vous êtes indifférente à notre opinion ? dit Marguerite ; pourquoi donc, alors, vous formalisez-vous de ce qu'a dit Mme Comagène ? »

C'était une question un peu embarrassante pour Mlle Julie. Aussi jugea-t-elle à propos de changer de conversation, en demandant à Marguerite s'il y avait long-temps qu'elle était en pension.

Marguerite, après avoir répondu à cette question, se mit à lui raconter avec quelle

répugnance elle avait d'abord quitté la maison de ses parens, sans oublier de lui dire aussi avec quelle facilité elle s'était familiarisée avec ce changement, et les avantages qui en étaient résultés pour elle.

Dans ce moment, les jeunes demoiselles sortirent de classe, et Brigitte accourut auprès de Marguerite, qui la présenta à Mlle Montmorency, comme étant entrée en pension le même jour qu'elle. Elles visitèrent alors le rosier, et pendant qu'on était occupé à en raconter l'histoire, la cloche du dîner sonna. Brigitte et Marguerite se rappelèrent aussitôt que c'était dans ce même endroit qu'elles en avaient entendu le son pour la première fois; et les vexations auxquelles avaient donné lieu leurs noms, se retracèrent soudain à leur esprit. Elles en firent le récit à Julie, qui en rit beaucoup, surtout lorsqu'elle vint à considérer qu'elle n'avait pas à rougir de son nom ou de celui de sa famille; aussi, observa-t-elle avec un certain air d'importance, qu'elle avait bien raison de s'en enorgueillir.

« Vous aurez donc soin, alors, dit Mar-

guerite avec un doux sourire, de ne point ternir l'éclat qui en rejaillit sur vous. »

En entrant au réfectoire, Mlle Montmorency prit la place de Marguerite auprès de Mlle Ockendon; et l'après-midi elle se rendit en classe, où la nouveauté de sa situation lui fit bientôt oublier les prétendus affronts qu'elle avait eus à essuyer.

Quelques jours après, comme elle se trouvait seule avec Marguerite, elle profita de ce moment pour lui témoigner sa surprise que la lettre de Mlle Person ne lui eût pas encore été remise. « Croyez-vous, dit-elle, que Mme Comagène ne me la rendra point? est-ce qu'elle est dans l'usage de lire toutes les lettres qu'on écrit aux pensionnaires? »

Accoutumée à ne jamais déguiser la vérité dans aucune circonstance, Marguerite répondit qu'elle pensait que oui, et que, très-vraisemblablement, la lettre de Mlle Person ne lui serait pas rendue.

— Et pourquoi donc? dit Julie, dont la colère commençait à enflammer le visage; vous avez reçu, ce matin, une lettre que vous n'avez point montrée, et vous voudriez qu'on me traitât différemment?

— C'était une lettre de maman, répondit Marguerite : et Mme Comagène sait bien que mes parens ne m'écrivent jamais que des choses sages et raisonnables.

— Et elle s'imagine donc que Mlle Person en m'écrivant pour ma grand'mère, m'écrirait des choses inconvenantes ?

— J'ignore les motifs de Mme Comagène ; mais si je dois en croire ce que vous me dites, je suis persuadée que rien ne s'opposera à ce que vous receviez vos lettres.

— Ah ! j'y suis, dit Julie en soupirant : Mlle Person m'aime ; elle pense que je mérite des éloges ; et c'est pour cela qu'on veut intercepter ses lettres. Je vois bien que je ne suis ici que pour être accablée de mauvais procédés et d'humiliations.

— Est-ce que vous auriez éprouvé quelques désagrémens de ce genre, depuis que vous êtes ici ? demanda Marguerite ; il m'a toujours semblé que Mlle Ockendon était très-contente de vos devoirs.

— Sans doute ! répondit-elle, on n'y peut trouver aucune faute ; mais on a résolu de ne m'accorder aucun éloge, dans la crainte, dit-on, de flatter ma vanité ; mais je

n'ignore pas que, dans le fond de son cœur, Mlle Ockendon m'accorde toutes les louanges que je mérite. »

« Oh! comble de vanité! dit en elle-même Marguerite; sera-t-elle donc toujours ainsi porté à préjuger en sa faveur! » Tirant alors un papier de sa poche: « Voilà, dit-elle, un sujet de thème que j'ai choisi; peut-être donnera-t-il lieu à quelque réflexion de votre part, dont je pourrais tirer avantageusement parti. » C'était une anecdote relative à un particulier qui vivait du temps d'Auguste César, et dont voici à peu près le résumé: « Quand Auguste monta « sur le trône de Rome, il nomma deux « censeurs, qu'il chargea du soin de faire « observer les lois et de surveiller les « mœurs du peuple. Mais tous deux étaient « incapables de remplir dignement cet em- « ploi. L'un, nommé Plancus, était un « homme immoral, et tellement adonné « à la flatterie, qu'il ne faisait point diffi- « culté de s'en glorifier, et disait haute- « ment qu'un flatteur ne réussissait jamais « mieux que lorsqu'il était pris sur le fait. » L'historien ajoute qu'il jugeait bien les

hommes, qui, en général, sont si avides de louanges, qu'ils ne sont guère scrupuleux sur la nature de celles qu'on leur prodigue. Mais celui dont la conduite est basée sur ce principe, et qui le recommande aux autres, est nécessairement mort à tout sentiment d'honneur.

Julie, en entendant ces paroles, avait l'air surpris et embarrassé. Elle ne put se défendre de l'idée que Marguerite, en lui faisant la lecture de ce passage, avait eu l'intention de lui donner une leçon; cependant elle ne voulut pas avoir l'air de s'en être aperçue. « Je ne sais pas trop, dit-elle, de quels développemens cette matière est susceptible : Je n'ai jamais été dans le cas de m'entendre flatter de cette manière.

— Je présume, dit Marguerite, qu'il ne faisait pas profession de cette opinion en présence des personnes auxquelles il adressait ses louanges; il ne tenait ce langage que vis-à-vis de ceux qu'il voulait entrainer à suivre son exemple. Je crois qu'il y a bien peu de monde qui ne soit sensible à la flatterie; lors-même qu'il ne nous est

pas permis de douter de la fausseté des louanges qui nous sont adressées, nous ne sommes pas maîtres de haïr ceux de qui nous les recevons. Une autre réflexion que je crois pouvoir joindre à celle-ci, c'est que, s'il arrive à d'autres de nous flatter, nous ne sommes pas fort éloignés de les flatter eux-mêmes, et de leur supposer des titres à notre admiration, en retour de celle qu'ils nous accordent.

— Je ne suis pas encore parvenue à cette connaissance du cœur humain! dit Julie, qui commençait à prendre de l'humeur.

— Je le crois, dit Marguerite en souriant; et j'en serais au même point que vous, si cette anecdote, et une histoire qui m'a été racontée dernièrement, ne m'avait donné lieu à faire ces réflexions.

— Que signifie celà? demanda Julie; est-ce que vous voudriez faire allusion à moi?

— Puisque vous me le demandez, répondit Marguerite, il faut que je vous dise mon sentiment : c'est que Mlle Person n'est guère moins flatteuse, à mon avis, que celui dont il vient d'être fait mention.

— Comment! s'écria Julie, qui pouvait

à peine contenir sa colère; est-ce que vous croyez que, s'il en était ainsi, je ne m'en serais pas aperçue? C'est qu'au contraire, personne ne déteste davantage la flatterie.

— C'est là le langage que tiennent ordinairement les flatteurs vis-à-vis de ceux qu'ils encensent, dit Marguerite. Voyez comme Mlle Ockendon se conduit bien différemment à notre égard ! Je crois pouvoir dire qu'elle m'aime beaucoup ; et, certes, je ne trouve pas de meilleure preuve de son amitié, que dans ce zèle qu'elle met à me faire apercevoir mes défauts Je suis plus fière et plus satisfaite de ses observations, que si je la voyais craindre de m'adresser aucun reproche. »

Marguerite, en achevant ces mots, prit congé de Mlle Montmorency, et se retira pour faire son thème, laissant le champ libre à toutes ses réflexions.

Ce fut alors, pour la première fois, que Julie s'avisa de faire le rapprochement de sa favorite Mlle Person avec ses nouvelles maîtresses. Elle ne pouvait s'expliquer l'amitié qu'elle avait pour la première, que par le singulier attachement dont celle-ci faisait parade à son égard. Cependant, elle

reconnut que dans plusieurs circonstances qui se retracèrent à son esprit, Mlle Person s'était en général montrée plus sensible à ses propres intérêts qu'à ceux de son élève ; et les doutes qu'elle pouvait avoir à cet égard se changèrent bientôt en certitude, lorsqu'elle vint à considérer le plaisir avec lequel elle recevait les présens de Mme Montmorency ; car elle ne manquait jamais, dans ces sortes d'occasions, de s'étendre avec complaisance sur les talens et les progrès de Julie. Mlle Ockendon et Marguerite acquirent dès ce moment quelques droits à son estime ; et insensiblement elle oublia cette affection funeste qu'elle avait eue pour Mlle Person. Quand ses nouvelles maîtresses lui faisaient quelques observations c'était sans les assaisonner de ces louanges auxquelles elle avait été tant accoutumée. Toutes ces réflexions, qui se succédèrent avec rapidité dans son esprit, la déterminèrent à observer attentivement la différence qui devait lui faire préférer Mme Comagène à Mlle Person.

M. Cutaven vint voir plusieurs fois sa nièce, durant l'espace des six premières

semaines qu'elle fut à la pension, et apprit avec un véritable plaisir l'hereuse métamorphose qui s'était opérée dans sa conduite. Il la traita avec la plus grande douceur et les plus grands ménagemens ; et elle finit par se laisser convaincre qu'il avait une véritable affection pour elle. Quelque temps après il engagea M[me] Montmorency à l'accompagner dans une visite qu'il fit chez le chevalier David Jones. Ils y séjournèrent quelques semaines ; et sur le rapport que lui fit M[me] Jones, du mérite et des bontés de M[me] Comagène et de M[lle] Ockendon, cette bonne dame s'applaudit bientôt de voir sa petite-fille entre les mains de semblables maîtresses.

La lettre de Marguerite (lettre qu'elle avait écrite avec la conviction qu'elle ne passerait pas sous les yeux de ses parens) acheva de lui confirmer la vérité du rapport de M. Cutaven au sujet de la réforme de Julie, et lui fit même sentir combien il serait inconvenant de la remettre entre les mains de M[lle] Person, ou de lui permettre de continuer de fréquenter cette personne pendant les vacances.

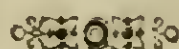
Mme Jones proposa alors un parti qui fut sur le champ adopté. C'était de renvoyer Mlle Person, de faire venir Julie à la maison et de prendre, pour l'instruire, Mlle Ockendon, pourvu, toutefois que celle-ci voulut se résoudre à quitter Mme Comagène, et accepter la place de gouvernante auprès de Mlle Montmorency. « En faisant une pareille proposition, dit-elle, je n'ignore pas que j'enlève à ma fille une de ses meilleures amies ; mais je crois Marguerite trop désintéressée pour hésiter à faire un sacrifice qui doit avoir des résultats aussi avantageux pour Julie. »

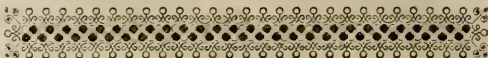
L'idée de revoir sa petite-fille auprès d'elle aurait presque engagé Mme Montmorency à mettre aussitôt ce plan à exécution, s'il n'avait pas fallu préalablement renvoyer Mlle Person ; mais elle craignait d'offenser cette mauvaise gouvernante, tant celle-ci avait su, par ses viles cajoleries, prendre de l'ascendant sur son esprit.

La difficulté de la renvoyer, sans qu'elle pût s'en trouver blessée, fut bientôt écartée par Mlle Person elle-même; car pendant l'absence de Mme Montmorency, cette gou-

vernante, ayant trouvé un parti sortable, s'était mariée, de sorte que rien ne s'opposait plus au retour de Julie.

Les arrangemens furent faits avec Mme Comagène et Mlle Ockendon, pour que celle-ci se chargeât de l'éducation de Mlle Montmorency, mais ni Marguerite ni Julie n'en eurent connaissance qu'au moment où la chose fut mise à exécution.





CHAPITRE X.

Désir de se distinguer. — Mlle Merveilleuse. — Mlle Julie. — Règles de la conversation. — Craintes puériles. — Visite à une ferme. — Fausse alarme.

Il serait inutile, peut-être même fatiguant de vouloir ici donner une idée de toutes les jeunes personnes confiées aux soins de Mme Comagène. Il s'en trouvait plusieurs, dans le nombre, dont le caractère n'avait rien d'arrêté, et, qui, suivant machinalement la routine de la pension, se dirigeaient d'après l'impulsion qu'elles recevaient de leurs compagnes. Elles avaient contracté quelques liaisons en arrivant, et elles n'en formaient point d'autres jusqu'au moment de leur sortie. Mais ce que je dis là n'était pas applicable à toutes : Julie trouva l'occasion d'apprendre à se connaître plus particulièrement elle-même.

La vanité de deux demoiselles qui étaient sans cesse à s'entretenir de la grandeur de leur famille, l'amusait en même temps qu'elle lui fournissait l'occasion de jeter un coup-d'œil sur la noblesse de ses propres ancêtres. Cependant, telle est la force de l'habitude et des premières inclinations, que, plus d'une fois, elle fut tentée de solliciter leur admiration, en leur racontant l'histoire de ses aïeux.

L'une de ces deux demoiselles avait été surnommée Mlle *Merveilleuse*, parce que, à l'entendre, tout ce qui lui appartenait était d'une grandeur ou d'une bonté qui tenait toujours du merveilleux : la maison de son père était plus belle et plus grande que toutes celles qui avoisinaient la pension; ses parens avaient les plus beaux chevaux du pays; et leur voiture n'était pas indigne de figurer à côté de celle du roi.

Mlle Merveilleuse n'était jamais si heureuse que lorsqu'elle pouvait trouver quelqu'un à entretenir des places importantes que sa famille occupait dans le gouvernement, et du rang de son père dans l'armée.

Sa rivale en vanterie aimait beaucoup

rappeler les années qu'elle avait passées sur le continent avec son père, qui était alors dans les bonnes grâces de Napoléon. Elle avait elle-même, disait-elle, fixé l'attention de l'ex-empereur de France, ce qu'elle regardait comme un honneur plus grand que d'avoir une belle voiture. Parler de la France, c'était offrir à Julie une occasion qu'elle ne pouvait guère laisser passer sans en tirer quelque avantage. Ses parens étaient Français d'origine; et elle se faisait gloire de l'intimité dans laquelle ils avaient vécu avec les rois de France, long-temps avant qu'il fût question de Bonaparte. « Les Montmorency, disait Julie, se sont distingués dans les premiers temps de la chrétienté. »

Elle allait continuer sur le même ton, quand un regard de Mlle Ockendon la rappela à l'ordre et lui fit sentir l'inconvenance de sa vanité. Elle s'éloigna du groupe qui l'environnait; et Marguerite, qui se plaisait toujours dans la société de sa maîtresse favorite, vint les rejoindre.

Elles étaient occupées à regarder un livre, dans lequel l'auteur s'attachait à démontrer la vanité des grandeurs du monde et l'in-

constance des applaudissemens des hommes. Julie n'avait plus cet air d'importance qu'elle avait affecté jusque-là de mettre à tout ce qu'elle faisait, et paraissait humiliée, pendant que Mlle Ockendon lui parlait. « Est-ce que vous ne connaissiez point, ma chère amie, ce prétexte qui nous défend de nous enorgueillir du mérite de nos ancêtres, jusqu'à ce que nous ayons fait quelque action qui ajoute à leur gloire ? ou bien encore cet autre, dont je dois vous faire l'application : « Ne méprisez pas dans les autres ce dont vous êtes vous-même répréhensible. »

— Si, mademoiselle, je les connais, répondit Julie en baissant les yeux ; et je suis honteuse de les avoir aussi complètement oubliés.

— J'aime à vous entendre parler ainsi, repondit Mlle Ockendon d'une voix amicale ; si vous reconnaissez votre erreur, vous devez savoir qu'il y a aussi un moyen d'y remédier. Si votre conduite ne répond point à la noblesse du sang qui coule dans vos veines, vous auriez tort de croire que votre naissance vous fait honneur ; ce sont les nobles sentimens dont l'esprit est doué, ce sont les

actions généreuses qui font rejaillir sur nous le mérite de nos familles, et nous mettent en droit de nous glorifier des vertus de nos ancètres. »

Mlle Montmorency l'écoutait avec attention. Elle continua en ces termes :

« Il n'est pas rare de tomber nous-mêmes dans les erreurs que nous reprochons aux autres ; nous avons souvent besoin d'une leçon comme celle que vous venez de recevoir, pour nous apprendre combien nous sommes faibles. Mais ignorez-vous encore que l'ancienneté de votre famille n'intéresse pas davantage vos compagnes que la grandeur et l'élévation des leurs ne vous intéresse vous-même ? Et lorsqu'on s'apercevra que vous ne savez parler que de vous et de votre nom, personne ne voudra se prêter à votre conversation, que pour vous trouver un ridicule, ou pour critiquer chaque parole qui sortira de votre bouche.

— De quoi donc voulez-vous que nous parlions, madame ? demanda Marguerite.

— A l'âge où vous êtes, répondit Mlle Ockendon, il ne conviendrait nullement de prétendre régler la conversation, si ce n'est

lorsque vous êtes avec des jeunes personnes de votre âge. Et alors même encore, il est assez à propos d'éviter tout ce qui peut sentir l'affectation et annoncer le désir de dominer. S'il n'est pas en votre pouvoir de les amuser par vos récits, cherchez à vous amuser aux leurs. Il est rare que les anecdotes générales, lorsqu'elles sont bien racontées, et qu'elles ne sont pas dépourvues d'intérêt, ne procurent quelque plaisir aux auditeurs et ne captivent leur attention; le désir de voir leur propre curiosité satisfaite leur fait trouver votre conversation agréable.

« Si vous avez en vue d'instruire les personnes avec qui vous vous trouvez, faites-le sans prétention; mais en présence de ceux qui sont plus instruits que vous, n'oubliez pas qu'il convient mieux d'attendre leur opinion, que d'émettre trop précipitamment la vôtre. Ne laissez jamais échapper aucune occasion d'acquérir des connaissances utiles; et souvenez-vous qu'il vaut infiniment mieux l'aveu de son ignorance, que d'affecter une instruction que l'on n'a pas. »

C'est ainsi que Mlle Ockendon s'attachait à redresser les torts de sa jeune élève, et à cor-

riger les défauts qui se manifestaient en elle. Le peu de temps que Julie passa à la pension produisit sur elle un effet salutaire ; mais il est probable que, si elle fût retournée auprès de sa première maîtresse, elle aurait promptement oublié les sages leçons qu'elle avait reçues ; et aurait repris facilement ses anciennes habitudes.

Ce fut encore aux instructions de mademoiselle Ockendon que Julie dût l'avantage de se corriger de certaines craintes puériles que lui avait inspirées Mlle Person, et que sa grand'mère n'avait pas peu contribué à fortifier dans son esprit. Elle ne voulait jamais aller derrière la maison de Mme de Montmorency, ni se mettre hors de portée d'être entendue des domestiques, dans la crainte de trouver quelque chose qui l'effrayât. Elle prétendait que cet endroit était trop isolé, quoiqu'il y eût à l'entour plusieurs maisons éparses çà et là. Mlle Person n'était jamais entrée dans ces habitations ; car, disait-elle à son élève, elles n'étaient occupées que par des gens sales et dégoûtans qui pourraient vraisemblablement lui faire du mal. Aussi Julie fut-elle surprise

d'apprendre de Mlle Ockendon, que la princesse Charlotte, héritière présomptive de la couronne d'Angleterre, ne dédaignait pas de visiter les pauvres habitans du voisinage, et de soulager leurs besoins.

Mme Comagène avait l'habitude, tous les ans, d'emmener avec elle, dans une belle après-midi du mois de mai, toutes ses pensionnaires, et de les conduire dans une ferme du voisinage pour y prendre le thé : là, un jardin cultivé avec soin, le parfum et la variété des fleurs qui y croissaient en abondance, la propreté d'un ameublement déjà ancien, et l'affabilité de la fermière, qui avait autrefois été servante à la pension, étaient autant d'objets qui fixaient l'attention des jeunes pensionnaires. Celles qui avaient déjà fait cette promenade l'année précédente, se plaisaient à en rappeler les circonstances à leurs nouvelles compagnes, tandis que celles-ci en parlaient avec ce plaisir que procure la nouveauté.

Le jour fixé pour cette partie arriva enfin ; la matinée était belle et faisait espérer une journée agréable. Mme Comagène annonça à ses élèves qu'elle se proposait de les

mener à la promenade dans l'après-midi. Dès ce moment toutes les leçons furent suspendues, et chacune ne s'occupa plus que du plaisir qui venait d'être promis, plaisir qui était également nouveau pour Marguerite, Brigitte et Julie, mais dont elles avaient chacune une opinion différente. Marguerite anticipait sur les agrémens de la promenade; Brigitte craignait que la fatigue de la marche ne fût pas suffisamment compensée par une tasse de thé et par la vue de quelques fleurs; tandis que la pauvre Julie redoutait les dangers que son imagination se plaisait à multiplier sur la route. « Les chemins, disait-elle, sont remplis de mauvaises gens qui ne songent qu'à attaquer les passans; et elle avait peur que quelques méchantes bêtes ne fussent cachées dans les buissons, et ne l'arrêtâssent au passage pour lui faire du mal. Marguerite était la seule qui prêtât l'oreille à leurs plaintes; et elle eut bien de la peine à s'empêcher d'en rire en les écoutant.

« Qui pourrait nous attaquer, aussi nombreuses que nous le sommes? disait-elle; d'ailleurs, je ne pense pas que notre maî-

tresse voulût nous conduire là où il y aurait du danger. Quelques-unes de ces demoiselles m'ont dit que nous passions, tout le long du chemin, à travers les champs.

— Eh bien! répondit Julie, presque tentée de renoncer à la promenade, c'est précisément cela ! il peut s'y trouver de méchans bœufs, ou bien des chevaux fougueux.

— Mais Mme Comagène a envoyé dire à la ferme que nous nous disposions à venir, reprit Marguerite; et s'il se trouvait dans les prés quelques animaux dangereux, pensez-vous que nous n'en aurions pas été prévenues? »

Cet argument avait réussi à dissiper en partie les craintes de Julie; mais Marguerite était trop préoccupée du plaisir qu'elle se promettait, pour songer à les combattre davantage. Deux domestiques furent envoyées en avant, avec tous les objets que Mme Comagène prévoyait ne devoir pas trouver à la ferme. L'heure du départ arriva. Personne ne se fit attendre, il y avait déjà long-temps que chacune était prête; et au premier coup de cloche tout le monde vint

se ranger dans la cour, qui était le lieu du rendez-vous. Les jeunes pensionnaires partirent accompagnées de Mme Comagène et de toutes les maîtresses, qui partageaient la satisfaction générale; et lorsqu'elles eurent quitté la grande route, elles s'avancèrent au travers des prairies agréables émaillées de marguerites et de plusieurs autres fleurs qui répandaient un parfum délicieux.

On rompit bientôt les rangs, chacune rejoignit celles dont la société lui était le plus agréable; et toutes étaient heureuses et contentes, à l'exception de Julie, que ses craintes chimériques empêchaient de jouir d'aucun plaisir. Mais, ayant réfléchi que, en cas de danger, elle ne pouvait être mieux en sûreté qu'auprès de Mme Comagène, elle refusa constamment de s'en éloigner et resta auprès d'elle, n'ayant pour toute société que quelques-unes des plus jeunes pensionnaires, et Mlle Beaumont, la seconde maîtresse.

Mlle Ockendon marchait la première, au milieu d'une nombreuse société, dans laquelle se trouvaient Marguerite et Brigitte; à

quelques pas derrière elle, venait la troisième maîtresse, entourée de ses élèves. Elles allaient toutes beaucoup plus vite que madame Comagène ; et Julie eut bientôt la douleur de se voir à une grande distance derrière les autres.

Déjà elle avait perdu de vue la pension entière ; et son cœur commençait à s'alarmer de plus en plus, en se voyant seule au milieu des champs ; éloignée de toute habitation. Si du moins elle avait pu découvrir la ferme où elles allaient ! mais elle se trouvait située dans le fond d'une vallée où elle ne pouvait être aperçue que lorsqu'on y était presque arrivé. Tandis que ses jeunes compagues s'amusaient à gambader et à courir de côté et d'autre ; Julie était la seule qui trouva la promenade longue et ennuyeuse ; elle avait l'air triste et rêveur. Mme Comagène avait jusque-là été occupée à converser avec Mlle Beaumont, et n'avait point pris garde à l'inquiète agitation avec laquelle Julie promenait de tous côtés ses regards pour chercher les objets qu'elle craignait de rencontrer.

« Vous avez perdu vos compagnes, mademoiselle Montmorency ? dit-elle, il ne

vous est guère pardonnable de vous être jointe à notre petit détachement ! Le corps principal nous a de beaucoup devancées ; car je n'ai pas la facilité de marcher aussi vite que ces demoiselles. Il faut cependant que je tâche de vous faire oublier le déplaisir que vous pouvez avoir à vous conformer à la lenteur de notre marche. Mlle Beaumont et moi, nous parlions d'une de nos dernières visites à la ferme, où la princesse Charlotte, aujourd'hui tant regrettée, ne dédaignait pas de prendre part à nos jeux. J'ai encore avec moi quelques-unes des demoiselles à qui elle adressa des paroles pleines de douceur. » Dans toute autre circonstance, Julie aurait pris le plus vif intérêt à ce qui concernait la princesse Charlotte ; mais dans ce moment la crainte des dangers dont elle se croyait environnée, absorbait toute son attention.

« J'imagine, dit-elle, que cette route n'était pas alors aussi déserte ; elle était sans doute plus fréquentée, et il n'y avait vraisemblablement aucun danger à y craindre.

— Est-ce qu'il y en a maintenant? demanda Mme Comagène.

— C'est la première fois que je viens ici,

répondit Julie, et je ne sais pas ce qui peut m'y arriver. Il est vrai que je ne me suis jamais promenée aussi loin dans les champs ; mais je présume que vous savez le chemin, Madame.

— Oui, ma chère, répondit la maîtresse en souriant ; et vous n'avez rien à craindre de ce côté-là. Je ne me serais jamais imaginée qu'on pût éprouver la moindre crainte dans des prairies aussi charmantes ; et je suis fâchée que cette partie que j'avais concertée dans l'intention de vous procurer quelque plaisir, n'ait servi qu'à vous causer du désagrément. Le temps est délicieux, et nous n'avons pas à craindre qu'il change.

— Ce n'est pas le temps qui cause mes craintes, répondit Julie ; mais j'ai si souvent entendu parler de voleurs en embuscade, de mendians insolens, de bêtes féroces et de chevaux fougueux.

— Il paraît, répondit Mme Comagène, que vous avez t'esprit bien ingénieux à vous créer des motifs de terreur ! D'abord ces champs sont entourés de haies, qui empêcheraient aux bêtes féroces d'y pénétrer ; et les voleurs se tiennent plus volontiers sur les grandes

routes ; ils se montrent rarement pendant le jour. Quant aux mendians, il est facile de les rendre honnêtes en leur faisant l'aumône. » Elle chercha enfin à lui faire sentir combien ses craintes étaient absurdes, et à lui prouver qu'elles venaient uniquement de ce qu'elle n'était pas habituée à faire de longues promenades. Julie aurait désiré pouvoir se rendre à ces raisonnemens ; mais la vue de la ferme fit plus d'impression sur son esprit, et parvint plus facilement à dissiper ses craintes, que tout ce qu'aurait pu lui dire Mme Comagène.

Elles descendirent alors par un sentier tortueux au fond de la vallée, où toutes les jeunes pensionnaires avaient déjà pris place sur le gazon.

En voyant paraître leur maîtresse, toutes les demoiselles accoururent au-devant d'elle, pour la remercier du plaisir qu'elle leur avait procuré.

Des tables furent dressées sur le gazon en face de la maison; on y plaça des verres et des assiettes, et l'on servit du pain, du beurre et des gâteaux que la fermière avait eu soin de préparer elle-même le matin.

Celles qui avaient déjà eu l'avantage de venir à la ferme, se plaisaient à en montrer aux autres tous les agrémens ; et les autres, pour qui tout était nouveau, éprouvaient un charme délicieux à contempler les beautés de la campagne. Julie elle-même oublia ses craintes, quand elle se vit en nombreuse société ; et jamais les jeunes pensionnaires ne prirent le thé avec autant de plaisir. Il y avait trois tables : chacune était présidée par une maîtresse ; et Mme Comagène était assise à la première, de manière à avoir l'œil sur toute sa petite communauté.

« Ah ! madame, dit la maîtresse de la maison, quelle perte nous avons faite depuis l'année dernière ! » Et il fut encore question de la princesse Charlotte, ce qui renouvela la douleur dans tous les cœurs.

Marguerite qui était assise auprès de la maîtresse, écoutait d'un air triste et rêveur le récit que faisait la brave femme des vertus de la princesse. Mais le plaisir qu'elle éprouvait à l'entendre était troublé par cette pensée désolante, que celle dont on publiait la générosité et la bienfaisance avait cessé d'exister.

Après avoir pris le thé, les plus jeunes demoiselles sortirent de table pour s'amuser entre elles. Les unes examinaient les travaux de la ferme, d'autres se promenaient dans le jardin, admirant les progrès de la végétation. Quelques-unes, parcourant les petits sentiers qui se trouvaient derrière la ferme, cueillaient, dans les haies, des violettes et des primevères dont elles emplissaient des paniers, qu'elles avaient apportés à cet effet.

Rien n'échappait à l'attention de Marguerite. Elle examinait les vaches qui paissaient, les poulets et les porcs à qui l'on donnait à manger, et que l'on enfermait pour la nuit; elle admirait le jardin, en visitait tous les coins et recoins. Elle rencontra une bordure de violettes auprès de laquelle elle s'arrêta pour se hâter de remplir son panier avant que l'heure du départ fût arrivée. Julie lui offrit de la seconder. Elles furent obligées de chercher avec la plus scrupuleuse attention, car plus d'une pensionnaire avait déjà passé par là avant elles; mais Marguerite ne se laissait pas décourager facilement, et elle n'en continua pas moins ses recherches. Elles étaient arrivées à l'extrémité du sentier; et

le bois épais qui semblait en fermer l'issue renouvela les craintes de Julie. Elle pria Marguerite de ne pas avancer davantage, et de revenir sur ses pas. « Qui sait, dit-elle, ce qui peut arriver ? tout le monde est devant la maison; quelque méchant homme n'aurait qu'à sortir de ce bois et venir nous prendre! Je suis bien sûre que Mme Comagène ne serait pas contente de nous savoir seules ici! Je t'en prie, Marguerite, allons nous-en.

— Que je ne vous retienne pas, répondit Marguerite, si vous avez peur! mais je vois des violettes, un peu plus loin dans le sentier; il faut que je les aille cueillir. Il ne peut pas y avoir de danger aussi près de la maison. Je reviens à vous dans un instant. »

Ne voulant pas non plus ni rester seule ni abandonner son amie dans une situation qui lui semblait périlleuse, Julie hésitait sur le parti qu'elle devait prendre, lorsqu'elle vit deux hommes qui descendaient par le sentier, et s'avançaient droit à la rencontre de Marguerite, qui paraissait ne les point apercevoir, tant elle était occupée à chercher ses fleurs. C'en était trop pour que son courage ne l'abandonnât pas dans cette circonstance.

Elle se mit à crier au secours ; et aussitôt Mlle Ockendon, la femme du fermier et toutes les pensionnaires accoururent pour voir ce qu'il y avait.

« Des hommes ! des hommes ! s'écria Julie : Marguerite est entrée dans ce sentier, et ils vont la prendre.

— Pourquoi ? parce qu'elle cueille quelques fleurs ! Oh ! certainement non ! répondit la fermière, qui s'imaginait que la crainte de Julie provenait du tort que pouvait avoir son amie. Il est permis à tout le monde de cueillir des fleurs dans des haies, quoique votre bonne maîtresse vous ait défendu d'en prendre dans le jardin.

— Mais, est-ce qu'ils ne la prendront pas ? demanda Julie, qui commençait à se rassurer en voyant que les deux hommes continuaient leur chemin, sans avoir l'air de prendre garde à Marguerite, qui avait déjà visité la moitié de la haie, et emplissait tranquillement son panier.

— La prendre ! s'écria la bonne femme, est-ce là ce que vous craignez ? mon Dieu ; non, ma chère demoiselle : ce sont deux de nos laboureurs qui reviennent de l'ouvrage.

Ah ! je vois bien que c'est la première fois que vous venez ici, car sans cela vous n'auriez pas peur de rencontrer des voleurs chez nous.

— Je vous prie de m'excuser, répondit Julie, qui commençait à craindre d'avoir offensé l'hôtesse. Mlle Ockendon, ajouta-t-elle d'une voix douce, je vous en prie, faites des excuses pour moi, car je ne sais que dire pour ma justification. »

Mlle Ockendon se mit alors à faire l'exposé des craintes de Julie, et à raconter qu'ayant toujours été élevée dans la retraite, il ne lui était jamais arrivé de s'éloigner autant du logis. La femme du fermier accepta volontiers cette excuse, et prenant la main de Julie, elle lui protesta qu'elle n'avait aucun danger à craindre. « Mademoiselle, lui dit-elle, nous avons deux gros chiens qui nous défendent contre les approches des voleurs. » Julie alors commença à avoir peur des chiens, et porta de tous côtés ses regards inquiets, pour voir s'ils n'approchaient pas pour la mordre. Dans ce moment Marguerite arriva, avec son panier plein de fleurs, et se félicitant de l'ample récolte qu'elle venait de faire. Lorsqu'elle

apprit le motif qui avait causé les craintes de Julie, elle l'embrassa tendrement, et lui témoigna sa reconnaissance pour la preuve d'attachement qu'elle venait de lui donner, sans pouvoir néanmoins s'empêcher de lui reprocher sa faiblesse.

Elles retournèrent aussitôt à la ferme, où Mme Comagène les prévint qu'il fallait songer à reprendre le chemin de la pension. Chacune paya sa dépense, en laissant une pièce de vingt sous sur la table ; et la maîtresse y ajouta une somme suffisante pour dédommager amplement la fermière et ses domestiques, de la peine et de l'embarras qu'elles leur avaient causés.

En s'en retournant, elles offraient le spectacle d'un essaim qui se précipite autour de sa reine. Julie trouva le chemin plus court qu'en venant, quoique la distance soit la même. Elle n'avait point eu, jusque-là, occasion de remarquer qu'une route paraît beaucoup plus longue la première fois que l'on y passe, que la seconde. A peine de retour à la maison chacune gagna son lit, et oublia bientôt dans le sein du sommeil la fatigue et les plaisirs de la journée.

Le lendemain cependant on parla des divertissemens de la veille ; et Julie regretta que ses craintes puériles, qui n'étaient chez elle que l'effet d'une mauvaise éducation, l'eussent empêchée de prendre sa part de ces innocens plaisirs.





CHAPITRE XI.

Approche des vacances. — Regret de quitter ses amies. — Plaisir anticipé. — Arrivée à Bath. — Rencontre inattendue. — Conduite inconvenante de Brigitte à l'égard de sa mère.

Comme les vacances approchaient, Julie fut instruite de la résolution qui avait été prise à son égard. La comparaison qu'elle faisait chaque jour de Mlle Ockendon avec Mlle Person était toujours à l'avantage de la première; et ce fut avec un plaisir bien vif qu'elle apprit qu'elle devait être sa maîtresse.

« Mais je crains, dit-elle à Marguerite, après lui avoir appris cette agréable nouvelle, que cela ne vous fasse de la peine : vous perdrez une si excellente amie ! »

Marguerite ne put cacher la douleur qu'une pareille pensée faisait naître dans

son cœur. « Ce qui me console, répondit-elle, c'est que j'espère que ce sera pour l'avantage de Mlle Ockendon : elle sera soulagée de la peine que lui donnait un si grand nombre d'élèves. Et pour vous, je suis persuadée que vous vous en trouverez aussi beaucoup mieux. Quant à moi, continua-t-elle, j'ignore comment je ferai pour me passer d'elle. Ce n'est pas que Mme Comagène ne soit une excellente personne, mais elle est moins souvent dans la classe que Mlle Ockendon. Puis, comme si elle eût été inspirée, elle s'écria tout d'un coup : « Que sais-je, d'ailleurs ! peut-être ne reviendrai-je pas à la pension : il pourra bien se faire qu'on me garde à la maison ; et là si je n'ai pas Mlle Ockendon, du moins j'aurai ma chère maman. Si la chose est praticable, et que la santé de mon papa se soit améliorée, je ne doute pas qu'ils ne se fassent tous deux un plaisir de me retenir auprès d'eux. »

Cet agréable espoir lui fit regarder le départ de Mlle Ockendon avec plus de calme et de tranquillité, jusqu'à ce qu'elle reçut une lettre de sa mère qui lui donnait des nou-

velles de la santé du chevalier, et lui annonçait en même temps qu'il avait été obligé de faire un second voyage à Bath.

« Si j'étais sûre, ma chère Marguerite, lui disait sa tendre mère, que nous n'eussions plus à craindre les fréquentes attaques de goutte auxquelles est sujet votre père, je ne souffrirais pas que vous restassiez plus long-temps loin de nous. » Marguerite ne put lire ces paroles sans se sentir pénétrée de la plus vive émotion. « Ne me serais-je point trompée? dit-elle en elle-même. » Et les larmes qui vinrent inonder son visage lui empêchèrent d'éclaircir ses doutes à cet égard. Mais lorsqu'elle se fut un peu calmée, elle reprit ainsi la lecture de sa lettre : Les vacances ne sont plus fort éloignées ; et je vous écrirai de nouveau, aussitôt que nous serons arrivés à Bath. Nous espérons avoir le plaisir de vous y voir ; et nous nous proposons même d'envoyer Anne vous chercher. En attendant, ma bien-aimée, prenez patience et confiez-vous en la Providence, qui a jusqu'ici conservé les jours de votre père. »

Hélas ! Marguerite trouvait ce conseil bien

difficile à suivre ; mais que faire? il fallait bien attendre.

Elle s'occupa donc d'implorer la protection du Ciel. Elle relut une seconde fois la lettre, et se hâta d'en faire part à ses amies, qui partagèrent son inquiétude et s'efforcèrent de dissiper ses craintes. Quelques jours après elle reçut une autre lettre : son père se trouvait déjà mieux, et les eaux ne lui avaient pas été moins salutaires cette fois-ci que la précédente.

La dernière semaine d'étude arriva; et Marguerite sentit : pour la première fois, son cœur en proie à la douleur et à la joie en même temps.

D'un côté, elle avait à s'applaudir de l'amélioration qui s'était opérée dans la santé de son père ; mais de l'autre, qu'elle n'était point sa douleur de penser qu'elle serait bientôt obligée de se séparer de Mlle Ockendon, peut-être pour ne la revoir jamais? » Que les tristes événemens soient les seuls sur lesquels nous ne portions point nos regards dans l'avenir ! dit Mlle Ockendon, en l'embrassant affectueusement. Nous nous reverrons bientôt. Votre famille connaît celle

de Mlle Montmorency : il vous sera facile de venir rendre visite à Julie ; et alors, j'aurai le plaisir de vous voir ensemble, mes deux chères amies.

— Combien la pension me paraîtrait triste si je revenais sans les y retrouver ! dit en elle-même Marguerite, en les embrassant pour leur faire ses adieux, et en regardant tristement la voiture qui s'éloignait.

— Ah ! Julie ! s'écrièrent quelques-unes des demoiselles ; qu'elle est heureuse de ne plus revenir à la pension et d'emmener avec elle un pareil trésor !

— Je ne crains pas de dire, répondit Brigitte, qui avait eu plus d'une fois occasion de reconnaître son infériorité à l'égard de mademoiselle Montmorency, et qui était un peu jalouse de l'amitié que Marguerite avait pour elle, je ne crains pas de dire que nous retrouverons une amie également bonne dans mademoiselle Beaumont, qui doit prendre la place de Mlle Ockendon, après les vacances. Quant à moi, je ne la regrette pas.

— Mais moi je la regrette ! répondit Marguerite, quoique Mlle Beaumont fût à portée de l'entendre. Certainement, Bri-

gitte, qu'il vaut mieux avoir deux amies qu'une seule. » Elle fut charmée de voir que Mlle Beaumont ne s'offensait point de sa sincérité ; au contraire, celle-ci lui dit : « Je désire, mesdemoiselles, réussir aussi parfaitement que Mlle Ockendon à me concilier votre affection. »

Marguerite avait déjà songé à faire de cette maîtresse son amie ; mais elle était alors occupée à calmer Brigitte, qui était ou prétendoit être en colère, pour la manière dont elle regrettait le départ de Julie. « Avez-vous donc oublié, lui dit Brigitte, qu'il y a plus longtemps que nous nous connaissons ? et ne vous ai-je pas prouvé plus d'une fois combien je savais apprécier votre amitié ?

— Il est probable que nous nous reverrons dans six semaines, répondit Marguerite ; au lieu que je suis réduite à ignorer jusqu'à quand je serai privée du plaisir d'embrasser Julie : et cette séparation est plus pénible à mon cœur, en raison de l'incertitude où je suis de la revoir. »

Elle vit dans ce moment arriver à la porte la voiture qui devait la conduire auprès de son père et de sa mère. Anne,

la fidèle domestique , était dedans : elle avait deux lettres, l'une pour madame Comagène, et l'autre pour Marguerite. Mme Jones, quoiqu'elle eût la certitude de revoir bientôt sa fille, n'avait pu s'empêcher de lui exprimer par écrit combien elle était heureuse dans l'attente du plaisir de l'embrasser.

« Ah ! dit en elle-même Marguerite, je ne reviendrai plus à la pension ! » Elle prit congé de la maîtresse avec tout le calme et toute la résignation dont son cœur fut capable ; et lorsqu'elle fut dans la voiture, elle se prépara au plaisir qui l'attendait dans les bras de sa tendre mère.

Elles voyagèrent en poste, et arrivèrent vers le soir à Bath. Marguerite fut surprise de la magnificence des maisons, de la régularité des rues, et en général du charmant coup-d'œil que présente Bath au premier abord.

Elle fut bientôt dans les bras de sa mère, qui la reçut à la porte ; et quand elle se sentit pressée contre le sein de son père, elle reconnut que l'absence n'avait point affaibli leur amitié pour elle. Une lettre de Mme Comagène, qu'elle apportait, donna à ses parens les détails les plus satisfaisans sur les progrès

qu'elle avait faits durant l'année ; et sa conduite, ajoutait la maîtresse, avait toujours été la même, c'est-à-dire digne d'éloges.

Il ne manquait plus rien au bonheur de Marguerite ; elle avait même un peu oublié l'éloignement de Julie et de Mlle Ockendon, et la crainte de retourner à la pension ne tourmentait plus son esprit. Elle était avec ses parens ; que pouvait-elle désirer de plus ? Heureux âge ! où les plaisirs présens font oublier les douloureux souvenirs, et nous dérobe la prévoyance des maux que nous prépare l'avenir !

Le santé de M. David ne lui permettait pas d'aller fort loin dans ses promenades ; et Marguerite, qui n'était pas moins jalouse que sa mère, de rester auprès de lui, ne témoignait aucun désir de parcourir cette grande cité ; elle se contentait simplement de la vue qu'elle en avait de sa fenêtre. La foule des oisifs qui venaient chaque jour étaler le luxe de leurs toilettes aux yeux des passans, eut d'abord quelque chose d'agréable et d'amusant pour elle ; mais elle se dégoûta bientôt du spectacle qu'ils lui offraient. Elle aimait mieux soigner son père, converser avec lui, et s'en-

tretenir des livres qu'elle avait lus sous ses yeux ou pendant son séjour à la pension.

« Combien je suis heureuse, disait-elle, que mon père ne soit pas malade comme tous ces pauvres malheureux que je vois tous les jours traîner ou transférer aux bains! Et moi, pourquoi suis-je exempte des souffrances qu'ils endurent? C'est la Providence qui m'en préserve, cette divine Providence, comme dit chaque jour ma mère, que nous devons sans cesse remercier, soit qu'elle nous donne, soit qu'elle nous ôte. Elle sait ce qui convient à chacun, et elle nous envoie les chagrins dont elle croit devoir nous affliger! Pour moi, j'en ai peu connus jusqu'à présent. » Ces réflexions furent interrompues par une lettre qu'on lui remit de la part de Mlle Ockendon. Elle avait été écrite de concert avec Julie, et contenait l'expression la plus affectueuse de leur attachement pour Marguerite, qui, ayant reçu de sa mère la permission de continuer cette correspondance, goûta dans toute leur plénitude les douceurs d'une amitié sans mélange. Depuis près de quinze jours qu'elle était à Bath, elle n'avait eu d'autre distrac-

tion que d'accompagner ses parens à la salle des bains, et de se promener dans les principales rues de la ville, accompagnée de la domestique : passe-temps qui n'était pas agréable pour elle, car il était rare que ses promenades lui offrissent rien de remarquable. Chaque jour, Mme Jones lui faisait espérer de sortir avec elle; mais toujours il survenait quelque obstacle qui l'empêchait de tenir sa promesse; et Marguerite, sans faire entendre le moindre murmure, se soumettait avec résignation à la privation du plaisir qu'elle s'était promis. Enfin le hasard vint lui procurer une compagne, qui, à la vérité, n'était pas absolument telle qu'elle l'aurait choisie, si elle en avait été la maîtresse.

Marguerite était restée un matin à la maison, pour écrire à ses amies au château de Montmorency, pendant que son père et sa mère étaient allés à la salle des bains. Ils y trouvèrent, comme à l'ordinaire, une société nombreuse; et le hasard voulut que Brigitte et sa mère, qui avaient également fait le voyage, vinssent prendre place tout près de M. et de Mme Jones, de manière

que ceux-ci ne pouvaient manquer d'entendre leur conversion. « Eh bien, Brigitte? dit Mme Smith, qui était une femme très-commune, et dont la toilette faisait tout le mérite; je ne vois pas que nous jouions ici un bien grand rôle, quoique nous venions de la ville!

— Chut! maman! dit tout bas Brigitte ; je vois M. et Mme Jones, qui sont auprès de nous. Je les connais, je les ai vus à la pension, et je sais qu'ils sont à Bath. Mais où peut être Marguerite? je m'étonne qu'elle ne soit pas ici.

— Cela me paraît tout à fait singulier! répondit la mère, sans baisser aucunement la voix; Mme Jones aussi à Bath! Eh bien! Brigitte, il faut lui demander des nouvelles de ton amie; il serait mal à toi de ne pas t'informer de sa santé. — Chut, chut, maman! répondit Brigitte à voix basse, et sur un ton qui n'avait rien d'aimable; je t'en prie, retiens ta langue! » Elle était presque tentée d'ajouter : « Vraiment, je rougis de toi! »

Ne voulant pas toutefois perdre le plaisir de s'entretenir avec Marguerite, si elle se trouvait à Bath, mais craignant aussi de

faire paraître le défaut d'éducation de sa mère ; elle cherchait dans sa tête de quelle manière elle pourrait mettre son projet à exécution, quand elle fut reconnue par madame Jones. Le rouge lui monta aussitôt au visage. Mais Mme Jones n'attribua cet effet qu'à une extrême modestie. Pendant ce temps-là, Mme Smith engageait sa fille à s'approcher de la mère de Marguerite : « Va, mon enfant, demande des nouvelles de ton amie. De quoi donc te sert-il d'avoir été en pension, si tu ne sais pas parler ? »

Brigitte n'osait avancer ; elle craignait que sa mère ne l'accompagnât. Cependant cette modestie apparente lui donnait de nouveaux charmes aux yeux de Mme Jones, qui l'accueillit en souriant. Mais Brigitte se trouvait dans un tel embarras, que tout ce qu'elle put faire fut de demander comment se portait Marguerite.

« Mademoiselle, répondit Mme Jones, en se levant pour la recevoir, je crois qu'elle se porte bien, car je l'ai laissée ce matin en bonne santé à notre hôtel. Je vous remercie ; et si vous êtes encore ici demain, elle aura le plaisir de vous y voir. »

Brigitte fit une révérence, sourit et parut très-satisfaite de sa rencontre. Pendant ce temps-là, sa mère, dans l'attente, prêtait une oreille attentive et ouvrait de grands yeux pour voir l'accueil qui serait fait à sa fille. Mme Jones se remit à sa place; et Brigitte retourna à la sienne. « Eh bien, ma chère! dit Mme Smith, n'avais-je pas raison de vous engager à aborder cette dame? je savais bien qu'elle ne s'en offenserait pas; elle s'est même levée pour vous recevoir. Aussi, n'est-ce pas pour rien que nous vous avons mise dans une grande pension! »

M. et Mme Jones sortirent de la salle, pendant qu'elles faisaient ces réflexions; ils montèrent en voiture; et le chevalier n'eut rien de plus pressé que de témoigner à sa femme le dégoût que lui avait inspiré madame Smith: Vous pouvez bien, lui dit-il, faire ce qu'il vous plaira à l'égard de mademoiselle Brigitte; mais pour sa mère, je suis bien résolu à n'en pas faire la connaissance: elle a un genre insuportable! Sa pauvre fille est réellement à plaindre d'avoir une pareille mère. Si vous pouvez lui être de quelque utilité, sans qu'il soit besoin de l'interven-

tion de sa mère, je ne m'y oppose pas ; mais, je vous le répète, je ne veux pas admettre Mme Smith dans notre société. »

Mme Jones répondit qu'elle éprouvait la même répugnance à l'égard de cette dame ; et que, sans Marguerite, elle se dispenserait aisément de faire aucune attention à la fille aussi bien qu'à la mère.

Quand Marguerite fut informée de cette rencontre, elle ne songea plus qu'au plaisir de voir Brigitte. Elle était son amie, elle lui avait témoigné de l'attachement : et, quoiqu'elle n'éprouvât pas auprès d'elle le même plaisir que lui procuraient celles à qui elle venait d'écrire, elle sentait qu'elles s'aimaient mutuellement. Etrangère à la connaissance du monde, elle ne voyait aucun des inconvéniens qui s'opposaient à ce que le chevalier se liât avec Mme Smith. Il avait dit que c'était une femme très-commune; mais Marguerite savait à peine ce que cela signifiait : et c'est ce qui lui faisait également désirer de voir la mère de Brigitte.

Le lendemain, les deux amies se rendirent à la salle des bains avec des sentimens bien différens. Brigitte aurait désiré pouvoir

venir sans être accompagnée de sa mère ; mais elle craignait de manquer aux convenances, en se présentant seule. Cependant elle y manqua d'une manière bien plus répréhensible, en s'avisant de faire la leçon à sa mère sur la conduite qu'elle avait à tenir.

« Maman, dit-elle, laisse-moi parler seule à Marguerite; et ne montre pas un visage aussi inquiet qu'hier, lorsque Mme Jones me parlait.

— Pourquoi donc, ma fille? Est-ce que vous avez à dire à Marguerite quelque chose que je ne puisse pas entendre ? Il serait bien singulier qu'une mère ne pût pas avoir l'œil sur sa fille, et surveiller ce qu'elle fait !

— Tu n'as pas à craindre qu'il se fasse rien de mal entre Marguerite et moi : elle passe pour avoir le meilleur caractère de la pension. Mais tu as des manières si étranges et si différentes de celles de la bonne société, que si je ne te l'avais pas promis, je ne serais pas venue avec toi !

— C'est charmant, en vérité ! répondit Mme Smith, qui, pour la première fois, commençait à se mettre sérieusement en colère. Il vous convient bien, vraiment, de

vouloir me prescrire ce que j'ai à faire ! Si c'est là ce que vous apprenez en pension, à rougir de votre mère, je n'ai qu'à m'applaudir, en vérité, de vous y avoir mise ! »

Brigitte reconnut alors qu'elle avait poussé la franchise un peu trop loin, et outrepassé les bornes que prescrit la bienséance. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait; mais elle le faisait sans réflexion, car elle ne s'était jamais donné la peine de réfléchir sur sa conduite inconvenante. Ses parens, d'ailleurs, avaient encouragé ses impertinences en les tolérant; mais, dans cette circonstance, sa mère trouva qu'elle avait poussé la malhonnêteté trop loin; et Brigitte chercha, par toutes sortes de caresses, à lui en faire perdre le souvenir. Cette fois, elle fut trompée dans son attente; elle parvint à apaiser la colère de Mme Smith, mais non pas à lui rendre sa bonne humeur.

La mère et la fille arrivèrent à la salle des bains. Là, Mme Smith, après avoir suffisamment accablé sa fille de reproches, lui tourna le dos et se mit à entrer en conversation avec une dame qui était assise à côté d'elle. Celle-ci, soit qu'elle fût moins difficile que

Brigitte, ou qu'elle s'amusât de ce que disait Mme Smith, paraissait lui prêter quelque attention. Brigitte, pendant ce temps-là, s'abandonnait à ses réflexions, jusqu'au moment où Margueritte, entrant dans la salle, accompagnée de son père et de sa mère, accourut avec empressement au-devant de son amie du plus loin qu'elle put l'apercevoir.

Au milieu d'une assemblée si nombreuse, la rencontre des deux jeunes personnes ne fut pas remarquée, quoique cependant elles exprimassent sans aucune retenue le plaisir qu'elles éprouvaient à se revoir.

Marguerite engagea Brigitte à venir s'asseoir auprès d'elle : ce que celle-ci ne se fit pas répéter deux fois, attendu que c'était pour elle une occasion de s'éloigner de sa mère, qu'elle craignait tant de voir se mêler de la conversation. Après avoir présenté son amie à M. et à Mme Jones, Marguerite lui demanda depuis quand elle se trouvait à Bath: et dans quel quartier de la ville elle était logée. « Il n'y a que deux ou trois jours que nous sommes ici, répondit Brigitte ; et nous allons faire une visite à ma tante qui demeure à quelque distance de Bath : elle nous

a invitées, maman et moi, à venir passer quelques semaines chez elles. Je me plais beaucoup à Bath ; et toi?

— Si ce n'était la santé de mon père, répondit Marguerite, je préférerais être à Londres. »

Pendant que le chevalier prenait son verre d'eau, Marguerite, demanda à son amie où était Mme Smith, en manifestant le désir de saluer cette dame. Brigitte rougit en se tournant du côté de sa mère, dont elle rencontra les regards. Le mécontentement était peint sur sa figure ; mais elle paraissait triompher intérieurement de voir sa fille dans la société de Marguerite. Un coup-d'œil suffit à celle-ci pour lui faire distinguer quelle était la mère de Brigitte. « Je la vois, dit-elle; c'est, je crois, celle qui paraît engagée dans une conversation assez animée avec cette dame qui est en face de nous. » Mme Smith avait pris ce parti pour prouver à sa fille qu'elle ne s'occupait aucunement d'elle.

Marguerite reconnut en elle une femme extrêmement commune, et ne s'étonna plus du dégoût qu'elle avait inspiré à son père. « Oui, répondit Brigitte, en observant sa

contenance, c'est maman. Je l'ai un peu indisposée ce matin ; de sorte qu'elle ne paraît pas de bonne humeur. Mais il ne faut pas s'attendre à trouver en elle une personne qui ressemble à vos parens ! »

Marguerite n'eut pas de peine à se convaincre de la vérité de cette assertion ; mais elle ne pouvait concevoir que Brigitte parlât aussi tranquillement, et avec autant d'indifférence, de la colère de sa mère. « Si j'avais déplu à maman, dit-elle, je ne serais pas heureuse que je n'eusse obtenu mon pardon.

— Oh bien ! dit Brigitte, c'est une chose à laquelle je ne pense guère. »

Les regards de Marguerite exprimaient mieux que ses paroles sa surprise, ou plutôt son mécontentement ; et Brigitte s'aperçut qu'encore une fois elle en avait trop dit. Aussi, répéta-t-elle à l'instant, comme pour se justifier : « Mais c'est que mes parens ne ressemblent pas aux vôtres !

— Est-ce qu'ils n'ont pas les mêmes droits à votre soumission et à votre attachement ? » interrompit vivement Marguerite. Alors, remarquant l'altération qui se mani-

festait sur les traits de Brigitte et ne voulant pas l'attribuer à d'autre cause qu'au repentir, elle continua : « Vous savez, ma chère Brigitte, que je hais la dissimulation, et que je dis franchement ce que je pense. Ne croyez pas que je veuille ici vous faire la moindre peine ; je suis bien loin d'avoir une pareille pensée ! mais, en vérité, vous vous oubliez ; et je suis presque tentée de croire que vous ne sentez pas toute l'inconvenance de ce que vous dites. » L'arrivée de M. et Mme Jones empêchèrent Brigitte de répondre ; son teint s'anima. Et Mme Jones ne faisant pas difficulté d'attribuer encore à la timidité la rougeur qui vint couvrir son front, sentit s'accroître son intérêt pour elle ; elle lui dit même qu'elle s'estimait heureuse de voir sa fille dans la société d'une personne aussi aimable. Brigitte, à qui sa conscience disait qu'elle ne méritait pas un semblable éloge, et qui d'ailleurs était persuadée que, si Mme Jones eût été instruite de ce qui venait de se passer, elle aurait tenu un tout autre langage, répondit simplement que la société de Marguerite ne lui était pas moins agréable. Cependant celle-ci, qui avait cou-

tume de lire sur le visage de son amie l'expression des ses sentimens, s'aperçut de son trouble ; et pour lui prouver que son amitié seule lui dictait l'observation qu'elle venait de lui faire, elle affecta de la traiter avec plus d'égards et d'attention qu'à l'ordinaire.

Quand Mme Smith pensa qu'il était temps de se retirer, elle se tourna vers Brigitte, et la regarda à plusieurs reprises. Marguerite, fut la première à s'en apercevoir. « Il me semble, dit-elle à Brigitte, que votre maman désire vous parler ? » Brigitte l'avait remarqué comme elle ; mais ne voulant pas encore se séparer de son amie, elle faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. Cependant pour éviter que Mme Jones n'entendit son refus, ou que sa mère, impatientée de voir qu'elle ne voulait point comprendre ses signaux, ne s'approchât pour s'exprimer de vive voix, elle pensa qu'il était plus raisonnable d'obéir. C'est pourquoi, après avoir engagé Marguerite à revenir le lendemain à la même heure, elle se leva, prit congé de Mme Jones, et passa de l'autre côté de la salle, où se trouvaient ses parens.

« C'est bien, ma fille, je suis charmée

que vous soyez revenue ! dit Mme Smith, dont la mauvaise humeur était passée, en voyant l'attention de tout le monde se fixer sur Brigitte à mesure qu'elle traversait la salle. Vous savez que votre tante dîne de bonne heure ; et il y a déjà long-temps que nous devrions être à la maison. — Je suis à vos ordres ! répondit Brigitte avec aigreur. » Margré tous les efforts de Mme Smith pour cacher à sa sœur les fautes de Brigitte et engager celle-ci à parler de ce qui s'était passé à la salle des bains, ainsi que de son entrevue avec Marguerite, elle n'en put rien obtenir ; Brigitte ne répondait que par monosyllabes, et le plus souvent elle gardait un silence absolu.

Sa mère poussa la complaisance plus loin : elle parla d'aller se promener au jardin Sidnay. Mais la tante s'y opposa, disant que, « jusqu'à ce que Brigitte fût de meilleure humeur, il n'y aurait point de promenade pour elle. » La méchante petite fille trouva sa tante bien différente de sa trop faible mère. Il eût été à désirer qu'elle fût continuellement auprès d'elle ; sa conduite aurait vraisemblablement été moins répréhensible.



CHAPITRE XII.

Brigitte dîne avec Marguerite. — Leur promenade. — Méprise de M. Smith. — Amitié de Marguerite. — Mauvais effet de la fausseté. — Repentir de Brigitte. — Lettre à Mme Comagène. — Bonté de Marguerite.

Quelques jours après, le chevalier et Mme Jones, désirant connaître d'une manière plus intime l'amie de leur fille, et ne jugeant pas à propos de se familiariser avec Mme Smith permirent à Marguerite d'inviter Brigitte à dîner. Brigitte fut charmée de cette invitation, à laquelle elle était loin de s'attendre, et ne manqua pas de se trouver, au jour marqué, dans la salle des bains, où Marguerite devait la venir prendre.

Le chevalier était, ce jour-là, plus disposé à la gaîté que de coutume; et la vivacité de Brigitte, qui, cette fois, n'éprouvait aucune contrainte, lui plut. Elle était enchantée de

tout ce qu'elle voyait ; et la conversation de M. et Mme Jones lui parut contraster tellement avec celle de la société habituelle de ses parens, que, lorsqu'elle fut sortie de table, et qu'elle se trouva seule avec Marguerite, elle ne put s'empêcher de lui dire qu'elle était la plus heureuse personne du monde, d'avoir des parens aussi bons et aussi aimables.

« Mais, est-ce que les vôtres ne sont pas aussi bons? demanda Marguerite. Je croyais vous avoir entendu dire que vous leur faisiez faire toutes vos volontés?

— Oui, autrefois ! répondit Brigitte ; mais maintenant, je ne sais si c'est parce qu'ils se laissent influencer par ma tante, ou bien qu'ils aient résolu d'adopter une autre marche à mon égard, il semble que je n'aie plus le moindre crédit sur leur esprit. Elle raconta alors que son père était venu deux fois de Londres ; qu'il était arrivé le soir, qu'il avait l'air très-affairé; et qu'il était reparti le lendemain. « La plupart du temps, dit-elle, il s'enfermait avec ma tante, qui est sa sœur. Maman ni moi n'avons rien pu obtenir de lui pour remonter notre garde-robe, quoique les effets que nous avons apportés de Londres

soient en très-mauvais état. Il nous a dit d'attendre son retour ; qu'il n'avait point d'argent. Mais ce n'est point la première fois que je l'entends se plaindre de la sorte; et il faut absolument que j'aie, ici ou à Londres, ce dont j'ai besoin pour retourner à la pension.

— Encore songer à la toilette, ma chère Brigitte ! dit Marguerite en souriant ; je désirerais vous voir apporter à tout la même ardeur.

— A l'étude, n'est-ce pas? Ah ! si mon père et ma mère étaient comme les vôtres, je conviens que cela pourrait m'être de quelque utilité ; mais puisque nous sommes seules, je vous le dis en confidence, ils sont aussi étrangers à ce que j'apprends que cette chaise, et ne seraient pas en état d'apprécier mes progrès, dans le cas où je viendrais à acquérir des connaissances un peu relevées. »

Marguerite devina de quoi il était question. « Mais pour votre propre intérêt, dit-elle, quand ce ne serait que pour paraître avec quelque avantage dans la société, il me semble que vous devriez ne pas négliger vos études.

— Pardonnez-moi la liberté que je prends de me servir de vos propres expressions, répondit Brigitte en riant; mais je ne paraîtrai jamais avec tant d'avantage dans la société que fréquente mon père et ma mère, que lorsque je serai bien habillée : et c'est un point sur lequel je suis résolue à ne me point négliger. »

La question était trop délicate, pour que Marguerite se permît de la décider; seulement elle plaignit Brigitte de se trouver dans de semblables sociétés, et surtout d'avoir le désir de s'y distinguer par la toilette.

Mme Jones entra, dans ce moment, pour leur proposer de faire une promenade dans la ville. « Ma fille, dit-elle, connaît fort peu Bath, et peut-être que Mlle Brigitte est à même de lui en faire voir les curiosités; seulement je vous recommande de ne pas aller trop loin et d'être de retour pour le thé : Marguerite sait à quelle heure nous le prenons. »

A leur retour, M. Jones voulut savoir comment s'était passée leur promenade. « Voyons, dit-il, racontez-moi ce que vous avez vu.

— Beaucoup de monde, papa, répondit Marguerite, et surtout une femme, la plus singulière et la plus étrange que j'ai jamais vue : elle avait un costume et des manières si cavalières, que tout le monde la regardait.

— Je sais de qui tu veux parler ! dit le chevalier ; c'est cette femme qui ne porte jamais que des habits de drap et des chapeaux de castor. On l'appelle *l'Homme-Femme*.

— Elle se promenait les mains derrière le dos, ajouta Brigitte ; quelquefois même elle a soin, pour mieux ressembler à un homme, de s'armer d'une petite canne, qu'elle agite autour d'elle en marchant.

— Ne dites pas même qu'elle ressemble à un homme ! répondit M. David ; il n'y en a pas qui soient aussi jaloux de se faire remarquer ; à moins que vous ne parliez de ces sots faquins qui voudraient toujours avoir le fleuret à la main.

— Je me souviens de l'avoir vue, interrompit Mme Jones. Il faut qu'elle ait été élevée sous les yeux d'un sergent ; car on lui a, du moins, appris à marcher avec hardiesse.

— J'ai entendu dire qu'elle était mariée, reprit M. David. Si j'étais son mari, j'en ferais un soldat, je l'engagerais au service du roi; car sa conversation conviendrait parfaitement dans une caserne. Un de mes amis, qui se trouvait dernièrement à voyager avec elle dans la même voiture, m'a dit qu'il l'avait d'abord prise pour un homme, tant elle en affectait le langage et les manières. Il s'en fallait de peu qu'elle ne jurât contre le cocher, toutes les fois qu'on était obligé de s'arrêter sur la route. On dirait qu'elle rougit de son sexe. Les jeunes gens qu'elle s'efforce d'imiter ne doivent pas avoir mauvaise opinion d'eux-mêmes, en voyant une femme renoncer à ce qui devrait faire son plus grand charme, pour marcher sur leurs traces.

— Quel peut donc être son but en agissant de la sorte? demanda Marguerite avec étonnement.

— Je l'ignore absolument, répondit-il; à moins que ce ne soit de se faire remarquer.

— En ce cas, répondit Mme Jones, elle réussit parfaitement, car elle ne sort jamais

sans donner lieu à une foule d'observations ; et j'ai souvent entendu des gens du peuple s'entretenir d'elle, en la voyant passer dans les rues. »

Brigitte revint chez elle l'esprit charmé de sa visite, et fit à sa mère le récit de ce qui s'était passé, ayant soin, surtout, de ne pas oublier la conversation à laquelle avait donné lieu l'homme-femme.

Mais bientôt un événement survint, qui renversa toutes les espérances de Brigitte, et la convainquit que les talens de Marguerite étaient infiniment supérieurs et préférables aux siens.

M. Smith vint un jour à Bath ; il était plus pressé que de coutume. Des circonstances imprévues, et les dettes dont il était accablé, l'avaient forcé de vendre ses propriétés ; son commerce était ruiné ; et vainement aurait-il voulu cacher à sa femme et à sa fille le malheureux état de ses affaires, car elles étaient dans la situation la plus déplorable.

Les marchandises qui se trouvaient dans ses magasins, sa voiture, ses chevaux, ses meubles, tout avait été saisi par ses créan-

ciers. Il serait difficile de dire laquelle des deux, de la mère ou de la fille, sentit, dans ce moment son orgueil plus cruellement mortifié. Mme Smith n'avait nullement songé à mettre à l'abri des revers du commerce cette belle fortune qui avait engagé son mari à l'épouser; et sa dot se trouvait alors absorbée dans la déconfiture générale. Pour Brigitte, moins capable de mesurer toute l'étendue de son malheur, elle se plaisait à s'abuser sur sa situation présente : « Les choses s'arrangeront, disait-elle; et elle ne conservait aucun doute à cet égard.

« En effet, lui dit son père, elles s'arrangeront; mais non pas comme tu l'entends, ma fille; tu serais dès ce moment réduite à la mendicité, si l'éducation que tu as reçue ne te mettait en état de gagner de quoi soutenir ton existence. »

Brigitte devint pâle; les sages conseils que Marguerite lui avait si souvent donnés, et qu'elle avait toujours négligés, se retracèrent soudain à son esprit. « Si j'avais suivi son exemple, dit-elle en elle même, je ne serais pas aujourd'hui sans ressource; mais maintenant.... » Ces réflexions étaient

trop pénibles ; elle ne voulut pas s'y arrêter davantage. Elle n'avait aucun espoir consolant à offrir à ses parens, aucune promesse d'adoucir leur peine par son travail : elle gardait un morne silence ; le repentir rongeait son cœur, et elle gémissait en secret du triste état où elle se trouvait réduite. Combien elle se repentait alors d'avoir négligé de s'instruire, pendant qu'elle l'aurait pu ! Sa tante était la seule amie qui restât à ses parens. Ils se trouvaient donc à sa charge pour quelque temps ; et Brigitte, bien loin de pouvoir la soulager dans cette circonstance, fut aussi obligée elle-même d'avoir recours à ses bontés. Mais ce n'était pas le seul tort qu'elle eût à se reprocher : elle n'avait plus à espérer de recouvrer le temps perdu, en retournant à la pension ; et elle redoutait sans cesse les sarcasmes que ses compagnes allaient lancer contre elle.

Elles avaient en effet beaucoup à dire ; car le principal créancier de M. Smith était le père d'une jeune personne dont nous avons déjà parlé sous le nom de Mlle *Cherche*, et à qui Brigitte avait fait accroire qu'elle possédait une fortune considérable, dont sa marraine lui avait fait présent.

Pendant que tout cela se passait, et que Brigitte pleurait avec sa mère la perte de ses plaisirs accoutumés, Marguerite s'étonnait chaque jour de ne les point rencontrer à la salle des bains. Elle ne savait qu'en penser ; elle crut d'abord que Brigitte était malade, et se disposait à lui faire une visite, quand le hasard lui offrit un journal où elle vit annoncée la faillite de M. Smith, marchand de draps en gros et en détail. « Ce ne peut être que le père de Brigitte ! » dit en elle-même Marguerite ; et le silence de son amie la confirmait assez dans ses soupçons. Elle se rappela d'ailleurs les fréquentes courses de M. Smith à Bath, ses conférences secrètes avec sa sœur, et puis la réponse qu'il avait faite à Brigitte au sujet de l'argent. « Pauvre Brigitte ! dit-elle en regardant sa mère d'un air attendri ; maman, ne puis-je pas lui écrire une lettre de condoléance ? » Mme Jones ne répondit rien, mais regarda M. David. « Sans doute, ma fille, dit le chevalier ; tu peux faire tout ce que ton cœur t'inspire : il est de ton devoir d'offrir des consolations à ton amie, dans le malheur.

— Mais peut-être, continua Marguerite, qui craignait de blesser la délicatesse de Brigitte, peut-être qu'il serait plus convenable de paraître ignorer l'état actuel des affaires de son père? Je lui demanderai seulement pourquoi je ne l'ai pas vue, et lui offrirai de lui faire une visite, si elle veut bien me le permettre. »

Son père et sa mère furent charmés de cette preuve de délicatesse et d'attention. « Tu as raison! dit le chevalier; écris de la manière que tu jugeras la plus convenable. »

Marguerite écrivit la lettre suivante, et la fit porter par un domestique, après en avoir donné lecture à ses parens :

« Ma chère Brigitte,

« J'ai été très-contrariée de ne vous pas trouver, ces jours derniers, dans la salle des bains. Je présume que vous n'êtes pas malade. Cependant, si vous ne pouvez sortir, et que cela soit agréable à vos parens, j'aurai le plaisir de vous faire une visite.

« Votre sincère amie,

« Marguerite Jones. »

Brigitte en recevant cette lettre, fut pénétrée de reconnaissance; elle ne put voir sans la plus vive émotion une pareille preuve d'amitié. Elle sentit dans ce moment son orgueil confondu; et un torrent de larmes vint inonder son visage....... « Marguerite, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle eut recouvré l'usage de la parole, Marguerite connaît mon malheur, j'en suis sûre; et cependant, voilà comme elle m'écrit! Il semble que mon infortune me donne de nouveaux droits à son amitié. Avant notre malheur, elle ne m'avait jamais offert de me venir voir. Oh! maman, j'ai encore une amie! Puis-je avoir le plaisir de m'entretenir avec elle? continua-t-elle, en se retournant vers sa tante, qui jusque-là avait constamment refusé de recevoir aucune visite, sous quelque prétexte que ce fût.

— Sans doute, ma chère répondit-elle. Il est bien peu de demoiselles qui soient capables d'une telle démarche dans une pareille circonstance. » Brigitte écrivit en réponse : « Que vous êtes bonne, ma chère Marguerite, de vous inquiéter de moi! Mon cœur me dit que vous connaissez le terrible changement

qui s'est opéré dans les affaires de mon père; et cependant mon souvenir vous occupe encore ! Je ne suis pas sortie depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de m'entretenir avec vous ; mais puisque vous voulez me faire celui de me venir voir, votre société sera une source de consolations pour votre malheureuse amie,

« B. SMITH. »

« Venez le plus tôt que vous pourrez ; je vous raconterai tout. »

Marguerite ne tarda pas à se rendre à cette invitation ; et toutes ses craintes se changèrent bientôt en certitudes. Elle ne vit que Brigitte, qui ne se lassait point d'exprimer tour à tour sa reconnaissance, sa douleur et ses inquiétudes, jusqu'au moment où elle fut interrompue par M. Smith, qui entra tout à coup dans la chambre. Marguerite ne l'avait jamais vu : et elle fut surprise de son air.

C'était un gros homme, d'un extérieur fort désagréable. Il portait une énorme perruque noire ; et son visage était assez insignifiant, quoique alors il fût aisé de deviner que quelque chose d'extraordinaire animait

son teint et donnait de la vivacité à son regard.

Brigitte eut à peine le temps de lui adresser un seul mot, qu'aussitôt il prit la parole :
« C'est une de vos compagnes, si je ne me trompe, Brigitte ! Eh bien ! il faut que je lui fasse connaître comme vous vous êtes mal comportée. Dites-moi, mademoiselle, n'avez-vous pas quelque fois entendu dire à ma fille qu'elle possédait une fortune considérable que lui avait laissée sa marraine ?

— Oui, monsieur, répondit Marguerite, presque aussi honteuse que si elle eût été elle-même l'auteur du mensonge.

— Elle devrait en rougir ! continua-t-il. Et je suis bien sûr que toute la pension y a cru ; n'est-ce pas, Mademoiselle ?

— Je l'imagine ! répondit Marguerite, un peu remise de la confusion que lui avait d'abord causée la brusque interpellation de M. Smith.

— Eh bien ! mademoiselle, je vous assure que cela est faux ! ce n'est que son orgueil, son abominable orgueil, qui lui a fait inventer une pareille histoire.

— Je n'avais jamais cru que cela fût

vrai, monsieur; elle me l'a dit dès le commencement.

— L'a-t-elle encore dit à quelqu'autre?

— Non, monsieur, je ne le crois pas.

— J'aurais voulu qu'elle l'eût dit, répondit-il; elle m'a fait un grand tort, avec cette extravagance..., un très-grand tort, je vous assure! »

Marguerite soupira. Ce n'était pas le moment de rappeler à son amie les conseils qu'elle lui avait donnés : Brigitte paraissait trop triste et trop confuse en ce moment. « Comment est-ce que cela a pu vous faire du tort, mon cher père? demanda Brigitte d'une voix sanglotante.

— M. Sorrel, répondit-il, est mon principal créancier; il s'imagine que j'ai de l'argent caché qui vous appartient; et il a mis cela dans la tête des autres créanciers.

— Ah! c'est Mlle *Cherche*! dit Brigitte en secouant la tête, et en se tournant vers Marguerite. Celle-ci la regardait, et semblait lui dire : « Elle n'aurait pas répété cette fausseté, si vous ne la lui aviez pas dite?

— Dites plutôt que c'est votre orgueil, votre sottise, votre mensonge! reprit le père, avec une vive indignation.

— Oui! oui, mon père! s'écria-t-elle en se jetant à ses genoux, je conviens que je suis coupable de tous les torts que vous m'imputez. Mais lorsque je vous en parlais... pourquoi.... » Elle s'arrêta là et regarda son père d'un air suppliant, comme pour implorer son pardon.

— Pourquoi alors, dit-il, ne vous tins-je pas le même langage qu'aujourd'hui? C'est là ce que vous voulez dire, n'est-ce pas? et vous avez bien raison. Parce que j'étais aussi insensé que vous, que je partageais votre vanité, et que je traitais le mensonge aussi légèrement. Mais maintenant, j'en sens toutes les conséquences, et je suis payé pour m'en repentir.

— J'en souffrirai également! répondit Brigitte.

— Et cela est bien juste. Si j'avais été un meilleur père, il y a long-temps que j'aurais dû vous faire souffrir de la sorte, pour vous punir de votre faute. »

En disant ces mots, il sortit furieux de la

chambre ; et Marguerite persuada à son amie de réparer sa faute du mieux qu'il serait en son pouvoir, en faisant à la pension l'aveu de son mensonge. Brigitte fit quelques difficultés.

« En vérité, reprit Marguerite, si vous êtes réellement convaincue que vous avez eu des torts, vous ne devez pas être honteuse de les reconnaître. »

Brigitte se montra encore irrésolue. « Si Mlle Ockendon était là, dit-elle, je la prierais de dire la vérité pour moi.

— Et pourquoi ne vous adresseriez-vous pas aussi bien à Mme Comagène ? demanda Marguerite.

— Notre maîtresse ! En vérité, j'ai envie de lui écrire.

— C'est ce qui conviendrait le mieux ! reprit son amie. Songez, ma chère Brigitte, que c'est la seule chose que vous ayez à faire; et si cette démarche est capable d'améliorer la situation de votre père, pouvez-vous hésiter un instant ? Je vous laisse écrire votre lettre ; et demain, si maman veut me le permettre, je reviendrai vous voir.

— Oh ! Marguerite, ma chère Marguerite!

s'écria Brigitte, ne vous en allez pas, je vous en prie, restez-là pour me voir écrire ma lettre, et m'aider à exprimer ma honte et mon repentir.

— En êtes-vous bien pénétrée? demanda Marguerite, sachant à peine si elle devait ajouter foi à ce qu'elle lui disait.

— Oh, oui! je vous assure, répondit-elle; et si vous voulez seulement m'accorder votre amitié, je vous promets de ne jamais négliger vos conseils, et d'étouffer ce sot orgueil qui m'a été si funeste. Mes parens ont toujous eu mille bontés pour moi; seulement ils m'ont trop adulée; et je conviens que je n'ai pas assez reconnu leur amitié. Ils m'ont accordé trop de liberté; et je n'étais occupée que de moi et du mérite que je me supposais. Je ne craignais pas de les offenser, parce qu'ils admiraient toutes les paroles qui sortaient de ma bouche. Aurais-je jamais pu penser que ce serait là le résultat de leur complaisance.

— Ma chère Brigitte, dit Marguerite, je ne vous ai jamais tant aimée qu'à présent. si vous persistez dans ces sentimens, vous pouvez encore être heureuse; vous n'aviez

besoin que d'un peu plus de réflexion pour agir raisonnablement. »

Fermement pénétrée de ses nouvelles résolutions, et encouragée par l'approbation de Marguerite, Brigitte écrivit une lettre à Mme Comagène, dans laquelle elle reconnaissait tous ses torts, son défaut d'attention aux sages conseils qu'elle lui avait donnés, et surtout la vanité qui lui avait suggéré le mensonge dont les conséquences avaient été si fâcheuses pour son père. « Je sais, madame, ajoutait-elle, qu'une fois qu'on s'est écarté de la vérité, l'on ne doit plus guère prétendre à inspirer de la confiance ; et j'ose à peine me flatter que vous veuilliez ajouter foi à la sincérité de ce que je vous écris. Mais mon amie, Mlle Jones, qui est auprès de moi en ce moment, me fera l'amitié de joindre sa signature à la mienne pour vous convaincre de la vérité de mon repentir, et de la haine que j'ai vouée au mensonge. Je lui avouai que c'était une histoire de ma façon, lorsque pour la première fois je m'avisai de la débiter ; seulement elle a été trop bonne, et elle a craint de m'exposer en révélant mon mensonge, quoique je l'eusse

publié au mépris de ses conseils. Je crains bien, madame, qu'après la connaissance que vous avez maintenant de mes fautes, et le mauvais exemple que j'ai donné à vos demoiselles, vous ne veuilliez plus m'admettre dans votre pension, lors même que mon père aurait les moyens de m'y envoyer: ce qu'il est bien loin de pouvoir faire. Je n'espérais pas davantage de reconquérir votre affection, quand je pourrais, par des efforts soutenus, parvenir à effacer la tache que j'ai imprimée à ma réputation. Tout ce que je puis faire, madame, c'est de vous prier de vouloir bien avoir la bonté de prévenir Mlle Sorelle, et particulièrement son père, que ce que j'ai dit à l'égard de ma fortune est entièrement faux, et que c'est moi qui me suis avisée d'inventer cette fable. Dites-leur aussi, je vous prie, combien mon extravagance me coûte de larmes. J'étais loin, sans doute, d'en prévoir toutes les conséquences; mais je ne prétends pas cependant alléguer ceci comme une excuse de ma faute. Souffrez, madame, que je vous témoigne pour la dernière fois combien je vous suis reconnaissante des tendres soins que vous

m'avez prodigués, et dont je regrette d'avoir si peu profité.

» Je suis, madame, avec respect, votre soumise et repentante élève,

» BRIGITTE SMITH. »

Cette lettre servit à convaincre Marguerite que son amie n'était dépourvue ni de bon sens ni de moyens. Et si elle avait eu plus de connaissance du monde, elle aurait vu que les fautes de Brigitte provenaient plutôt d'un excès de l'un et de l'autre; et qu'elle n'avait seulement besoin que d'être bien dirigée. Depuis son enfance, elle s'était aperçue que la ruse et l'artifice avaient réussi auprès de ses parens pour avoir ce qu'elle désirait; et elle avait continué de les mettre en usage comme des moyens plus simples et plus conformes à son caractère, que ceux que lui indiquaient la franchise et la sincérité. Privé des bons exemples et des sages conseils de la vertu, le meilleur esprit ne peut que devenir la proie du mal; il s'abandonne à tous les vices, et ses yeux se couvrent d'un voile épais qui lui en cache la laideur, jusqu'à ce que la

main d'un ami, ou les conseils d'une triste expérience viennent faire tomber le bandeau qui l'aveugle. Alors il aperçoit le vice dans toute sa noirceur ; et heureux est celui qui trouve assez de force en lui-même pour pouvoir s'en affranchir.

Pendant que Marguerite se plaisait à chercher dans cette lettre les heureux présages de la conduite future de son amie, celle-ci réfléchissait à l'ouvrage qu'on faisait pour elle à la pension. « Je ne puis pas, sans mentir, dit-elle, le donner pour être de ma façon, quoique j'aie encore trompée ma pauvre mère, en lui disant que je m'occupais d'y travailler ; ce serait encore une chose qui déposerait contre moi. » Marguerite lui conseilla de proposer à la demoiselle qui y travaillait de le garder pour elle. « Toutes les soies, dit-elle, sont achetées ; il serait malheureux que cet ouvrage restât imparfait ! Laissez à celle qui l'a commencé, le plaisir et le mérite de l'achever. »

Brigitte approuva cette résolution, et écrivit quelques mots au bas de la lettre pour en prévenir Mme Comagène.

« Votre père et votre mère seront

charmés de votre conduite, dit Marguerite; et les miens ne le seront pas moins de la lettre que vous venez d'écrire : ils étaient déjà portés à vous aimer, et je ne doute pas que cette démarche n'achève de les disposer en votre faveur. »

Brigitte sentit quelque répugnance à accéder à cette proposition; charmée de posséder l'amitié du chevalier, elle craignait que s'il venait à connaître trop bien son caractère, il ne changeât de dispositions à son égard. Mais, surtout, elle ne pouvait supporter l'idée que ses parens, pour qui elle avait toujours été un objet d'admiration, vissent l'aveu de ses fautes et fussent témoins de son humiliation. Marguerite la regarda avec des yeux attendris; elle doutait, elle craignait que le repentir de son amie ne fût pas aussi si sincère qu'elle se l'était imaginé. Enfin, Brigitte s'apercevant de son embarras, se mit à fondre en larmes. « Oui, dit-elle, j'en conviens, j'ai mérité cette mortification; mais je redoute ce que mes parens vont dire, lorsqu'ils liront cette lettre. — Ma chère Brigitte, reprit Marguerite, voulez-vous que je vous dise ce que vous craignez? Vous

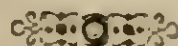
craignez de perdre l'influence que vous avez exercée sur eux jusqu'à ce moment. Mais ne vaut-il pas mieux l'obtenir par des voies honnêtes, par une conduite que votre cœur ne désavouera point? Croyez-moi! un sincère aveu vous servira mieux auprès de chacun, que tous les avantages précaires que pourront vous procurer la ruse et l'artifice. Reconnaissez que vous avez eu tort; et que votre conduite fortifie à l'avenir les liens d'affection qui vous attachent à eux. »

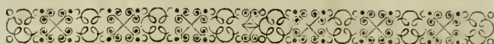
Quoique à peine âgée de treize ans, Marguerite possédait des connaissances au-dessus de son âge. Elle raisonnait avec dicernement, jugeait avec justesse, et réunissait presque tous les avantages que procure une bonne éducation. Non-seulement elle avait lu beaucoup, mais elle avait été accoutumée à porter son jugement sur tout ce qu'elle lisait, et à le soumettre ensuite à sa mère, qui l'approuvait ou le rectifiait. Ce n'avait pas été en vain que cette aimable femme, ainsi que M[lle] Ockendon, s'était efforcée de lui inculquer de bons principes; mais Brigitte n'avait su profiter d'aucun de ces avantages, et le temps qu'elle avait passé

à la pension avait été perdu pour elle, parce que son esprit n'était pas disposé à recevoir les instructions qu'elle y aurait pu puiser.

Enfin, les argumens de Marguerite prévalurent : Brigitte consentit à montrer sa lettre à M. et à Mme Jones ; et ceux-ci ne purent assez la féliciter de l'heureux changement qui s'était opéré en elle, et de la sage résolution qu'elle avait prise.

La lettre fut mise à la poste ; et Brigitte sentit son cœur soulagé de la moitié du fardeau qui l'oppressait.





CHAPITRE XIII.

Offre de Marguerite à l'amitié. — Plaisir de ses parens. — Consentement obtenu.

Il ne faut pas croire que les parens de Brigitte envisagèrent la chose de même œil que M. et Mme Jones, et reçurent cet aveu avec le même calme et la même douceur. D'abord, ils étaient d'un caractère bien différent; ensuite, ayant été plus souvent témoins de la mauvaise conduite de leur fille, ils avaient été plus à même que personne d'éprouver mille désagrémens de sa part : ils se rappelaient encore combien de fois elle avait abusé de son ascendant sur eux pour les tromper et leur arracher des éloges qu'elle ne méritait pas. Ils firent pendant quelque temps difficulté de croire qu'elle eût réellement pris la résolution de changer de manière d'être. Ajoutez à cela

que, fatigués de leurs propres affaires, ils avaient fort peu de loisir pour songer à la réforme de Brigitte, et encore moins pour s'en occuper. Sa tante, cependant, ne refusa pas d'y ajouter foi : elle l'approuva, et l'encouragea à persister dans la louable résolution qu'elle avait prise de n'agir que d'après les conseils de personnes plus raisonnables qu'elle. « Une bonne intention, lui dit-elle, est préférable à des succès qui ne sont dus qu'à la supercherie ; et quoique vous n'ayez pas été toujours ennemie de ces sortes d'expédiens, j'ose me flatter que vous sentez maintenant tous les avantages d'une autre conduite, et que vous êtes toute disposée à réparer vos erreurs passées. »

Brigitte fut pénétrée de la bonté de sa tante, qui souvent prenait sa défense, lorsque M. et Mme Smith commençaient à se déchaîner contre elle. L'amitié de Mme Jones et de Marguerite lui était aussi d'un grand secours : elle servait à l'entretenir dans ses projets d'amendement, et adoucissait le regret que lui causait l'incrédulité de ses parens, dont elle ne sentait que trop la justice.

Combien de fois Brigitte regretta d'ignorer les choses dont Marguerite avait une connaissance si parfaite, et de n'avoir pas été plus attentive aux leçons qu'elle avait reçues à la pension ! « Si j'avais fait comme vous, disait-elle à son amie, je serais maintenant en état de me perfectionner, en me rappelant ce que j'aurais appris, et en continuant le cours de mes études à la maison. Mais grâces à ma paresse et à ma négligence, cette consolation m'est refusée.

— Il n'y a rien, répondit Marguerite, dont nous ne puissions venir à bout, avec le travail et la persévérance. »

Elle reconnut en même temps que l'ignorance de ses parens serait un grand obstacle à ses progrès ; n'ayant personne pour seconder ses efforts, elle craignait que son amie ne se décourageât et ne renonçât à ses bonnes dispositions.

Elle devait retourner incessamment à Londres, où, perdue dans l'obscurité au sein de laquelle les affaires de son père la réduisaient à végéter, il était à craindre qu'elle ne tombât dans une apathie qui lui deviendrait funeste, ou qu'elle ne reprît

l'ancien expédient qu'elle avait autrefois adopté pour fixer sur elle l'attention. Marguerite était jalouse de sauver une personne qui avait reconnu de si bonne foi ses erreurs; elle résolut de l'empêcher d'y tomber de nouveau. Une idée la frappa pendant qu'elle réfléchissait aux moyens de venir au secours de Brigitte ; elle courut aussitôt en faire part à sa mère et lui demander son avis à ce sujet.

Mme Jones ne tarda pas à deviner, en la voyant entrer dans sa chambre, qu'elle avait l'esprit occupé de quelque sujet important. « Qu'est-ce qui a enflammé votre imagination ? lui dit-elle en plaisantant, et d'où vous vient cet air affairé ? Je m'aperçois que vous êtes pleine de quelque grand dessein. Voyons, prenez une chaise, et contez-moi cela ?

Marguerite sourit. — Je crois, répondit-elle, que vous n'attendez plus maintenant que de me voir, comme la montagne, enfanter une souris; mais je vous assure que je viens vous parler de choses importantes. Seulement, permettez-moi de vous faire auparavant quelques questions.

— Bien volontiers, ma fille.

— Eh bien maman ! dit Marguerite d'un air sérieux, et en posant sa main sur le bras de sa mère, je crains que vous ne m'accusiez de présomption ou d'enthousiasme dans mes sentimens.

— Ce sont là les questions que vous avez à me faire ? demanda Mme Jones ; et que voulez-vous que je dise ?

— C'est de mon amitié, que je voudrais vous entretenir, mais je voudrais, auparavant, que vous répondissiez à mes questions. Ne vous ai-je pas quelquefois entendu dire qu'une terre inculte ne produit que des ronces et des épines ?

— Oui, ma fille, répondit la mère ; cela est vrai ; quelquefois même pour celle que l'on cultive.

— Et ce n'est probablement qu'à force de soins et de travail qu'on parvient à la rendre productive.

— Sans doute ! nous en avons chaque jour la preuve sous les yeux.

— Moi, par exemple, ma chère maman, malgré tous les soins que vous me donnez ? demanda Marguerite en souriant. Mais pensez-

vous que Brigitte ait eu le même bonheur que moi, du côté de ses parens ?

— Si tout ce qu'on en dit est vrai, rien ne me porte à le croire.

— Eh bien ! cela me met dans le cas de vous faire une question, peut-être un peu hardie, dit Marguerite. Vous avez l'intention de me remettre en pension encore pour un an, n'est-ce pas ? mais pensez-vous que cela soit absolument nécessaire ?

— Peut-être que non; cependant votre éducation n'est pas achevée. Vous désiriez savoir, sans doute, si vous seriez en état de donner des leçons à Brigitte ?

— Non, maman ! répondit-elle en rougissant ; j'aurais voulu qu'elle allât en pension à ma place, et qu'elle y reçût une meilleure éducation que celle que je pourrais lui donner. Je ne crois pas que la proposition mérite aucun éloge, puisqu'il en résulterait pour moi le plaisir de rester avec vous.

— Et vous ne craignez pas qu'il vous en coûte de renoncer aux progrès que vous pourriez faire dans vos études favorites du français et de la musique ?

— Je pourrais m'en occuper à la maison, maman; et j'aurais plus de temps à y consacrer qu'à la pension. Mais il est impossible à Brigitte de faire des progrès sans maîtres ; elle ne peut attendre aucun secours de ses parens : au lieu que moi, je n'ai besoin que d'être sous vos yeux, et sous ceux de mon cher papa! Les tendres avis que vous me donnerez, lorsque je vous en fournirai l'occasion, m'encourageront à me surveiller davantage. Brigitte n'aurait aucun de ces avantages. Si on l'abandonne à elle-même, et qu'elle n'ait personne pour la guider, elle retombera dans l'indolence, et les ronces recommenceront à paraître. Est-ce que vous êtes fâchée, maman? continua-t-elle en la regardant fixement; ma demande vous aurait-elle déplu?

— Non, ma chère amie; je dois au contraire vous en féliciter. Le désir que j'ai de vous avoir toujours auprès de moi, me porterait à accéder à votre demande; mais que votre père consente à ce que vous renonciez aux avantages que vous désirez procurer à Brigitte, justement au moment où ils vous deviennent le plus nécessaires, c'est ce dont

je doute. Je doute également que Brigitte profite réellement du généreux sacrifice que vous voulez faire en sa faveur : vous ne pouvez certainement pas me garantir qu'elle ait assez de persévérance pour se pénétrer de toutes les connaissances que vous la mettriez à même d'acquérir ?

— Si quelque chose est capable d'exciter son émulation, maman, ce sera la crainte de paraître ingrate. Quand elle aura eu le plaisir de voir chaque jour marqué par de nouveaux progrès, elle ne travaillera plus que par goût ; et j'aurai quelque jour la satisfaction de la voir devenir, comme Mlle Ockendon, un ornement utile à la société, capable d'élever les autres et de leur prodiguer les bienfaits de l'instruction. Mme Comagène a toujours dit qu'elle n'était pas dépourvue d'heureuses dispositions, et qu'elle n'avait besoin que d'un peu plus d'attention. Si on lui procurait maintenant l'occasion de s'instruire, je suis persuadée qu'elle serait beaucoup plus studieuse que par le passé.

— Nous en parlerons à votre père, dit Mme Jones, plus contente de sa fille que si

elle venait d'acquérir un trésor. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous en avez fait part à Brigitte : je vous suppose trop de discrétion, pour croire que vous lui en ayez parlé avant de connaître nos intentions.

— Je ne lui en ai pas dit un mot, maman ; cette idée m'est venue ce matin même, et je n'ai rien eu de plus pressé que de venir la communiquer à ma meilleure amie, pour lui demander son avis. »

Il n'y avait pas de temps à perdre ; car M. Smith parlait déjà d'emmener sa femme et sa fille, et de leur louer un appartement garni à Londres. M. Sorrel avait pris communication de la lettre que Brigitte avait écrite ; la signature de Marguerite, apposée au bas, servit, avec le témoignage de madame Comagène, à lui en assurer la véracité ; et il ne conserva plus aucun doute à cet égard. Les créanciers ne firent plus difficulté de mettre leur signature partout où elle était nécessaire, du moment qu'ils acquirent la certitude que leurs soupçons étaient sans fondement ; et il fut enfin permis à M. Smith de reparaître en public, et de postuler quelque emploi.

Mme Jones saisit la première occasion où elle se trouva seule avec le chevalier, pour l'entretenir de la généreuse proposition de Marguerite. « Elle prétend, dit-elle, qu'elle ne mérite aucun éloge, parce que son désir est de rester à la maison auprès de nous. Mais elle aurait certainement pu nous faire la même demande sans songer à son amie, ni renoncer en sa faveur aux moyens d'instruction dont elle pourrait jouir elle-même.

— C'est une excellente fille ! s'écria le chevalier, pleine de nobles sentimens ! Mais que dites-vous de sa proposition ?

— Pour moi, répondit-elle, je désirerais de tout mon cœur, dans notre intérêt à tous, que vous voulussiez y accéder ; ce sera un si grand plaisir pour nous de l'avoir à la maison, surtout si vous ne vous opposez point au libre exercice de mon autorité sur elle !

— Dès ce moment, dit-il, je vous accorde plein pouvoir sur Marguerite ; et, persuadé que vous connaissez mieux ses intérêts que personne, je me soumets à tout ce que vous voudrez.

— Eh bien ! vous consentez, n'est-ce pas?

reprit Mme Jones ; Marguerite est impatiente de connaître le résultat de notre entrevue ; je cours l'en instruire. »

Marguerite parut bientôt, et, s'élançant au cou de son père, qui ne pouvait bouger de dessus sa chaise, elle fut à peine capable de s'exprimer pour lui témoigner sa reconnaissance. « Je vous remercie, mon cher papa, pour Brigitte et pour moi. Elle sera si ravie et si reconnaissante ! Elle regrette sincèrement le temps qu'elle a perdu ; et elle est bien déterminée à redoubler de zèle et d'attention. Pour moi, je vous promets d'en faire autant à la maison : car ne croyez pas que ce soit pour me livrer à l'oisiveté, que j'ai sollicité cette faveur ! Mon plus grand plaisir sera de rester auprès de vous et de maman. Je saurai bien me passer des maîtres, si vous voulez faire en faveur de Brigitte, la dépense que je vous aurais occasionée en retournant à la pension.

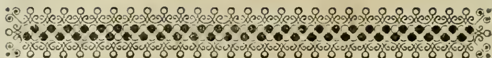
— Chère enfant ! répondit le chevalier en la serrant dans ses bras, cette preuve d'amitié fait honneur à ton cœur. Puisse celle qui en est l'objet l'apprécier aussi bien que moi !

— Oh ! papa, je suis sûre qu'elle sera sensible à cette bonté de votre part : elle travaillera avec la plus grande ardeur ; et après cette année, dont le succès doit être si important à son éducation, il pourra se faire que son père soit en état de payer sa pension. Ainsi, ce ne serait que pour une année qu'elle aurait besoin de votre secours.

— Ta demande est accordée ! répondit le chevalier, incapable de cacher plus longtemps le noble orgueil et la joie dont son cœur paternel se sentait pénétré. Tu es une bonne et généreuse fille ! et ton amitié ne peut rester sans récompense. »

Mme Jones, de son côté, ne put s'empêcher d'accorder à sa fille le juste tribut d'éloges qu'elle méritait.

Elle s'occupa sur-le-champ des moyens les plus convenables pour ménager cette affaire; et il fut arrêté qu'elle serait négociée par l'entremise de Marguerite seule.



CHAPITRE XIV.

Joie de Marguerite. — Repentir de Brigitte. — Bonté de sa tante. — Remarques judicieuses. — Désintéressement de Marguerite. — Brigitte retourne en pension. — Elle se corrige de ses défauts. — Mlle Mauwell. — Vacances de Brigitte.

Il était trop tard, ce soir-là, pour que Marguerite pût faire part de cette agréable nouvelle à son amie. Ce n'est pas qu'elle eût à craindre de ne la pas trouver chez elle à cette heure ; car Mme Smith ne pouvant plus figurer dans les promenades et les jardins publics, avec toute la splendeur de la femme d'un des premiers négocians de Londres, s'était imposé l'obligation de rester à la maison.

Le lendemain matin, pendant que M. Smith avisait en lui même aux moyens les plus éco-

nomiques de retourner à Londres, son épouse se disposait avec la plus grande répugnance à l'accompagner : car il fallait se défaire de toutes ses parures qu'elle avait étalées à son arrivée à Bath ; et Brigitte regrettait amèrement les beaux appartemens qu'elle quittait pour n'aller occuper qu'une modeste chambre garnie. Elle redoutait les railleries et les sarcasmes de ses anciennes compagnes, et surtout l'arrogance de Mlle Purflet, qui, à ce que disait son père, avait promis de la *protéger*. Mais ce qui coûtait le plus à son cœur, c'était d'être obligée de se séparer de Marguerite ; et elle s'abandonnait aux plus tristes réflexions, quand elle entendit frapper à la porte, et reconnut le coup de marteau de son amie.

« C'est Mlle Jones, dit sa tante ; avertissez Brigitte, et dites-lui de la conduire dans sa chambre ; car, ajouta-t-elle en jetant les yeux sur les chapeaux et les vêtemens dont Mme Smith avait couvert la table, il ne convient guère de la faire entrer ici. »

Brigitte obéit avec empressement, et s'applaudit de se trouver encore une fois seule avec son amie. « Ah ! Marguerite, dit-elle

les larmes aux yeux, je crains bien de ne plus vous revoir ! demain, ou après demain, nous repartons pour Londres, où je ne trouverai plus désormais qu'ennui et tristesse. Mais vous, vous allez retourner à la pension; et vous arriverez pour entendre des railleries dont je n'ai que trop mérité d'être le sujet. Je voudrais ne pas répandre ces larmes, continua-t-elle, s'il me restait autre chose à faire qu'à pleurer. Je crains bien qu'il ne soit plus en mon pouvoir d'obtenir aucun succès : je reconnais mon erreur quand il est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard, ma chère Brigitte, pour accomplir une bonne résolution ! répondit Marguerite, dont le cœur palpitait d'aise en songeant qu'elle allait bientôt dissiper le chagrin de son amie ; vous n'êtes pas privée des moyens de continuer votre éducation : mon père a dit que, dans mon propre intérêt, et par considération pour l'amitié qui nous lie, il voulait absolument se charger de payer votre pension cette année.

— Quoi ! s'écria Brigitte, pouvant à peine en croire ses oreilles, je vous aurai donc sans cesse de nouvelles obligations, ma

chère Marguerite ! Vous fûtes la première qui me fîtes apercevoir mes défauts et qui m'encourageâtes à les reconnaître et à y renoncer ; et maintenant, ce serait encore vous qui me procureriez les moyens de réformer mon caractère, et d'acquérir quelque instruction ! Jamais obligations n'ont été si douces à mon cœur, que celles dont je vous suis redevable ! Mais dites-moi, Marguerite, ne me trompé-je point? ne m'avez-vous pas dit que je devais retourner à la pension avec vous, et aux frais de votre père ?

— Non pas avec moi, mais à ma place, dit Marguerite. Mon père se proposait de me laisser encore un an à la pension ; mais il m'a permis de vous céder cet avantage, qui vous sera infiniment plus nécessaire qu'à moi, puisque vous n'avez pas, comme moi, la facilité de vous instruire auprès de vos parens.

— Je ne serais non plus jamais aussi heureuse auprès d'eux ! dit Brigitte en soupirant.

— Ne dites plus cela : vos parens vous aiment ; et quand ils vous verront disposée à les aimer et à fermer les yeux sur leurs

défauts, au lieu de les faire remarquer aux autres, vous pouvez être sûre que vous serez l'objet de toutes leurs affections.

— Ah ! Marguerite, dit-elle en se couvrant le visage de ses deux mains, vous connaissez toutes mes erreurs, et vous avez encore tant de bonté pour moi !

— Vous ne m'avez que trop souvent fourni l'occasion de les remarquer ! répondit Marguerite en souriant. Mais je les oublie pour toujours ; seulement, je vous prie de me permettre quelques observations. Si le défaut d'éducation qui se manifeste chez vos parens vous a mise si souvent dans le cas de rougir d'eux, combien plus n'auriez-vous pas à rougir de vous-même, si vous négligiez les avantages qui vous sont offerts ! J'ai pris sur moi, ma chère Brigitte, de promettre que vous travailleriez avec la plus grande assiduité, et que vous ne perdriez pas un seul instant. Vous aurez le secours de tous les maîtres ; et quelle satisfaction pour moi, de les entendre s'applaudir de vos progrès, au lieu de vous punir comme ils l'ont fait jusqu'à présent. Tout le monde s'accorde à dire que vous n'avez besoin que d'un peu plus d'atten-

tion. Si vous me promettez de vous appliquer sérieusement à l'étude, je crois pouvoir, en toute confiance, vous assurer un plein et entier succès. Vous ne voudrez pas que je sois trompée dans mon attente, n'est-ce pas? vous sentez trop combien je serais vivement affligée, lorsque mon père viendrait à le savoir.

— Ma chère Marguerite, vous n'aurez pas à vous repentir de votre générosité; je vous promets d'être attentive et appliquée. Mais si je vous avais auprès de moi, pour m'aider de vos conseils et de vos remontrances, je n'aurais pas à craindre de retomber dans mes premières fautes.

— Ma chère Brigitte, si le désir de votre bien-être et l'amitié de mes parens ne sont pas des mobiles assez puissans, mes conseils seraient inutiles: ne l'ont-ils pas été pendant long-temps?

— Oui, répondit Brigitte, je l'avoue avec confusion; mais je ne suis plus la même que j'étais autrefois; je vous en convaincrai bientôt. Cependant, je vous en prie, donnez-moi seulement un modèle à suivre, et je vous promets de ne m'en point écarter; je n'aurai

point votre exemple pour me guider, et c'est une privation que je mérite bien, pour n'avoir pas su en profiter pendant que je l'avais sous les yeux. »

Il n'y avait pas besoin de beaucoup de préambules pour informer M. et Mme Smith de cet arrangement. Brigitte fut la première à les en instruire. Ils furent extrêmement sensibles à cette bonté de la part de M. Jones ; et M. Smith se promit bien, si jamais ses affaires se rétablissaient, de lui en témoigner dignement sa reconnaissance. C'était aussi, à leurs yeux une telle preuve de l'amitié qui attachait Mlle Jones à leur fille, qu'ils ne purent s'empêcher de rendre à Brigitte toute leur estime, et d'admirer leur sagacité, en la mettant dans une pension où elle avait fait une aussi bonne connaissance.

Brigitte sentit alors combien leurs louanges avaient toujours été déplacées, et reconnut qu'elle n'en avait pas été moins indigne que de l'amitié de Marguerite. Mais plus elle s'efforçait de combattre la bonne opinion qu'ils avaient d'elle actuellement, plus ils semblaient s'obstiner à la lui conserver. Sa tante était la seule qui parût entrer dans ses

sentimens et éprouver quelque satisfaction à lui voir faire l'aveu de ses fautes. Elle profita d'un instant où elle se trouvait seule avec Brigitte, pour lui offrir le choix de retourner à Londres avec ses parens, ou de rester avec elle à Bath jusqu'à la rentrée des classes. Brigitte accepta avec joie cette dernière proposition, pourvu toutefois qu'elle eût la même facilité de retourner à la pension, de Bath que de Londres. Sa tante lui promit de lever cette difficulté; et Brigitte s'applaudit de l'espoir qui lui restait de revoir ses amis en passant à Londres, et de jouir encore quelques jours de la société de Marguerite. M. et Mme Jones ne purent que lui réitérer les éloges dont ils l'avaient comblée et lui témoignèrent le désir de la voir continuer à mériter leurs bontés. Immédiatement après leur départ, sa tante la prit en particulier, et lui parla en ces termes :

« Vous voyez, Brigitte, de quelle manière je vis, et que, contente de mon sort, je suis heureuse dans la situation où je me trouve, sans prétendre aux hommages qu'on rend à la noblesse, il me suffit d'être respectée de mes inférieurs, et chérie de mes égales. Les

revenues sur lesquels je vis sont le produit de maisons que je loue à de pauvres gens, pour les mettre en état de gagner plus facilement leur subsistance; et, bien que je sache qu'il est d'usage parmi les grands d'en agir ainsi avec les indigens, je me garderais bien d'en tirer aucune espèce de vanité. Votre pauvre père a toujours eu des sentimens d'un orgueil déplacé : il a épousé une femme qui avait de la fortune; et dès ce moment, tous deux se sont crus appelés à figurer à côté des gens qui occupent les premiers rangs dans la société. Ne croyez pas, Brigitte, que je vous dise cela pour vous mortifier, je veux seulement vous en faire sentir le ridicule et l'inconvenance. Combien de fois n'ai-je pas vu de riches ignorans, avec leur gros visage surmonté d'une énorme perruque, s'admirer avec complaisance sous le riche habit galonné, qui ne convient qu'aux gens de distinction! Et après cela, croyez-vous qu'il soit difficile de reconnaître de véritables nobles, d'avec ceux qui s'efforcent seulement d'imiter leurs manières, et qui, sortant de leur élément, deviennent un objet de ridicule et de mépris aux yeux de ceux

qu'ils se proposent pour modèles? Vous me direz qu'on juge sur l'apparence, mais, ma chère, votre esprit ne doit-il pas se mettre au-dessus de ce sot préjugé? Si vous ne remportez cette victoire sur vous-même, je crains bien que Mlle Jones ne se soit trompée, et que tout ce qu'elle a fait pour contribuer à votre bonheur ne soit couronné d'aucun succès. Pour moi je ne vous pardonnerais pas d'avoir de pareils sentimens; et vous en seriez d'autant moins excusable, que l'éducation que vous avez déjà reçue vous met au-dessus de ceux qui sont habitués à raisonner de la sorte.»

Brigitte sentit la justesse des observations de sa tante. Elle avait vu, parmi les gens dont ses parens fréquentaient la société, les ignorans, les grossiers parvenus auxquels sa tante avait voulu faire allusion; et elle conçut pour eux le plus profond mépris, quand elle vint à leur opposer M. et Mme Jones, madame Comagène et Mlle Ockendon, dont la conversation était si agréable, et si instructive en même temps.

— Oh! non, dit-elle; j'aimerais mieux je ne sais quoi faire, que de passer ma vie avec de pareils gens!

— Vous ferez donc tous vos efforts pour vous instruire et vous perfectionner ? lui dit son excellente tante, charmée de la voir dans ces bonnes dispositions. Eh bien ! Brigitte, si vous profitez de l'instruction qui vous est offerte, je ferai en sorte de fournir aux frais d'une seconde année de pension ; et si votre père est trop malheureux pour pouvoir rien faire pour vous, le peu que je possède vous appartiendra lorsque je mourrai ; jusque-là, vous pouvez, aidée de la faveur de Mme Jones, qui, je l'espère, ne vous abandonnera pas, vous procurer une éducation particulière à faire dans une bonne famille de la capitale, où les talens que vous posséderez seront des titres de recommandation, préférables à ceux que pourrait vous donner toute la fortune du monde. »

Brigitte fut extrêmement sensible à cette bonté de la part de sa tante : « Quoi ! dit-elle en elle-même, tant de monde qui s'intéresse à mon bonheur futur, et je serais la seule qui ne ferais rien pour moi-même ! Non, non ! je promets bien, et j'en prends la ferme résolution d'être plus raisonnable à l'avenir. Je vous assure, ma chère tante,

dit-elle à haute voix, que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour me concilier votre estime et votre affection. Mais pour ce qui est de votre succession, ajouta-t-elle d'un air attendri qui confirmait la vérité de ses paroles, ne croyez pas, ma chère et bonne tante, que ce soit là le motif qui m'engage à vous faire cette promesse. Puisse votre existence se prolonger encore long-temps, afin que vous jouissiez vous-même de votre fortune. Mais si je suis destinée à voir venir le jour funeste qui me mettrait en possession de vos biens, léguez-les, je vous prie, à mon père et à ma mère ; ils en auront plus besoin que moi. Les bontés de mes amis me suffiront sans doute pour me mettre en état de soutenir moi-même mon existence.

— Vous oubliez, ma chère, répondit sa tante en souriant, les larmes aux yeux, que je puis vivre aussi long-temps qu'eux. Mais ce sera la volonté de Dieu qui réglera cela ; et j'espère qu'avant de mourir, il me fera la grâce de disposer de mes biens en faveur de qui en aura le plus besoin : dans tous les cas ils vous appartiendraient toujours après leur mort. »

Brigitte se sentit pénétrée pour sa tante d'un respect que, quelques jours auparavant, elle n'aurait jamais cru pouvoir accorder à une personne sans éducation; et elle reconnut alors que le véritable mérite peut être caché sous les manières les plus simples.

Brigitte passa encore un jour chez M. Jones, après le départ de ses parens. La manière dont elle parla de sa tante, convainquit Marguerite que son amie n'avait point le cœur d'une ingrate ; et elle lui devint encore plus attachée.

M. Jones s'était si parfaitement rétabli, qu'il lui devenait inutile de séjourner plus long-temps à Bath ; et comme toute la société était impatiente de retourner à Londres, il fut décidé que l'on partirait, à cause de Brigitte, deux ou trois jours avant la rentrée des classes. Le jour indiqué étant arrivé, l'on monta en voiture, et l'on ne tarda pas à arriver à Woodgate-Lodge, qui était le lieu de la résidence du chevalier. Brigitte était heureuse ; et, quelques jours après elle fut envoyée à la pension, avec la recommandation expresse de Mme Jones.

Elle se sépara de sa tendre amie en ver-

sant des larmes de reconnaissance et d'amitié. « Tous les avantages dont je vais m'enrichir, dit-elle, je les devrai à votre générosité. Je ne négligerai rien de ce qui sera en mon pouvoir, pour me montrer plus digne de l'intérêt que vous me portez.

— Soyez attentive aux conseils de mademoiselle Beaumont, répondit Marguerite; je me tromperais beaucoup, si vous ne retrouvez pas en elle une seconde Mlle Ockendon. Considérez toujours comme un avantage chaque instant que vous pourrez passer auprès d'elle; j'en agissais ainsi à l'égard de Mlle Ockendon. Vous direz à ces demoiselles que vous avez reconnu votre erreur, et que vous en êtes repentante; et, certainement, elles seront trop généreuses pour n'avoir pas égard à la sincérité de votre aveu.

Elle se disposait à continuer son exhortation, quand on vint annoncer la voiture qui devait emmener Brigitte. « Je leur dirai, répondit-elle, en embrassant son amie avec la plus vive émotion, que je cherche à mériter votre amitié; et elles conviendront, que je ne saurais acheter par trop de soins un aussi précieux avantage. »

Pendant sa première année de pension, Brigitte avait eu pour compagne une jeune personne, Mlle Meauwell, plus jeune qu'elle de quelques années ; elles se trouvaient ensemble dans la même classe. Cette demoiselle avait d'abord manifesté le plus vif désir de s'instruire ; mais elle était parvenue, à l'aide des conseils et des raisonnemens de Brigitte, à se persuader qu'il leur était également inutile à l'une et à l'autre de se fatiguer à étudier.

Pendant un certain temps, Mlle Mauwell s'était adonnée avec ardeur à l'étude; mais un geste de Brigitte, un signe, une remarque grotesque, à propos de rien, avait suffi pour détourner Mlle Mauwell de ses études, et la rendre incapable de faire aucun progrès.

Il lui était souvent arrivé de perdre son temps à causer, pendant la classe, avec Brigitte : ce qui la mettait en droit de redouter son retour à la pension ; car quoiqu'elle n'eût pas assez de force pour résister au mauvais exemple, elle avait néanmoins encore assez de bon sens pour en sentir les inconvéniens.

Pendant les dernières vacances, ses parens lui avait témoigné quelque mécontentement du peu de progrès qu'elle avait faits, et l'avaient prévenue qu'ils n'étaient pas disposés à la tenir plus long-temps en pension, si elle ne savait pas mieux en profiter. Elle leur fit ouvertement l'aveu du motif qui avait nui à ses progrès ; et convaincue, par leurs raisons, de l'inconvenance de sa conduite, elle avait promis de n'avoir plus aucun rapport avec Brigitte, et de ne plus s'occuper de ce qu'elle ferait.

Pénétrée de ces bonnes dispositions, elle arriva à la pension avec la ferme résolution de faire tous ses efforts pour passer dans une classe supérieure, afin de pouvoir se mettre à l'abri de la pernicieuse influence de Brigitte. Elle voulait ne la point regarder pendant les heures d'étude, et s'en tenir aussi éloignée que possible. Quand elle vit Brigitte approuver ses nouvelles intentions ; et l'engager à y persister, Mlle Meauwell, qui connaissait son penchant à la paresse, l'écouta d'abord avec quelque étonnement, et fut embarrassée de savoir si elle devait ajouter foi à la vérité de ce qu'elle lui disait,

Quoiqu'elle se fût bien promis de ne point lever les yeux sur elle, pendant les heures d'étude, elle ne put s'empêcher, les premiers jours, de lui lancer de temps en temps un coup d'œil, pour voir si Brigitte se mettait réellement en devoir de réformer sa conduite. Elle fut agréablement surprise de la voir constamment occupée de son ouvrage, et apporter à l'étude une attention dont elle ne l'aurait jamais crue capable.

Après deux ou trois jours d'un travail assidu, Brigitte et Mlle Meauwell reçurent l'une et l'autre les félicitations de leur maîtresse; et Brigitte qui n'ignorait pas combien elle avait mérité l'indifférence qu'affectait à son égard son ancienne compagne de jeu, saisit avec empressement cette occasion d'avoir avec elle un entretien, que celle-ci avait jusque-là soigneusement évité.

« Je conviens, dit Brigitte, que les doutes que vous avez aujourd'hui sur mon compte ne sont pas sans fondement. Plusieurs raisons me portent à rougir de la conduite que j'ai tenue; mais principalement les torts dont je me suis rendue coupable envers ma jeune amie, Il n'est personne que je sois

aussi jalouse de convaincre que vous, de l'heureux changement qui s'est opéré en moi ; parce qu'il n'est personne à qui mon exemple et mes conseils aient été aussi préjudiciables. Acceptez, je vous en prie, mes excuses ; et, si j'ai été assez insensée pour vous entraîner à la paresse, qu'il s'établisse désormais entre nous une noble émulation qui nous excite l'une et l'autre au travail. »

Mlle Mauwell, après lui avoir témoigné combien elle regrettait vivement le temps qu'elle avait perdu, lui avoua ingénuement la promesse qu'elle avait faite à ses parens, d'éviter toute occasion de renouveler connaissance avec elle. « Autre conséquence de ma faute ! dit Brigitte en elle-même, le cœur pénétré du plus sincère repentir. Je croyais que tout le monde m'aimait ; mais il n'est pas jusqu'à cette enfant qui n'ai vu mes erreurs et n'ait résolu de fuir ma société. — Il est vrai, dit-elle, qu'il existait contre moi des raisons suffisantes pour vous déterminer à faire cette promesse ; et je suis loin de vouloir vous engager à désobéir à vos parens. Seulement quand vous les verrez, vous

m'obligerez de leur dire que je ne suis plus la même; et peut-être nous permettront-ils de nous unir d'une véritable amitié : si toutefois, ajouta-t-elle; l'amitié d'une personne qui ne se recommande ni par sa famille, ni par sa fortune, peut vous être agréable.

— Oh ! Brigitte, dit cette charmante enfant, je suis sûre que quelque changement qu'ait subit votre fortune, je ne vous en aimerai jamais moins, parce que le changement de votre conduite est le premier motif de mon amitié pour vous. J'ai été, comme vous, prodigue de mon temps ; et cependant il m'importait bien davantage de l'employer utilement, puisque je ne suis pas douée de la même facilité que vous.

— Avec du travail et de l'attention, ma chère amie, il est plus facile d'avancer qu'avec des talens mal dirigés. Je ne serai pas contente de la prééminence que je pourrai obtenir sur vous, parce que je n'ignore pas que je la devrai en partie au tort que je vous ai fait. Ainsi donc je vous en prie, continua-t-elle, permettez-moi de surveiller vos travaux ; et quand vous rencontrerez quel-

ques difficultés, souvenez-vous que je me ferai toujours un plaisir de vous aider à les résoudre. Ce sont, pour le moment, les seuls rapports que nous aurons ensemble, jusqu'à ce que vous ayez revu vos parens, et que vous ayez obtenu d'eux la permission de m'accorder votre amité. »

Mlle Meauwell, avec des yeux baignés de larmes, baisa la main que Brigitte lui offrait; et depuis ce temps-là, il s'établit entre elles un commerce d'affections qu'elles n'osaient cependant pas encore décorer hautement du nom d'amitié. Elles commencèrent dès-lors à s'entr'aider l'une l'autre; et quoique mademoiselle Meauwell ne craignît point de s'adresser directement à Brigitte pour éclaircir ses doutes et résoudre les difficultés qu'elle rencontrait, celle-ci lui rendait toujours ces petits services avec la plus grande délicatesse; lors même qu'elle l'instruisait, elle ne voulait point en avoir l'air : si son amie se trouvait embarrassée, elle l'aidait ou en lui donnant un conseil amical, ou bien en lui indiquant les livres où elle pourrait trouver ce qu'elle désirait savoir.

Les louanges de Marguerite et la générosité de sa conduite furent publiés par toute la pension ; et le rosier qu'elle y avait planté devint presque un objet de vénération aux yeux des jeunes pensionnaires ; il croissait avec rapidité, et fournissait souvent à Brigitte le sujet de sérieuses réflexions. « C'est donc moi, disait-elle, qui vais maintenant observer ses progrès, moi, qui affectais de rejeter avec tant de dédain l'idée de rester si long-temps dans cette pension, lorsque Marguerite m'en parlait ! C'est cependant à elle que je dois l'avantage d'être ici ; elle n'a pas craint de s'en priver dans mon unique intérêt. Oh ! non, je ne saurais jamais assez reconnaître sa bonté ! »

Tandis que chaque jour était marqué par de nouveaux progrès de la part de Brigitte, et qu'elle encourageait Mlle Meauwell à suivre son exemple, Marguerite, de son côté, poursuivait ses études avec la même ardeur et le même succès. Elle ne voulait pas entendre parler de prendre des leçons d'aucun maître, tant que son père paierait pour l'instruction de Brigitte. « Mes propres efforts,

disait-elle, seront bien suffisans cette année, pour que je puisse me passer de secours étrangers. Si je n'acquiers point de nouvelles connaissances, eh bien ! je me perfectionnerai dans celles que je possède ; et je consacrerai, chaque jour, une ou deux heures à m'exercer sur la harpe. Pour le dessin, je ne ferai rien autre chose que copier sous les yeux d'un maître ! J'ai apporté de la pension une superbe gravure dont il faut que je fasse présent à ma mère : l'exécution, il est vrai, n'aura pas tout le charme que pourrait lui donner la touche du maître ; mais n'importe ! ce sera mon ouvrage. J'ai des livres qui me faciliteront l'étude de tout ce que j'aurai envie d'apprendre. Je ferai mes compositions, comme à l'ordinaire, pour mes leçons de français ; et mes progrès seront aussi rapides qu'à la pension, si même ils ne le sont davantage. »

Elle s'attacha à remplir scrupuleusement ces engagemens qu'elle avait pris avec elle-même ; et passé l'heure du déjeûner, elle ne voyait plus son père, jusqu'au moment du dîner. Elle passait toutes ses matinées dans

la chambre de sa mère, qui, quelquefois, l'aidait de ses conseils; mais le plus ordinairement elle travaillait seule, animée d'une ardeur qu'excitaient sans cesse les rapports avantageux qui lui étaient faits des progrès de Brigitte, et les lettres encourageantes qu'elle recevait de temps en temps de mademoiselle Ockendon. Après le dîner, le chevalier avait coutume d'examiner ses exercices français, et les soirées étaient consacrées à la lecture et à la musique. Jamais hiver ne parut plus court à la fille, au père et à la mère, que celui qu'ils passèrent ainsi. Le chevalier sortait fort peu; et excepté quelques promenades que Marguerite faisait, par hasard, avec sa mère, il lui arrivait rarement de dépasser les limites du jardin. Cependant le printemps reparut avant qu'ils y eussent songé, et qu'ils eussent épuisé la moitié des livres qu'ils avaient mis en réserve pour en faire la lecture du soir.

Soit que la goutte du chevalier se fût dissipée d'elle-même, ou que ses occupations ne lui permissent pas autant d'y penser, il ne se plaignit pas une seule fois d'en éprouver la moindre douleur.

Chaque lettre que Marguerite recevait de Brigitte lui causait un nouveau plaisir. Celle-ci étudiait sous Mlle Beaumont, qui était devenue la première maîtresse, et auprès de laquelle Mlle Meauwell ne tarda pas à la venir rejoindre. Brigitte paraissait prendre le plus vif intérêt à l'avancement de sa jeune amie. « Ah ! ma chère Marguerite, disait-elle, dans une de ses lettres, si j'avais été aussi jalouse de marcher sur vos traces, que cette charmante enfant l'est de marcher sur les miennes, je n'aurais pas aujourd'hui autant de torts à réparer. Ma maîtresse est pleine de bontés pour moi ; et tout m'engage à ne rien négliger pour me rendre digne de votre affection, en méritant les encouragemens et les approbations de mes amies. »

M. Smith, qui, à son retour de Londres, n'avait plus éprouvé de difficultés pour mettre ordre à ses affaires, était rentré dans le commerce, sans avoir néanmoins la faculté de jouir des mêmes avantages qu'auparavant. Il avait restreint sa dépense ; et content avec sa femme, au milieu de quelques amis que le malheur n'avait pu leur enlever,

il s'efforçait d'oublier son ancienne splendeur. Brigitte vint passer auprès d'eux quelques jours des vacances de Pâques ; elle avait déjà fait un petit séjour chez le chevalier, et devait y retourner passer le reste du congé.

Malgré tous les soins et toutes les attentions qui lui étaient prodigués par Marguerite et sa mère, malgré tout le charme qu'elle trouvait à vivre dans leur société, elle sentit, en retournant auprès de ses parens, un plaisir qu'elle n'avait point éprouvé jusqu'alors: c'est que la voix de sa conscience lui disait qu'elle n'était plus indigne de leur amitié. Elle manifesta le plus vif désir de les voir heureux et contens ; et elle refusa de rien ajouter à sa garde-robe, que les choses dont elle avait un besoin indispensable.

S'ils ne furent pas capables de juger des progrès qu'elle avait faits en si peu de temps, du moins ils surent apprécier l'heureux changement qui s'était opéré dans son caractère ; et ils lui témoignèrent la vive satisfaction qu'ils en ressentaient.

Quand elle retourna à la campagne, au-

près de ses bons amis, elle rapporta les mêmes sentimens avec lesquels elle les avait quittés. Elle raconta combien elle avait été satisfaite de voir son père s'adonner à des occupations conformes à ses goûts, et résolut de poursuivre les siennes avec une activité sans relâche.

Cependant elle ne se privait point de récréation pour cela. Marguerite elle-même aimait à s'amuser; et quoique figurant déja dans le monde comme une fille raisonnable, elle ne dédaignait pas de jouer quelquefois à la balle ou au volant, quand elle se trouvait seule, ce qui lui arrivait de temps en temps: les jeunes personnes dont elle fréquentait la société, vivant à quelque distance du château de son père, elle était obligée de chercher, et souvent de se créer des jeux. Heureusement son bon caractère lui en faisait trouver dans tout ce qui ne coûtait aucune peine aux autres; et elle n'était pas animée d'une moindre ardeur, lorsqu'il s'agissait de courir dans le jardin, de lancer la balle ou de recevoir adroitement le volant, que lorsqu'il fallait étudier ou lire un nouveau livre.

Brigitte, sous ce rapport, pouvait marcher de pair avec elle : elle avait trop aimé le jeu pour se refuser à de pareils amusemens, quoique autrefois sa vanité les lui eût fait dédaigner et regarder comme au-dessous d'elle. La danse était le seul exercice auquel Marguerite ne pût se livrer avec autant d'avantage qu'à la pension ; mais quand Brigitte était avec elle, elles s'amusaient quelquefois à danser un menuet ensemble, tandis que Mme Jones leur faisait de la musique, avec autant d'attention, de grâce et de plaisir que si elle eût exécuté en présence d'une nombreuse réunion. Elles faisaient tous les pas ; et avec le secours de quelques chaises, elles parvenaient à danser le quadrille et la contredanse. Le matin, elles travaillaient ensemble ; et ni leurs études ni leurs plaisirs ne souffraient du séjour de Brigitte au château de Woodgate.

Après les vacances, Brigitte reprit le chemin de la pension, emportant avec elle l'approbation d'elle-même et celle de ses amies.



CHAPITRE XV.

Visite à Mlle Montmorency. — Ses progrès. — Annales du village. — Les enfans du pauvre. — Plaisir de la conversation. — Conclusion.

J'aime à croire que toutes mes jeunes lectrices seront en état de bien apprécier le généreux procédé de Marguerite, sacrifiant ainsi son intérêt à celui de son amie. Je crois aussi qu'il en est peu d'entre elles qui regardent comme une chose pénible d'aller en pension; plus tard, surtout, lorsque quelques années de plus auront passé sur leurs têtes, elles connaîtront bien mieux encore le prix du temps consacré à leur éducation. Les leçons qu'on cherche à leur inculquer sont autant d'élémens de leur bonheur futur, sans lesquels elles seraient incapable d'occuper

aucun rang dans la société, et dont la privation entraîne nécessairement celle d'une foule de plaisirs qui dérivent du mérite et de la considération qui s'y rattache.

Les facultés de l'esprit ont besoin d'être développées par l'éducation ; sans elle, nous n'avons que des idées confuses et inexactes, un jugement vague et borné : nous surchargeons notre mémoire d'une foule de choses insignifiantes ; et notre conversation, dépourvue de toute espèce d'agrément, n'offre qu'ennui et dégoût.

Quoiqu'il ne soit pas donné à tout le monde de parvenir à des connaissances supérieures, il en est peu, pourtant, qui soient assez malheureux pour ne posséder aucun moyen de sortir de l'état d'ignorance où la nature les a placés ; et une fois qu'ils sont nourris des premiers principes de l'éducation, le travail, un travail attentif et assidu, se charge de faire le reste. S'ils sont privés de secours étrangers, ils n'en éprouvent qu'une satisfaction plus vive à triompher seuls des obstacles et des difficultés qu'ils rencontrent.

Les soins et l'activité de Marguerite furent amplement dédommagés. Elle avait, dans la bibliothèque de son père, une source de plaisirs et d'instruction, qui lui était ouverte ; et l'idée que ses parens s'applaudissaient de ses succès journaliers, lui inspirait une ardeur infatigable pour l'étude.

Le printemps suivant, elle eut la satisfaction de se retrouver avec Mlle Ockendon et Mlle Montmorency. Elle fut invitée à passer quelques semaines avec elles, ou, pour mieux dire, tout le temps que ses parens voudraient bien consentir à rester séparés d'elle.

Le chevalier se disposait, à cette époque, à faire un troisième voyage à Bath. Mais Marguerite ne s'y était pas assez amusée l'année précédente, pour désirer d'y retourner encore ; et elle accepta, sans hésiter, l'invitation de Mlle Montmorency. Il fut convenu qu'elle passerait avec ses amies tout le temps que ses parens resteraient à Bath ; et l'espoir de les revoir bientôt lui fit supporter plus facilement l'idée d'une séparation prochaine. Elle se plaisait aussi à penser qu'elle se trouverait bientôt auprès de ma-

demoiselle Ockendon, et entrevoyait avec joie la facilité de profiter des leçons que Julie recevait de ses maîtres.

M. et Mme Jones s'arrêtèrent, en allant à Bath, pour visiter le château de Montmorency ; et après y avoir passé une nuit, ils prirent congé de leur fille ; la confiant aux soins de Mlle Ockendon, qui la reçut avec toutes les démonstrations de la plus tendre amitié.

Marguerite eut le plaisir de trouver Julie avec des sentimens et des dispositions bien différens de ceux dans lesquels elle l'avait laissée. Elle ne s'occupait plus à vanter la gloire de ses ancêtres ; elle ne songeait qu'à s'en rendre digne, et à être utile à ses semblables. Les violentes colères qui défiguraient autrefois son joli visage avaient cédé aux efforts de Mlle Ockendon ; et elle n'avait plus ces craintes ridicules et plus que puériles, qui lui faisaient voir des ennemis dans tous ceux qu'elle rencontrait.

« Je puis maintenant me procurer le plaisir de me promener avec vous, dit-elle à Marguerite ; je n'ai plus peur de rencontrer

des voleurs. Nos chemins sont remplis de violettes et de primevères, et je puis vous aider à en cueillir, sans m'effrayer de voir un laboureur revenir de l'ouvrage. »

Marguerite sourit, en se rappelant l'aventure de la ferme ; elle félicita sincèrement son amie, de s'être corrigée de ses terreurs enfantines. « Cependant je n'ai pas oublié que ce fut pour moi que votre cœur s'alarma ; et que vous ne voulûtes point quitter le lieu du danger, qui heureusement n'était que dans votre imagination, jusqu'au moment où vous me vîtes en sûreté! Je n'ai pas perdu non plus la passion que j'avais pour les fleurs ; et je me ferai un véritable plaisir de vous accompagner dans ces sentiers charmans. Si nous rencontrons quelques dangers, je vous montrerai tout mon courage, en m'exposant pour votre défense.

— Demain, dit Mlle Ockendon, nous vous menerons voir notre petit hameau ; mais je vous préviens qu'il ne faut pas vous attendre à trouver un village tel que la poésie se plaît si souvent à nous les représenter. Vous n'y verrez point de jeunes enfans occupés à cueil-

lir des fleurs, et à entrelacer leurs cheveux de reines-marguerites ; mais simplement de pauvres petits malheureux, pour la plupart mal vêtus et couverts de poussière. Il faut espérer qu'avec les bienfaits de Mme Montmorency, et le vif désir qu'a Julie de se rendre utile à ces pauvres villageois, les choses ne tarderont pas à changer de face ; mais actuellement ce hameau n'offre encore rien d'intéressant.

Il est vrai que, jusqu'au moment où Mlle Ockendon était devenue l'amie intime de la maison, Julie n'avait jamais su qu'il fût de son devoir de chercher à adoucir la condition de ces pauvres villageois, quoiqu'ils fussent vraisemblablement destinés à devenir par la suite ses vassaux. L'âge avancé de Mme Montmorency, et sa vie retirée, lui ôtaient non-seulement la facilité, mais encore le désir de soulager les pauvres, et de s'occuper de l'éducation de leurs enfans. Mlle Person lui avait persuadé que la fatigue et le dégoût étaient une conséquence nécessaire de ces sortes de soins ; tandis que, de son côté, l'intendant qui avait la surveillance des ha-

bitans du pays que madame Montmorency employait à la culture de ses terres, tenant uniquement à ce que l'ouvrage fût fait, ne s'inquiétait pas s'ils dépensaient leur salaire dans les cabarets, ou à l'entretien de leurs familles.

Par une conséquence nécessaire de cette négligence, il arrivait que la plupart des pauvres croupissaient dans la plus grossière ignorance, passant la plupart des nuits à boire, sans que les excès auxquels ils se livraient leur fissent perdre leur emploi. Ils négligeaient leurs femmes et leurs enfans, qui n'avaient d'autre ressource pour vivre que d'aller à la porte du château mendier un morceau de pain. Ce genre d'existence affaiblissait tellement leurs facultés morales, qu'ils n'avaient pas le courage d'étendre plus loin leurs désirs. Leur affection pour leurs enfans se bornait à pourvoir à leurs besoins journaliers, et à leur fournir des vêtemens de la nécessité la plus indispensable; mais pour ce qui était de leur instruction, c'est à quoi ils n'avaient jamais songé.

Il y avait auprès de l'église une vieille

femme qui s'était érigée en maîtresse d'école; et c'était là la seule maison d'éducation qui se trouvât dans tout le village. Les enfans y venaient pour s'amuser, et la plupart étaient de petits tapageurs, que leurs parens n'envoyaient là que pour s'en débarrasser. « Nous n'avons pas grand'chose à leur laisser, disaient ces malheureux villageois; il faut qu'ils s'amusent pendant qu'ils le peuvent. »

Quand Mlle Ockendon vint pour la première fois au château de Montmorency, elle eut à combattre une foule de fausses idées qu'on était parvenu à communiquer à madame Montmorency. On lui avait fait accroire qu'elle vivait au milieu d'une peuplade de sauvages ignorans, et que, de quelque manière qu'on s'y prît pour les rendre bons, on n'obtiendrait jamais aucun résultat satisfaisant. Julie était imbue de la même opinion; mais les soins de Mlle Ockendon parvinrent facilement à dissiper ces sots préjugés. Madame Montmorency consentit à ce que Julie, aidée des conseils de sa gouvernante, s'occupât des moyens d'améliorer leur sort; elle

parla même à l'ecclésiastique de la paroisse, pour l'engager à seconder leur généreuse entreprise. Mais il ne faisait point sa résidence dans le village; et d'ailleurs ses occupations ne lui permettaient pas de se prêter à ses désirs. Il reconnut néanmoins la justesse de ses observations; il se serait fait un véritable plaisir de favoriser l'exécution du projet qui lui était proposé. Mais, dans la suite, il ne ramena plus la conversation sur ce sujet. Ainsi, point d'homme qui s'intéressât au sort de ces malheureux paysans; des femmes seules osaient entreprendre la tâche difficile d'opérer une réforme dans le village.

M[lle] Ockendon fut chargée de commencer et de poursuivre l'exécution de ce généreux dessein. Mais elle se garda bien d'agir sans ménagement, dans la crainte qu'on ne l'accusât de prendre trop sur elle-même: elle savait que dans les entreprises même les plus louables, il nous arrive quelquefois de nous laisser emporter trop loin, et de manquer ainsi le but que nous nous proposions. La première chose qu'elle fit fut de prendre Marguerite avec elle, et d'aller visiter les

pauvres dans leurs chaumières, pour s'informer de leurs besoins et leur procurer les secours les plus urgens.

Ce ne fut pas sans quelque répugnance qu'elles furent admises sous l'humble toit de l'indigence : ces malheureux prétendaient qu'elles ne venaient que pour voir comment ils vivaient. En effet, c'était là le motif qui avait déterminé leur visite ; mais c'était avec l'intention d'améliorer leur situation, et non pas de chercher à leur en faire un crime. Mlle Ockendon reconnut que le moyen le plus sûr de s'accréditer auprès d'eux, était de leur offrir quelque chose dont ils fussent en état d'apprécier le bienfait. Avec la permission de Mme Montmorency, elle leur dit que Mlle Julie venait de sa part ; s'informer des soulagemens dont ils pouvaient avoir besoin pour se mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver. En conséquence, on leur proposa du bois pour se chauffer, des vêtemens, des couvertures, et même, à quelques-uns, des logemens plus commodes.

Cette proposition ne pouvait que leur être infiniment agréable : tous avaient besoin de

quelque chose ; et Julie leur promit, au nom de sa grand'mère, que ces besoins seraient bientôt satisfaits. Un autre moyen qu'elle employait pour se concilier la bienveillance des parens, c'était d'admirer leurs enfans, toutes les fois qu'elle en trouvait l'occasion, ou de leur donner quelque monnaie, qu'ils s'empressaient de montrer à leurs mères, et que celles-ci voyaient presque avec plus de plaisir que ce qui leur avait été promis à elles-mêmes. Julie sentit alors combien il est doux de donner aux autres ; et elle ne désespéra pas de voir se renouveler souvent l'occasion d'être utile à ces infortunés. Aussi elle fut à peine partie, que ces bons villageois s'empressèrent, à l'envi, de la combler d'éloges, et de verser sur elle mille bénédictions. « Et cette bonne gouvernante, disaient-ils, il faut que ce soit elle qui lui ait mis cela dans la tête ! car celle qu'est partie pour se marier était si fière, qu'*alle* n'aurait jamais voulu visiter nos maisons, pas même y entrer. »

Cette petite communauté pouvait se diviser en trois classes. Les petits fermiers qui

louaient les terres du château : les manœuvres et les laboureurs. Il ne fallut pas longtemps à Julie et à sa gouvernante pour les connaître tous : les premiers n'avaient qu'à exposer leurs besoins à Mme Montmorency, et aussitôt les moyens d'y subvenir étaient mis à leur disposition. Tout ce qui était nécessaire pour la commodité de leurs maisons, les portes, les fenêtres, les nouvelles toitures, tout cela était fait par les ouvriers du village, et payé par Mme Montmorency. L'industrie était encouragée : l'on accordait à celui qui se distinguait par son travail, une pièce de terre, pour en faire un jardin ; et les plus habiles cultivateurs obtenaient toujours quelque récompense.

On parvint à persuader à quelques-uns de renoncer aux cabarets pour s'occuper de leurs jardins, dans la crainte que les femmes ne s'aperçussent qu'on n'avait rien fait pour elles. Mais ceux qui étaient paresseux restèrent toujours les mêmes ; et l'on n'en put rien obtenir : ils étaient également indifférens à la louange et au blâme ; et quoique leurs femmes et leurs enfans se trouvassent

réduits à un état vraiment digne de compassion, il était difficile de leur rendre service, tant celles-ci semblaient favoriser la paresse et l'insouciance de leurs maris. La mère se plaignait de son époux, et se flattait de l'espoir que ses fils ne lui ressembleraient point; et cependant il était impossible de lui persuader qu'on ne pouvait parer à cet inconvénient qu'en leur mettant un bon exemple sous les yeux, et en leur donnant une meilleure éducation. Hors des heures consacrées au travail, les enfans n'étaient soumis à aucune espèce de surveillance, et il leur était permis de s'abandonner librement à leurs grossières inclinations. Le dimanche, ils passaient leur temps à s'amuser ou à ne rien faire; et si, parfois, il leur arrivait de se diriger vers l'église, ce n'était encore que pour varier leurs plaisirs : ils s'arrêtaient à la porte; et au lieu d'assister au sermon ou aux vêpres, ils s'amusaient à jouer sur les pierres des tombeaux.

Il n'y avait aucun homme dans la paroisse qui prît assez d'intérêt à eux pour entreprendre de réformer leur conduite; et

c'était là ce qui faisait craindre à Mlle Ockendon de n'avoir point la satisfaction de les voir se corriger. Mais pour les filles, elle ne désespérait pas de les ramener à de meilleurs principes.

Cependant elle ne connaissait pas encore tous leurs défauts; car ces petites malheureuses étaient déjà assez habiles à dissimuler en présence *des dames*, pour paraître devant elles toutes autres qu'elles n'étaient, quoique leurs vicieuses inclinations reprissent bientôt le dessus. Pendant un mois environ Mlle Montmorency et sa maîtresse avaient essayé de leur ouvrir un cours d'enseignement gratuit; mais il y en eut fort peu qui se montrèrent jalouses d'être admises à profiter de cet avantage.

Le jour suivant, Mlle Ockendon, accompagnée de sa jeune élève et de Marguerite, se mit en devoir de recommencer ses promenades. Elles s'arrêtèrent dans plusieurs maisons où les enfans seuls paraissaient avoir quelque plaisir à les voir. On n'avait point oublié les bontés de Julie; mais ce qui causait l'inquiétude des mères, c'était la crainte

qu'on ne leur demandât leurs enfans pour les emmener à l'école. « Ne pourriez-vous pas envoyer quelqu'une de ces petites filles à l'école de Mme Montmorency? demanda Mlle Ockendon. Celle-ci, continua-t-elle, en montrant l'aînée de toutes, n'est-elle pas en âge de venir à l'école *des Dames*.

— Hélas! madame, disait l'une, elle ne sera pas plus heureuse là qu'ailleurs. Une autre disait qu'elle n'avait point d'assez beaux habits pour envoyer sa fille à l'école. La plupart étaient sûres que cela ne conviendrait pas à leurs enfans. « Et, dame, vous savez qu'il ne faut pas forcer leur volonté, n'est-ce pas, madame? » D'autres, enfin, promettaient de ne rien négliger pour engager leurs filles à y aller, ou cherchaient, sous quelque mauvais prétexte, à obtenir du temps : comme si tout l'avantage eût été du côté de Mlle Ockendon et de sa jeune amie.

Marguerite avait de la peine à se figurer qu'il y eût des gens assez stupides et assez ignorans pour agir d'une manière aussi directe contre leurs propres intérêts. Mais

c'est qu'il y avait déjà long-temps qu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, et que, par un sentiment naturel, ils étaient plus attachés aux opinions qu'ils s'étaient formées eux-mêmes, que ceux qui ont eu le bonheur d'être gouvernés et instruits par des personnes éclairées.

— Ils sont également étrangers aux avantages de la médecine, dit Mlle Ockendon, en continuant sa promenade; quoique la nature ait placé sous leurs mains une foule de simples d'une vertu salutaire, ils en ignorent les propriétés et n'en connaissent point l'usage. Ils ne connaissent d'autre remède à tous leurs maux, que le vin qu'ils envoient chercher au château, et qui ne sert souvent qu'à aggraver leur mal, lorsque ceux qui se portent bien n'ont pas soin de le boire, dans l'intérêt du malade; et ce n'est que très-difficilement qu'on parvient quelquefois à leur faire prendre du bouillon. »

En sortant de ces chaumières, elles entrèrent dans celles d'une classe de gens moins misérables, c'est-à-dire chez les ouvriers, qui se faisaient gloire d'avoir un état. L'ordre

et la propreté qui régnaient dans leurs maisons charma Mlle Ockendon, qui ne manqua pas de leur en témoigner sa vive satisfaction. Elle avait obtenu d'eux quelques élèves ; et c'était là la raison qui empêchait les autres d'envoyer les enfans à son école. « Parce que, disaient-elles, celles-là seraient les favorites, et les nôtres pâtiraient pour elles. »

Elles entrèrent ensuite dans une petite ferme, dont la maîtresse s'empressa de leur offrir des gâteaux et du vin de sa façon. Ç'aurait été faire un affront à cette brave femme, que de ne point accepter ce qu'elle offrait de si bon cœur ; mais il ne fallait pas non plus en faire trop d'éloges, dans la crainte d'être obligées de faire excès de l'un et de l'autre. Les enfans étaient là qui regardaient en ouvrant de grands yeux, et qui s'étonnaient en eux-mêmes que les dames refusassent ce qu'ils ne se seraient pas fait presser d'accepter. « Votre chapeau, monsieur; et vous, mademoiselle, votre révérence ! » dit la mère à son garçon et à sa fille, en les voyant entrer dans la chambre, pour se mé-

nager l'occasion de faire ensuite observer à ses hôtes combien ils étaient grands et forts ou leur faire remarquer toute autre chose qui était pour elle un objet d'admiration.

Lorsqu'elles furent sorties de cette ferme, « Ces enfans, dit Marguerite, sont mieux élevés que ceux de leurs pauvres voisins. Est-ce qu'ils seraient à votre école ?

— Ce serait un trop grand honheur pour eux ! répondit Mlle Ockendon en souriant ; il y en a qui vont à deux ou trois milles pour apprendre à lire ; et de là, on les envoie à l'école de la ville prochaine, pendant un an ou six mois, suivant les facultés des parens, pour y achever leur éducation. Là, elles n'apprendront rien, parce que l'on n'y enseigne rien convenablement ; mais on les appelle *demoiselles*. Elles brodent assez mal comme vous pouvez l'imaginer ; et alors elles reviennent à la maison, aussi ignorantes et et aussi étrangères à ce qu'il convient de savoir, que lorsqu'elles étaient parties. Je pourrais même dire davantage ; car les soins du ménage, dont elles s'étaient d'abord occupées avec leur mère, sont maintenant

devenus indignes de leur attention. Quelfois, pour le simple plaisir de voir ou d'être vues, elles se rendent au marché avec du beurre et des œufs, dans l'endroit où elles avaient coutume d'aller autre fois à l'école. Mais il n'y a pas plus grandes fêtes pour elles que les jours de bal, de réjouissances ou de mariage : c'est là qu'elles étalent la beauté de leur toilette, et tous leurs grands airs de pension. Cependant leurs parens sont obligés de prendre quelqu'un parmi les enfans de la classe indigente, pour faire l'ouvrage de la maison, dont ces demoiselles dédaignent de s'occuper; tandis que s'il s'agit de sortir, de se montrer, on les trouve toujours disposées. »

Elles arrivèrent à l'école au moment même où les enfans se disposaient à en sortir. La maîtresse était une jeune femme assez proprement mise; elle avait une douzaine de petites filles, qui vinrent en foule assiéger la porte, pour entendre le rapport qui serait fait sur leur compte, et voir de quelle manière il serait reçu. Des louanges et des récompenses furent accordées à celles qui

les méritaient ; la maîtresse n'eut que des reproches à adresser à celles qui s'étaient mal acquittées de leurs devoirs. A la fin de l'annnée, on fit un résumé du travail général ; et des prix furent accordés à celles qui s'étaient distinguées par leurs progrès et leur assiduité.

Cette cérémonie stimula l'ardeur de celles qui, jusque-là, avaient refusé de profiter de l'avantage qui leur était offert ; et mademoiselle Ockendon eut bientôt la satisfaction de voir son entreprise couronnée d'un plein succès. Julie écrivit à son oncle, pour lui faire connaître le résultat de ses efforts ; et celui-ci promit de venir incessamment user de son influence pour établir une école de garçons.

Marguerite resta deux mois avec ses amies, jouissant de tous les plaisirs et de tous les avantages dont leur société était la source ; et à l'expiration de ce terme, elle eut la satisfaction de voir son père et sa mère à leur retour de Bath.

Le chevalier avait recouvré la santé : la fraîcheur brillait sur ses joues, ses yeux

étaient animés d'une nouvelle vie ; et il fut charmé de trouver son ancien ami, le colonel Cutaven, au chateau de Montmorency, où, à la prière de la vieille dame, chacun se fit un plaisir de demeurer encore quelques jours.

Les parens de Marguerite furent enchantés de la trouver dans une meilleure santé que la délicatesse de sa complexion ne leur avait permis de l'espérer. Elle était devenue une excellente écuyère, depuis qu'elle était avec son amie ; et tous les matins, elle faisait une promenade à cheval avec elle et le colonel, tandis que le reste de la société les suivait dans des calèches. La campagne était belle ; chacun était disposé à en jouir; le chevalier lui-même ne songeait qu'au plaisir présent ; et tout le monde était heureux du bonheur des autres. Au sein d'une aussi aimable société, les jours s'écoulèrent rapidement ; et ce ne fut qu'au bout d'une semaine que, les affaires du chevalier le rappelant à sa maison, on fut obligé de se séparer. Julie trouva le moyen de rappeler à son oncle la promesse qu'il lui avait

faite d'entreprendre l'établissement d'une école de garçons, et l'engagea à rester avec elle pour mettre son projet à exécution, aussi bien que pour les seconder, elle et Mlle Ockendon, dans leurs généreux desseins.

Brigitte revint de pension à la fin de l'année. Elle était pénétrée de la plus vive reconnaissance pour les bontés de Marguerite : « Ma chère amie, lui dit-elle, l'interdiction est levée : vous pourrez maintenant avoir des maîtres, si vous en avez encore besoin. Je n'oublierai jamais tout ce que je vous dois! Sans le généreux sacrifice que vous avez fait en ma faveur, que serais-je devenue à la fin de cette année?

Sa tante n'avait pas oublié sa promesse : l'année d'après, elle continua de la tenir en pension à ses frais; et enfin Mme Comagène lui offrit une place de sous-maîtresse dans son pensionnat, jusqu'à ce qu'il s'offrît un parti plus avantageux.

Marguerite ne cessa de répandre des charmes sur les derniers jours de ses vieux parens; et ses qualités aimables contribuè-

rent à faire le bonheur de sa tendre mère. Elle suivit la marche adoptée par Mlle Ockendon, à l'égard des pauvres de son voisinage, et comme ils avaient déjà plus d'une fois éprouvé la bienfaisance de Mme Jones, elle n'eut pas à vaincre les mêmes difficultés qu'au château de Montmorency, pour les déterminer à accepter les nouveaux avantages qu'elle leur offrait. Tous les enfans des environs de Woodgate, furent élevés sans qu'il en coûtât rien à leurs parens; et Marguerite éprouva la plus vive satisfaction à voir le bon ordre, la discipline et le goût de l'instruction s'établir parmi eux.



